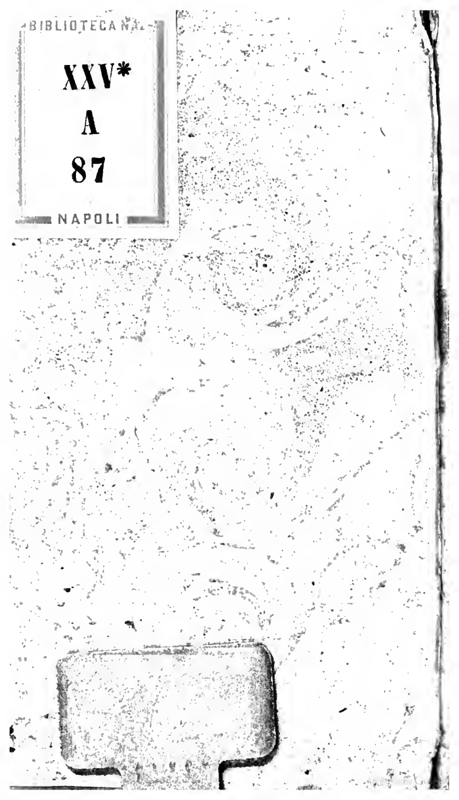
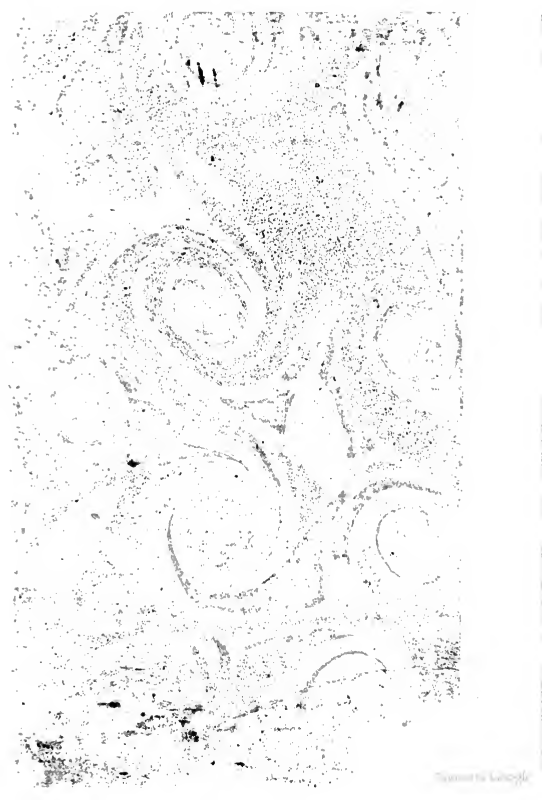
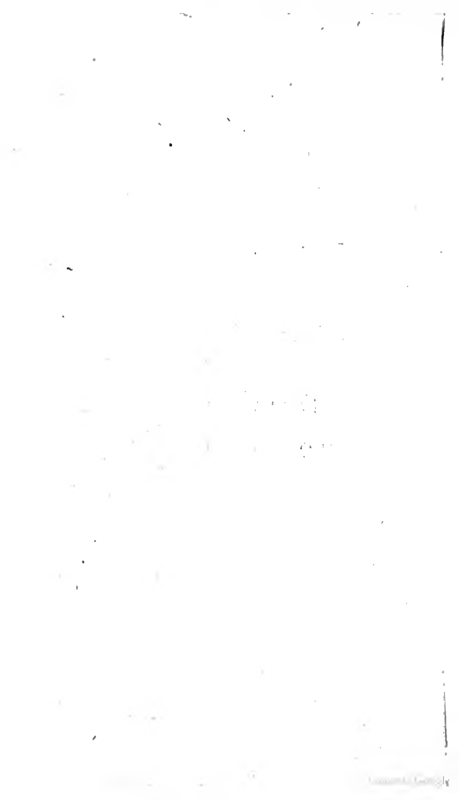








LETTRES

DE

LA DUCHESSE DE***

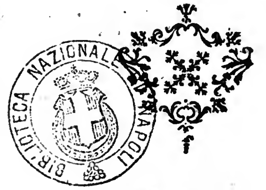
AU

DUC DE***.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE LA
DUCHESSE DE***
AU DUC DE***.

SECONDE PARTIE.

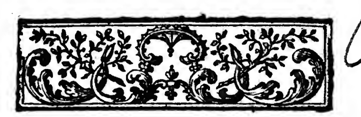


A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe à l'Image Saint Joseph.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LETTRES
DE
LA DUCHESSE DE***
AU
DUC DE***.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXVII.

Vous êtes opiniâtre ; je ſuis obſtinée: vous ne doutez point que vous n'ayez raiſon ; je crois auſſi fermement que je n'ai pas tort : je ſuis

auſſi ſûre de ne vous pas convaincre, que vous devriez l'être de ne me point perſüader. Vous me jurez, que je vous donnerois cent ans, & même par-delà, pour réfléchir ſur ce que je vous ai propôſé, que vous n'en changeriez pas plus d'avis: quand vous m'en donneriez autant, vous courriez tout au moins le riſque de me voir toûjours penſer de la même façon: le parti que je prends, vous gêne: ce que vous ſemblez avoir décidé, ne me plaît pas: mais, comme c'eſt une matière qu'il me paroît inutile de rebattre; & que, ſi je voulois répondre à votre derniere lettre, ce ſeroit ce que je ne pourrois éviter, vous trouverez bon que, la regardant comme non avenüe, ce ne ſoit que d'une ſçène très-ennuyeuſe que j'ai eſſuyée hier, & où votre ami a joüé le premier rôle, enfin, de tout ce qui me viendra dans la tête, que

j'aye l'honneur de vous entretenir.

Parbleu! Madame! va me dire M. de *Cercey*, sans doute pour s'achever de peindre auprès de moi, *vous avez l'air d'avoir aujourd'hui terriblement d'humeur?* Oh! beaucoup en effet, Monsieur, on ne peut guères en avoir davantage. Il trouvera que j'ai tort; mais, je vous en fais Juge, vous, Monsieur le Duc: qui est-ce qui à ma place, n'en auroit pas? Nous étions ici peu de monde; &, par un hazard qui, pour le bonheur de la société, n'arrive que trop rarement, ce peu de monde se convenoit. Je ne sçais quel dieu propice, touché de nos précédents malheurs, sembloit retenir loin de nous, ces sots importants qui n'ont pour eux, que des dignités qu'ils dégradent: ces *Caillettes*, moitié indécence, moitié bégueulerie, parlant sans cesse de

leur vertu, & marchant toûjours avec un amant nouveau; ces petits maîtres, gorgés de bonnes fortunes, & qui ne peuvent, pourtant encore, se vanter que de Mesdames *** & de quelques filles d'Opéra: enfin nous étions tranquiles, lorsqu'hier nous voyons arriver le triste Marquis *de* ***, d'autant plus crüel depuis qu'il veut forcer le Roi à le faire Ambassadeur, qu'il a joint à sa sottise naturelle, cet air capable, & gourmé dont les gens de son espéce, cherchent toûjours, &, quelquefois avec trop de succès, à masquer leur disette, & à étayer leurs prétentions. Avec lui, ont été déballés, je ne sçais combien de gros Livres. *Mon Dieu! Madame*, ai-je dit à Madame de L. V.. qui regardoit aussi tristement que moi, cette Bibliothéque de campagne, *est-ce que cet automate politi-*

que ne voudroit nous quitter, que quand il aura lû tout cela ? Ah ! Madame ! m'a-t-elle répondu avec un des plus profonds soûpirs qu'elle ait, je crois, jamais poussés, *ce seroit une barbarie dont un cannibale même ne seroit pas capable.* Malgré cela, je pensois en moi-même qu'il ne falloit pas s'y fier ; & j'avois tort ; nous ne sommes pour lui qu'un entrepost : mais c'est sa façon de voyager : de plus, sans compter qu'il prétend que dans le tumulte, soit de la Cour, soit de la Ville, il est impossible de se livrer à des études un peu approfondies, c'est qu'il fait des notes sur *Grotius*, & qu'il a entrepris la critique de *Puffendorf* ; & que ce travail, à ce qu'il dit, éxige un recüeillement, une méditâtion ! que l'on ne peut se flatter de trouver que dans la solitude de la campagne. Il se peut qu'il ait rai-

son ; mais, je voudrois bien demander à cet animal là, ce qui, ne futce que pour vingt-quatre heures seulement, lui fait donner la préférence à la nôtre. *Puffendorf* ! *Grotius* ! connoissez-vous cela, vous ? Mais, assurément, oui, puisqu'il soutient qu'il connoît à la Cour, fort peu de gens qui ayent autant de profondeur, fassent de si solides lectures, & à qui les intérêts des Princes soient mieux connus qu'à vous. S'il a dit vrai, je vous en fais mon très-sincère compliment. J'avois crû jusques à présent, que vous n'aviez étudié la politique que dans la gazette ; je n'aurois jamais, par conséquent, imaginé qu'en ce genre, vous nous cachâssiez un si grand homme : & M. de *Cercey* est convenu lui-même qu'il n'y avoit rien de plus nouveau pour lui, que le mérite que vous attribüoit M. le

Marquis, & à quoi, en même tems il eût moins de foi. Après une assez longue promenade où nous avons cent fois épuisé, & repris tous ces riens qu'on se dit, quand on n'a rien à se dire, & qu'on a la sottise de vouloir se parler, on s'est mis à table. L'Abbé T... qui, parce qu'il a retenu beaucoup de mots, croit qu'il sçait beaucoup de chôses, un peu trop borné pour sentir à quel point l'est le futur Ambassadeur; &, enchanté de trouver un homme de qualité, en état de rendre justice à son immense Littérature, a finement fait tomber l'entretien sur les négociâtions, & sur tous les talents qu'il faut pour former un parfait négociateur. M. le Marquis, vous le croyez sans peine, a saisi avidement l'occâsion que lui offroit l'Abbé. J'ai, tout d'un coup, entendu parler des droits réels

des nâtions, & de ceux que, respectivement, elles s'attribüent, & se pâssent; de Romains, de Carthaginois, de la sagesse de la législâtion de la Chine, du traité de *Bretigni*; & tout cela, pêle mêle comme je vous le rends : c'étoit une érudition infernale! Ensuite, & comme de raison, le fameux traité *de Westphalie*, à son tour, a paru sur la sçène; puis, il a été question de décider lequel, du Cardinal de *Richelieu*, ou du Chancelier *Oxenstiern*, étoit le plus grand homme d'Etat. Le Marquis tenoit pour le premier, l'Abbé pour le second : M. de *Cercey*, pour faire durer une conversâtion maudite dont il s'amusoit d'autant plus qu'il y trouvoit moins de sens, étoit, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; & déraisonnoit exprès, comme, je pense, il n'a fait de sa vie. Cepen-

dant, sans qu'après plus d'une heure de dispute, ils eûssent rien décidé, tout alloit se pacifier, lorsque M. de *Cercey* prenant gravement la parole, leur a dit, qu'il étoit surpris qu'ayant cité tant de politiques, tant anciens, que modernes, ils en eûssent oublié un qu'aucun de tous ceux de qui ils avoient parlé avec tant d'éloges, ne pouvoit selon lui, égaler. Tous deux, avec un égal empressement, lui ont demandé qui c'étoit : l'auriez-vous jamais crû ? il s'est trouvé que c'étoit *Caligula*. Ils sont, ainsi, que nous, restés immobiles de stupéfaction; mais, l'excès de leur surpri se pâssée; *c'est, sans doute*, a dit l'Abbé d'un ton doux, *l'Empereur Tibère que M. le Marquis a crû nommer? Point du tout, M. l'Abbé*, a répondu M. de *Cercey* avec une intrépidité inconcevable, *je sçais mon*

Tibère tout aussi bien qu'un autre ; & ce n'est point par inadvertance ; mais par choix , comme par esprit de justice , que j'ai nommé Caligula. Comme il est vrai que jusques à lui, personne ne s'étoit avisé de vanter la politique de ce forcené, & que, pour l'ôser faire, il falloit qu'il crût que rien n'égaloit la bétise de ceux à qui il faisoit une si belle confidence, la dispute s'est renouvellée avec tant d'acharnement que, ni l'autorité de Madame de L. V. ni l'ennui dont il a vû qu'il m'accâbloit, n'ont empêché qu'il ne se soit donné le plaisir de la faire durer jusques à près de trois heures. Enfin, le Marquis & l'Abbé, aterrés, tant par le sérieux & l'opiniâtreté dont il défendoit sa these, que par la foule des autorités qu'il se créoit pour l'appuyer ; sont convenus qu'avant tout, il falloit relire, & avec la plus scrupu-

leuse attention, la vie de *Caligula*; mais, pour leur donner le plaisir des recherches, il les a prévenus bonnement que c'étoit dans les sources qu'il falloit qu'ils la cherchâssent; parce que *Süetone* n'étoit qu'un bavard qui ne disoit rien d'important; & *Tacite*, un homme renfermé qui ne disoit pas tout. Voilà à quoi il nous a fait employer toute notre soirée; il est odieux quand, par malheur, il lui tombe des sots sous la main; & je desirerois fort, je l'avoüe, qu'il voulût bien se croire moins dans l'obligâtion de les faire valoir. Je conviens que cela peut-être plaisant quelque tems, & quelquefois; mais, toûjours! & six heures, au moins, d'ennui, comme hier! En vérité! l'on n'y tient pas! ce n'est point façon de parler; j'en ai réellement des vapeurs; & il m'a-

voit, de plus, par la force de l'impatience où il m'a jettée, mis tant de chaleur dans le ſang, qu'à peine ai-je fermé les yeux de la nuit. O! le monſtre!

Il vient d'arriver, le ſcélérat, l'air auſſi tranquile que ſi ſa conſcience n'eût éxactement, rien eu à lui reprocher. Je l'ai traité comme un négre: il m'a demandé pardon à genoux; &, ainſi que vous vous en doutez bien, j'ai fini par lui accorder ſa grâce: mais, ſous la condition expreſſe qu'il ne parleroit jamais de politique, & ſur-tout de celle de *Caligula*. Imagineriez-vous bien qu'il a eu peine à s'y ſoumettre, tant il trouvoit cela dur? Enfin, pourtant, il l'a promis; mais ç'a été de ſi mauvaiſe grâce, que malgré toute la confiance que j'ai en ſa probité, je meurs de peur

qu'il ne s'échappe à la prémiere occâsion qui s'en présentera. Vous, qui êtes assez heureux pour avoir, à ce qu'il m'a paru, du moins, l'esprit d'un genre plus solide que n'est le sien, vous devriez bien travailler avec moi, à lui faire faire de ce qu'il en a, un emploi plus digne de lui, & même de son âge qui éxigeroit, peut-être, qu'il ne se livrât pas tant à la bouffonnerie. Un ancien a dit quelque part, *qu'il valoit infiniment mieux ne rien faire, que ne faire que des riens*; & je crois que vous ne trouvez pas qu'il ait eu tort. Seroit-il donc si difficile à M. de *Cercey*, de croire qu'il vaudroit mieux ne rien dire, que de dire des püérilités; que les sots ne méritent pas qu'on prenne la peine de se mocquer d'eux; & même, qu'il est râre que l'on ne soit point

puni de la prendre, par l'étendüe, qu'en cherchant à la faire briller, on donne nécessairement à leur sotise. Tâchez, Monsieur le Duc, de lui faire comprendre tout cela; &, croyez que si vous y parvenez, je vous aurai beaucoup d'obligâtion, tant du service que vous me rendrez en me délivrant de ce maudit *persiflage* qui m'ennuie audelà de tout ce que je pourrois vous exprimer, que du bien que vous lui ferez à lui-même, en le rendant à la société, tel qu'il doit être. Il n'est pas douteux que, pour obtenir de vous ce que j'en desire, je ne dûsse vous dire de petites chôses un peu plus obligeantes que de coutume; & j'aurois plié de bonne grâce à cette nécessité; mais vous voyez bien vous-même, qu'il ne me reste plus de place; &, d'al-

ler ſeulement pour cela, commencer une nouvelle page! je parie que vous ne le voudriez pas. Adieu, donc tout ſimplement; Monſieur le Duc : cela eſt pourtant, bien dur!



LETTRE XXVIII.

Celui *que j'implorois, eſt Oreſte!* Quoi! c'eſt vous! vous! dis-je, que je priois ſi vivement de travailler avec moi, à dégouter M. de *Cercey*, du mauvais ton de plaiſanterie qu'il a pris, qui, loin de me ſeconder dans un ſi loüable projet, ôſez trouver infiniment *facétieuſe*, la même ſcêne dont je vous portois de ſi amères plaintes, & de plus, me marquer du regret de n'en avoir pû partager le plaiſir! Quoique vous m'en diſiez pourtant, & malgré l'éloquent éloge que vous me faites du *perſifflage*, jamais, non jamais, ni vous, ni tous les Pairs du Royaume, ne m'empêcherez de trouver cette façon de railler, lors

même qu'elle eſt maniée avec le plus de légéreté, le plus ſot, le plus incommode, le plus odieux des établiſſements que l'on doive à la ſottiſe humaine. Ce qu'il y a de pis encore, ſelon moi, c'eſt que l'homme du monde, le plus *perſifflable*, s'aviſe de ſe croire auſſi fait qu'un autre, pour être *perſiffleur*; & que c'eſt pour les bêtes qui, quelques précautions que l'on puiſſe prendre, trouvent toûjours, on ne ſçait comment, le moyen de ſe gliſſer dans la ſociété, une reſſource de plus pour la deſoler. En vérité! les gens d'eſprit, créateurs de ce nouveau, & déteſtable genre, avant que de s'y livrer avec ſi peu de ménagement, auroient bien dû faire cette réfléxion; mais, de façon ou d'autre, ils veulent briller; & l'on eſt encore bien heureux, lorſqu'ils n'immolent que le goût à cette dangereuſe manie.

Votre cher ami, ce M. de *Cercey* si *facétieux*, ne me paroît point, pour mon malheur, aussi près que je le desirerois, d'en reconnoître les inconvénients. Barré du côté de la politique, par la parole qu'il m'a donnée de ne la prendre plus pour champ de bataille, il s'occupe actüellement à donner à notre futur ministre, des leçons de dignité; mais c'est d'un air si sérieux qu'il remplit cette importante fonction, que toute ma haine pour cette mauvaise espéce de plaisanterie, ne sçauroit me sauver de l'affront d'en rire quelquefois. Il lui a persüadé, qu'un homme qui, comme lui, doit avoir l'honneur de représenter un grand Roi, ne peut, sans s'acquitter mal d'un si noble rôle, être aussi uni qu'un autre, dans ses façons; &, d'après ce beau principe, il lui fait prendre des airs de

hauteur qui, s'il manque son coup, acheveront de le rendre un des plus sots particuliers de France, & dans le cas contraire, en feront le plus ridicule Ambassadeur de l'Europe; cela est tout-à-fait plaisant! n'est-ce pas? Mais qu'il s'en faut encore, que ce soient là tous les griefs que j'ai contre lui!

M. *de D...* que Madame *de L. F...* vient, comme vous sçavez, sans doute, de quitter avec tant de promptitude, & si peu d'égards, tant pour elle-même, que pour lui, s'est avisé hier de nous venir voir, par la raison, apparemment, que la maison de Madame de L. V... étoit la seule où il ne fût pas encore venu pleurer son infortune, & la donner en spectacle; nous vivons, en effet, elle & moi, trop peu avec ce délaissé, pour que je puisse suppôser à sa visite, quelqu'autre

motif, que le motif que je lui donne. Au milieu de la profonde, & aſſez riſible douleur où ce jeune Seigneur s'obſtine à paroitre plongé, M. de *Cercey* a crû s'appercevoir qu'il y avoit dans cette affliction, beaucoup moins de réalité que d'appareil ; & qu'il vouloit qu'on le plaignît encore, quand lui-même ne ſe trouvoit plus à plaindre. Cette mauvaiſe foi l'a choqué : *Madame*, m'a-t-il dit, d'un ton fort grave, après avoir en ſilence, quelques inſtans conſidéré l'appétit prodigieux du deſeſpéré prétendu ; *l'on veut ici nous en donner à garder : voilà, ou je ſuis bien trompé, un homme qui mange de meilleure foi qu'il ne ſoûpire. Il eſt contre les mœurs, de ſe conſoler ſi promptement d'une infidélité auſſi abominable que l'eſt celle qu'il vient d'eſſuyer ; & je veux, ne*

fût-ce seulement que pour notre honneur, lui rendre l'affliction dont, dans toutes les régles, il devroit encore être pénétré.

Ces paroles qui m'annonçoient qu'il méditoit quelque nouvelle scène, m'ont fait trembler. Je l'ai, dans mon effroi, supplié de vouloir bien ne nous montrer que son esprit ordinaire; & l'ai même assuré, pour qu'il fût plus sensible à mes priéres, qu'il en auroit encore de de reste pour moi; mais il avoit envie de s'amuser aux dépens de ce beau ténébreux; &, quoique j'aye pû faire, il ne m'a pas été possible d'en obtenir le sacrifice. Pour commencer donc, il s'est mis à raconter des histoires d'infidélités, de perfidies, d'horreurs, toutes des nôtres, comme vous croyez bien, & à donner la peau de poule, tant

elles étoient atroces. Le traitre ne doutoit pas qu'en partant de sa pôsition, M. *de D*... non-seulement ne prît feu, mais ne rencherît sur lui; & il n'a pas eu tort de s'en flatter: bientôt, ç'a été à qui des deux, en raconteroit de plus épouventables. Enfin, M. de *Cercey* (& il faut que ce scélérat soit un des plus grands Comédiens de l'Univers!) les yeux mouillés de pleurs, après avoir quelque tems, fixé sa victime, de l'air du monde, le plus attendri, *ah! mon pauvre Comte;* lui a-t-il dit presqu'en sanglottant, *qu'il y a de malheurs pour une âme honnête, & sensible!* Il avoit si bien préparé la matiére, qu'il n'a fallu que ce peu de mots pour faire fondre l'autre en larmes, & au point qu'il a été forcé de se retirer, & que, même, n'ôsant plus reparoître, il a été se coucher vers

le milieu d'un ſoûper que, gourmand comme il l'eſt, il ne ſe pouvoit point qu'il ne regrettât pas beaucoup. Vous me direz encore que votre ami eſt *délicieux* : mais laiſſons cela.

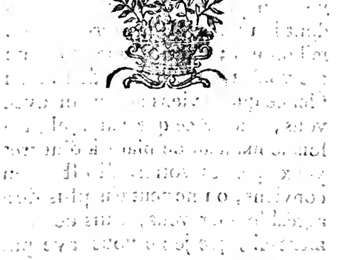
Je ne ſçais quels ſont les eſpions que vous entretenez auprès de moi pour être ſi bien informé de tout ce qui m'arrive, ſur-tout, lorſque c'eſt de quelque conquête nouvelle que j'aurai faite ſans le vouloir, & même, ſans m'en ſoucier, ainſi que c'eſt aſſez mon uſage, qu'il s'agit. Quels qu'ils puiſſent être, ſi l'on ne peut les loüer de vous avoir ſervi bien promptement, puiſque la chôſe eſt du dernier ſéjour qu'a fait ici *la Princeſſe*, du moins ne ſçauroit-on les accuſer de vous en avoir impôſé ? M. le *Marquis De...* n'ayant ſelon, toute apparence, rien de mieux à faire pour le mo-

ment, m'a fait effectivement la grâce de me trouver aimable; &, ce qui ne me paroît pas moins ſurprenant, a bien voulu prendre la peine de me le dire: mais, d'un air qui me prouvoit ſi bien à quel point il croyoit m'honorer, en daignant me croire digne d'amuſer quelques inſtans, ſes loiſirs! avec une conviction ſi parfaite, &, en même tems, ſi peu déguiſée, qu'il étoit de toute impoſſibilité, non-ſeulement que je ne me rendiſſe pas, mais que j'ôſâſſe lui réſiſter ſeulement vingt-quatre heures, que mon averſion naturelle pour les déclarâtions, & mon dégout pour lui, en ont ſur le champ, augmenté de moitié. Vous connoiſſez ſa figure; & je crois que, ſans riſquer d'être accuſé de l'injuſtice qui accompagne toûjours la rivalité, vous pouvez convenir qu'il y en a peu

deplus ignoble, & de plus rebutante. Ehbien ! peignez-vous ſur cette déſagréable petite figure, tout ce que la préſomption peut avoir de plus révoltant ; & vous n'aurez pas beſoin de me demander quelle eſt la ſorte d'impreſſion qu'elle a dû produire ſur moi. Eh puis ! que de prétentions à l'eſprit ! que de ſéchereſſe, & de faux dans les idées ! que de gauche, au milieu de tout cela ! quel fatiguant égoïſme ! qui ne riroit de le voir, affectant tout ce que la philoſophie peut avoir de plus auſtére, donner dans tous les travers des petits maîtres les plus décidés, & y joindre une pédanterie qui ne ſert qu'à les rendre plus odieux ! Jamais je n'avois rencontré de fat Philoſophe ; mais, à ce qu'ils ſont, il me paroît à deſirer, qu'inſupôrtable comme en eſt l'eſpece, elle ne pullule pas abſolu-

ment autant que l'autre qui, du moins, dédommage quelquefois par un peu de grâces, de l'excès de ſes ridicules. Un de ceux de ce nouveau Stoïcien, eſt de penſer des femmes, & à toutes ſortes d'égards, on ne peut pas plus mal; &, dans le fond, ce n'eſt pas leur faute; car, toutes celles qu'il a attaquées, ont reçu ſes inſolents hommages de façon à devoir lui prouver que, ſi nous n'avons pas plus de vertu qu'il ne nous fait l'honneur de paroître nous en ſuppôſer, nous ne péchons point par le goût, autant qu'il lui plaît de le dire. Quant à moi, je me flatte, à la façon dont, par ſon impertinence avec moi, il m'a forcée de lui répondre, que je n'aurai plus ce ſot amour-là à renvoyer: c'eſt tout ce que je puis vous en dire. Vous ne m'en croirez, peut-être,

pas ; mais, à de certaines conquêtes que je fais par-ci, par-là, j'ai quelquefois bien du regret d'être si jolie. Pour vous, Monsieur le Duc, je crois, à la façon dont je me suis conduite avec vous, n'avoir pas besoin de vous dire que ce n'est point du tout la vôtre que je me reproche. Celle-là ! Tubleu!



LETTRE XXIX.

MALGRÉ tout le ſoin que vous me paroiſſez avoir apporté à me cacher quelle étoit, en m'écrivant votre dernière Lettre, la diſpôſition de votre âme, j'ai crû, Monſieur le Duc, y voir deux chôſes; l'une, que c'eſt à moi que vous vous en prenez de la déclarâtion dont il a plû à M. *le Marquis*, de m'honorer; l'autre, que vous ne me voulez guères moins de mal du ſilence que je viens de garder avec vous, que de ce que j'ai quelquefois le malheur de plaire à d'autres yeux que les vôtres. Il eſt, j'en conviens, on ne peut pas plus desagréable pour vous, dans ce moment-ci, que je ne vous aye pas

encore aſſez bien traité pour que vous croyiez pouvoir ſans riſque, vous y comporter en amant favoriſé, c'eſt-à-dire, avec toute l'humeur qu'on laiſſe paroître, quand on ne craint plus que d'affliger. Je ſens avec douleur pour vous, à quel point cette conſidération vous a gêné; & vous en fais très-ſincérement, mon compliment de condoléance, Quoi! nous ſommes au Lundi! & depuis Mercredi dernier, rien, au reſte, ne s'étant oppôſé à ce que je vous écrivîſſe, vous n'avez point entendu parler de moi! Vous avez raiſon! cela ne doit pas plus ſe pardonner, que ſe concevoir. Ne diroit-on pas, à vous entendre, que j'ai pris avec vous, l'engagement le plus formel de vous répondre toûjours ſur le champ; &, qu'en ſuppôſant que je l'eûſſe pris, je fûſſe néceſſitée à le

regarder comme inviolable. Croyez moi, le meilleur parti que vous ayez à prendre, ſi vous deſirez, ainſi qu'il me le ſemble, que notre commerce de Lettres continüe, eſt de vous conduire avec moi, de façon à ne me jamais faire ſentir toute l'importance que vous y attachez : vous ne devez pas avoir de peine à deviner pourquoi je vous le conſeille. Je ſuis, d'ailleurs, née fort volontaire; &, moins auſſi je me diſſimule que je fais plus que je ne dois, plus je ſuis bleſſée que l'on éxige. Si j'étois, pourtant, comme la plus ſotte de mes femmes à qui je viens de découvrir le râre talent de faire, & ſans aucun effort, des Livres toute la journée, vous auriez, peut-être, moins à vous plaindre de ma négligence; mais, ſans compter que j'ai naturellement la

main fort pareſſeuſe, je ne me trouve pas toûjours des idées; &, pour que j'écrive, ſi je n'en ai pas, du moins, faut-il que je m'en croye. Enfin, il eſt poſſible, & que je prenne quelquefois la liberté de ſubordonner à d'autres ſoins, le ſoin, quoique ſi doux pour moi à remplir, de vous prouver à quel point je m'occupe de vous; & que, ſi vous ôſez encore, non vous en plaindre (car, en n'employant que cette voie, vous croiriez vous manquer) mais en murmurer ſeulement, je me tienne ſans ceſſe, & par pure malice, les bras croiſés, plutôt que de tracer pour vous, une ſeule ligne. Ce n'eſt pas, s'il m'en ſouvient bien, la prémière fois que vous ayez été mécontent, ſoit, du ton dont je croyois devoir vous répondre, ſoit, de ce que je ne vous écrivois point auſſi fré-

quemment que vous l'auriez desiré; &, à vous parler avec franchise, cette répétition de votre part, me paroît assez déplacée. Je n'en avoüe pas moins que vous avez d'autant plus de sujet de vous blesser de ma négligence, que, pendant tout le tems qu'elle a duré, vous m'avez, vous, écrit des Lettres très-spiritüelles; & que, (ce qui peut bien ne pas arriver à tous les Ducs) vous les avez faites vous-même. Mais, que j'aye eu, ou non, des raisons pour en agir comme j'ai fait; ce que je sçais parfaitement, c'est que je ne vous dois aucun compte; & il ne tient qu'à vous de voir que je me conduis d'après l'opinion que j'ai sur cela. Il se peut, cependant, en suppôsant que j'en aye eües d'autres que ma volonté, que je n'eûsse point refusé de vous les dire, si, au lieu de cet air d'humeur qui

ſe fait ſentir dans votre Lettre, vous ne vous fûſſiez plaint de mon ſilence, que comme il m'a paru que vous auriez dû le faire. Il eſt permis à un amant bien tendre, tel que je ne vous crois pas, mais tel que vous voudriez que je vous crûſſe, de s'affliger du ſilence de ce qu'il aime ; mais il ne le lui eſt pas de l'en gronder, ſur-tout avec auſſi peu de droits qu'il me ſemble, Monſieur le Duc, que je vous en ai donné, de me propôſer vos deſirs, du ton dont vous dicteriez des loix.

Je ne ſçais ſi je ſuis auſſi coquette que vous paroiſſez avoir envie de me le reprocher : ſi ce n'eſt que la multiplicité de mes conquêtes, qui m'en donne l'apparence à vos yeux, vous ſçavez par votre propre expérience ; &, peut-être, le ſçaurez-vous encore mieux un

jour, qu'il n'y a point de femme au monde qui puisse plus que moi, redouter d'en faire, & qui en même tems encourage moins les desirs qu'elle fait naître. Ce n'est, en vérité! pas ma faute, si j'ai plû à M. *le Marquis*, & s'il a crû pouvoir me le dire. Je vous prie, donc, de vouloir bien considérer que, quand nous serions ensemble, vous, & moi, de ce que l'on appelle vulgairement *du dernier bien*, vous n'en seriez pas mieux fondé à me sçavoir mauvais gré de ce qui m'est arrivé avec lui, par la raison, qu'essuyer une déclarâtion, n'est point du tout la même chôse qu'y répondre: que la femme qui y aura le moins donné lieu, n'en est pas plus sûre d'en éviter une, tant parce que, le plus souvent, on ne la lui aura pas laissée prévoir, que parce que c'est bien moins d'a-

près les espérances qu'elle aura pû donner, que d'après celles que l'on aura, de soi-même, jugé à propos de se faire auprès d'elle, que l on part pour lui parler; que, tant qu'il y aura des fats, ou, simplement, des inconsidérés, il y aura des déclarâtions; & qu'enfin, j'aurois pû me conduire à cet égard, tout-à-fait différemment, sans que vous eûssiez, vous, entendez-vous bien, Monsieur le Duc, le plus léger reproche à m'en faire. Vous voudrez bien que sur ce, j'aye l'honneur de prendre très-humblement congé de vous.



LETTRE XXX.

Les événemens ſe tournent terriblement contre moi, Monſieur le Duc; *le Marquis* m'eſt revenu; mais n'en ayez point peur, au moins, car je vous jure que je ne l'aime pas plus que quand je vous ai écrit que je ne l'aimois point. Ce n'eſt pas, à ne vous rien cacher, qu'il ne me boude de toutes ſes forces; mais, ſi vous pouviez voir avec quelle tranquilité! quel déſintéreſſement je le laiſſe faire, vous roûgiriez d'en être jaloux. Lui! jaloux! & il me l'ôſe dire! en vérité! cela eſt trop plaiſant: mais pâſſons, je retrouverai bien cette querelle-là, quand je le voudrai. Ceux qui ſoutiennent que l'amour-propre ſurvit

de beaucoup, non à l'amour qui n'eſt, comme vous ſçavez, qu'un être de raiſon, mais, au deſir qui, comme vous ne l'ignorez pas davantage, n'eſt point ſi chimérique, ne me paroiſſent point du tout dans leur tort: car, que peut encore me vouloir ce *Marquis*, à préſent qu'il eſt arrangé avec Madame de *R*..... & que, dans la joie qui le tranſporte d'avoir enfin trouvé une femme qui voulût bien le vanger des rigueurs de toutes les autres, il le dit à tout le monde? Je ne ſçais ſi c'eſt que depuis qu'il en a fait la conquête, il a entendu dire, ainſi que pour l'honneur du conquérant, il n'eſt, hélas! que trop vrai, que de ſes jours elle n'a ſçu refuſer perſonne; & que cette découverte, qui ne peut manquer de bleſſer ſa vanité, le rejette vers moi; mais

je vous aſſûre qu'il ne m'a pas encore pardonné de l'avoir impitoyablement réduit à s'honorer d'elle. Ah ! ſi vous voyiez à quel point mon air froid gêne ſa philoſophie ! l'air gauche qu'elle a auprès de moi ! & combien, malgré la fierté qu'il affecte, & les myrthes qui ceignent ſa tête pour la prémière fois, un ſeul de mes regards le terraſſe encore ! vous ne vous éloigneriez pas plus que moi-même, de croire que les rigueurs nous conſervent les amans, bien plus long-tems que les bontés. Si cela eſt auſſi vrai que je l'imagine, la nouvelle flâme que je viens d'allumer, n'eſt pas près de s'éteindre. Il ne tiendroit qu'à moi de dire quelque chôſe de plus fort ; mais, ſi vous feignez de croire à l'éternité de l'amour, vous ne croyez

pas à l'éternité des rigueurs ; & je veux bien par-ci, par-là, ménager vos opinions.

Tout amoureux que j'ai ſujet de croire encore M. *le Marquis*, dans la crainte qu'il a que s'il me montroit toute l'étendüe de mon triomphe, je ne fûſſe tentée d'en abuſer, il ſe tüe, ſans que perſonne ſe ſoucie de ſçavoir ce qui en eſt, de dire à tout le monde qu'il n'a fait que ſuivre ici *la Princeſſe* qui, en effet, nous eſt revenüe. Il eſt vrai que c'eſt pour bien peu de tems, puiſque c'eſt après-demain qu'elle nous quitte, quoiqu'à ce qu'elle dit, nous lui paroiſſions de ſi bonnes gens qu'elle ne ſe trouve nulle part, auſſi bien qu'avec nous. A la bonne heure; quand nous ſerions, nous, moins contens d'elle, cela reviendroit au même. J'avoüe, cependant, que, malgré tout ce

qu'elle daigne mettre dans la ſociété, les gens que, par cette négligence qu'ont aſſez volontiers ſur ce qui les entoure, les perſonnes de ſon rang, & qui, quelquefois, eſt pouſſée ſi loin qu'on ſeroit tentée d'en conclûre qu'elles craignent de manquer de flatteurs, elle traîne à ſa ſuite, ſon éternel biribi, ſes chiens, nous empêchent de ſentir autant que, ſans tout cela, nous le ferions, le bonheur de lui plaire. J'ai, plus d'une fois, pris la liberté de lui faire mes repréſentâtions ſur une facilité qu'elle devroit avoir d'autant moins que ſes qualités perſonnelles la lui rendent moins néceſſaire; mais cette perpétüelle diſtraction qui la tient toûjours loin des objets, & ne lui permêt guères plus de ſentir le mérite que les défauts des gens qui ſe donnent à elle, jointe à l'idée où elle

eſt qu'il vaut mieux que les Princes péchent par trop d'affabilité, que par trop de hauteur, les ont juſques à préſent rendües inutiles; & j'ai, aujourd'hui, plus de ſujet que jamais, d'en être fâchée, puiſque *le Marquis* eſt de ſa cour. Ce n'eſt pas, aſſûrément, que du côté de la naiſſance, il ne ſoit très-fait pour en être; *mais, Philis, le triſte avantage* que celui-là, lorſqu'on n'en tire que le bénéfice d'avoir plus audacieuſement des vices, & des travers! Ce Marquis, au reſte, pour me punir apparemment de la façon un peu ſauvage dont j'ai accüeilli ſon amour, vient de compôſer un traité contre la vertu des femmes, où il prétend prouver, & même géométriquement, qu'elles n'en ont jamais qu'en raiſon de plus, ou du moins de goût qu'on leur inſpire; & que, par conſé-

quent, la leur n'eſt que conditionnelle : donc, *zéro*. Comme je n'ai pas douté que je n'eûſſe quelque part à l'intention de l'auteur ; & que M. de *Cercey* a crû pouvoir en porter le même jugement, nous avons tous deux ſi vivement relevé l'impertinence de ſa philoſophique production, qu'il s'eſt, à ce que j'imagine, plus d'une fois repenti d'avoir voulu nous en faire part. *La Princeſſe* elle-même, toute peu formaliſte qu'elle eſt naturellement, s'eſt bleſſée de ce qu'on avoit ôſé lire devant elle, un ouvrage où ſon ſéxe étoit traité ſans aucune ſorte d'égards; &, de ce ton lent & traîné que vous ſçavez qu'elle prend toûjours, quand une dureté va lui échapper, a dit au Marquis ; *qu'il lui paroiſſoit bien injuſte qu'il rèverſât ſur toutes les femmes, le mépris qu'une ſeule avoit dû lui inſpirer.* Voilà tout

ce qu'il en a eu. Ce n'eſt pas pour vous raſſùrer, au moins; mais, tendre, ou piqué, ce Marquis-là me paroît toûjours un des plus pauvres Marquis de France. Ah! ſi l'on pouvoit, ainſi que *L. N.* l'envoyer en ambaſſade! ne croyez pas que je rie, il y prétend : cette fureur d'Ambaſſade eſt comme une maladie épidémique. Si les affaires de l'Etat pouvoient n'en pas ſouffrir, je voudrois qu'on en donnât à tous les ſots qui en demandent; mais il ne faut pas; & d'ailleurs, le moyen?

M. de *Cercey* m'annonce en cet inſtant que M. le Comte de *Ger...* c'eſt-à-dire, l'homme le plus roux, le plus grand bavard, le plus intrépide menteur, &, malgré tout cela, l'homme de ſon ſiécle le plus ennuyeux, vient de nous arriver; & qu'une des prémières nouvelles

qu'il ait débitées, c'eſt qu'à ſon dé-
part de Paris, Madame *de Li........*
étoit fort malade; & qu'aux ſymp-
tômes qu'elle avoit, on croyoit
qu'elle alloit avoir la petite vérole,
& même que cette petite vérole ſe-
roit de la plus mauvaiſe eſpéce.
Comme on m'a aſſûrée que vous
la voyez quelquefois (& en vérité!
je ne comprends pas trop pour-
quoi.) j'ai imaginé que vous pour-
riez, plus que beaucoup d'autres,
m'en donner des nouvelles certai-
nes. Si c'étoit par un motif dont
j'eûſſe à rougir, que je deſirerois
qu'elle devînt laide, je n'avoüerois
pas avec tant de franchiſe, que je
voudrois qu'il eût dit vrai, qu'elle
eût la petite vérole, qu'elle en re-
vînt, pourtant, mais le viſage à
faire trembler. Quand, pour nuire,
il ne lui reſteroit que ſon eſprit, &
ſon cœur, elle ſeroit encore rai-

ſonnablement à craindre; mais elle le ſeroit moins; & ce ſeroit toûjours autant de gâgné. Ce n'eſt pas, lorſqu'elle m'inſpire tant de crainte, que j'imagine qu'il ſoit bien difficile de rendre des méchancetés; mais, c'eſt que j'attache à cette revanche, une idée de bâſſeſſe qui me la fait toûjours rejetter; & qu'en conſéquence, rien n'eſt ſi à redouter pour moi, que les méchans, toûjours ſûrs par ma façon de penſer ſur cela, que je ne les punirai pas des noirceurs qu'ils pourroient me faire: car, que leur importe le mépris?

Je vous prie donc de me mander ſi c'eſt en effet, la petite vérole qu'a Madame *de Li*...... de quelle nature elle eſt, en cas qu'elle l'ait; & ſi, en ſuppôſant ce dernier cas, on croit qu'elle

n'en relevera qu'aussi laide que je le voudrois. N'oubliez pas, non plus, de me dire de quelle façon, M.* de.... est affecté de cet événement; & gardez-vous bien, surtout, d'en croire plus à ses discours, qu'à ses mouvemens, parce qu'à coup sûr, les prémiers seront beaucoup plus vrais que les autres. S'il vous paroît tranquile, & qu'intérieurement il le soit, c'est une preuve certaine qu'elle ne l'intéresse plus : mais comme, de ce qu'il n'y penseroit plus, il ne seroit point, du caractère dont il est, raisonnable d'inféret qu'il n'y pensera jamais, ce qu'il y auroit de mieux, seroit qu'elle ne conservât aucunes traces de cette même beauté dont elle ne s'est jamais servie qu'à sa honte, & pour le malheur de ceux qu'elle a sé-

duits. Mais, mon Dieu ! Monſieur le Duc, ſi vous alliez, par avanture, n'être pas ſur cela, du même ſentiment que moi !



LETTRE XXXI.

QUoi ! nous venons, & dans ſes plus beaux jours encore, de voir périr de cette affreuſe maladie, cette pauvre petite Madame *de S...* ſi jolie ! ſi douce ! ſi honnête ! & qui faiſoit les délices de ſa famille, de ſon mari, & de ſes amis ; &, ce monſtre de Madame de Li... de qui, ſi le nombre des derniers n'excédoit de beaucoup le nombre des autres, on pourroit dire qu'elle compte ſes jours par ſes forfaits, en rechappe ; & avec toute ſa beauté !

O ! juſtice du ciel que j'ai peine à comprendre !

Sérieuſement, cela me donne tant d'humeur que j'en ſens beau-

coup

coup moins le plaisir d'en être quitte dans votre lettre, pour quelques petites fleurettes, mais petites à n'être presque pas apperçües ; & M. De...? Il vous a donc paru prendre cet événement avec beaucoup de Philosophie, & s'inquiéter peu, ou point du tout, des suites qu'il pouvoit avoir? Mais, comment n'auroit-il pas été tranquile, puisqu'il n'y a pas eu une minute de danger? Mon Dieu! mon Dieu! que j'aurois été aisée que cette femme fût devenüe laide! Mais, après la belle occâsion que nous en avons eüe, & que nous venons de voir s'échapper, je ne crois pas qu'il fût bien raisonnable à moi de m'en flatter davantage, de bien longtems du moins. Il faut donc que ce malheureux Comte mente toûjours de façon ou d'autre? Car à l'entendre, non-seulement c'étoit la pe-

tite vérole qu'elle avoit ; mais tout portoit à croire que cette petite vérole feroit de la plus mauvaife efpéce : & point du tout. *La voilà qui joüe à la fòffette.* Dites-moi donc, fi vous pouvez, pourquoi les fots font fi menteurs ? prennent-ils ce vice comme un dédommagement de leur difette ; s'en font-ils une grâce ? J'ignore quelle eft fur cela leur façon de penfer ; mais, à mon fens, cela achéve de les rendre bien infoutenables dans la fociété. Oh ça ! pendant que vous en êtes encore à tems, choififfez ; voulez-vous achever de me lire ? ne le voulez-vous pas ? C'eft que je me fens bien : vous n'aurez aujourd'hui de moi, que du bavardage ; là, une de ces Lettres dont, amoureux ou indifférent, il eft impoffible à un homme de tirer le plus léger parti,

Ce ne sera, en un mot, ni de vous, ni même de moi, que je vous entretiendrai : mais, de tout ce qui, sans m'intéresser, ni sans croire que cela ait de quoi vous intéresser vous-même, me pâssera par l'esprit. Je vous dirai, pour commencer, par éxemple, que la petite Madame D. B... est ici depuis quelques jours; suppôsé pourtant que je vous l'apprenne; & que M. de *Cercey* sur qui je me suis débarrassée le plus souvent, du soin de vous nommer les personnes qui viennent troubler notre solitude, ne vous ait pas déja mandé cette importante nouvelle; quoiqu'il en soit, elle est ici. Comme, avec quelques ridicules, & de ces petites distractions sur ses devoirs, qu'on ne remarque presque plus, tant elles sont devenües communes, elle a véritablement des chôses fort estimables; & qu'il se

peut, à la rigueur, que je ne sois pas, non plus, tout-à fait aussi bégueule que certaines gens le disent, je suis fort aise qu'elle y soit. J'ai depuis long-tems entrepris de la guérir de la très-forte, & très-malheureuse passion qu'elle a prise pour l'homme que vous sçavez : & qui, de toutes façons, est si peu fait pour lui plaire, que, quand on les connoît tous deux, on a peine à concevoir comment la chôse est arrivée. Toute excédée qu'elle étoit des plus mauvais procédés que l'on puisse essuyer jamais, elle m'a fait craindre plus d'une fois de ne pouvoir pas la tirer d'affaire; mais, enfin, je commence à n'en plus desespérer. Elle sent aussi vivement que je puis le desirer pour son bonheur, & pour sa gloire, à quel point sa tendresse est mal placée; & quoique je n'ignore pas que le mé-

pris, quelque bien fondé qu'il puisse être, ne guérit point d'abord de l'amour, je n'en ai pas moins remarqué que, dans une âme honnête, l'un & l'autre ne sçauroient long-tems subsister ensemble; & c'est ce qui me rend un peu tranquile sur son état. J'aurois peine à vous exprimer tout le plaisir que je sens à arracher à l'amour, cette victime. Ce ne sera pas en ce genre, le premier mauvais tour que je lui aurai joüé: aussi, ne douté-je pas que, vindicatif comme on assûre qu'il l'est, il ne cherche quelque jour à me le rendre: mais, ainsi qu'il ne tient qu'à vous de le remarquer, sa colère, & lui, me font on ne peut pas moins de peur. Si vous me permettez de vous le dire, tant d'intrépidité de ma part vis-à-vis de lui, me paroît d'un bien mauvais augure pour vous: car....

mais pâssons, je veux bien ne point pezer sur cela; voilà, si vous y prenez garde, un procédé qui, pour une crüelle, ne dit pas si peu de chôse. A présent, voyons; que vous manderai-je qui puisse vous faire aussi peu de plaisir que ce que vous venez de lire? — Fort bien: je l'ai trouvé. Je vous annonce donc encore qu'avec cette majestüeuse langueur de sentiment qui les accompagne par-tout, & n'en fait pas mieux, M. de *Si*... & Madame de *Tran*... nous sont arrivés. je ne sçais plus de quand, sentant si bien le poids de la parole qu'ils se sont respectivement donnée de s'aimer toûjours, & de l'engagement solemnel qu'ils en ont pris avec le Public, enfin, si harassés l'un de l'autre, que vous ne pourriez jamais imaginer l'excès de l'ennui qu'ils s'inspirent, &

qu'ils reverſent ſur tout le monde. La tendreſſe qu'ils feignent de s'inſpirer encore, a quelque chôſe de ſi faux ! Il regne entr'eux, ſous les plus douces apparences, une aigreur ſi vraie ! c'eſt avec tant de ſatisfaction qu'intérieurement ils ne ſe trouvent pas le ſens commun ! que jamais ſpectacle n'a été auſſi ridicule que le ſpectacle qu'ils donnent par-tout où il leur plaît de ſe montrer. C'eſt bien la petite paſſion la plus élimée ! Il eſt, en vérité ! trop plaiſant de voir comment on s'aime, quand on ne s'aime plus; mais malgré cela, Madame de L. V. & moi, ſerions fort aiſes qu'ils voulûſſent bien ſe choiſir un autre théâtre. Si je n'avois pas tout ſujet de craindre que vous ne me trouvâſſiez beaucoup de vanité, ou, ce qui me paroîtroit pis encore, que vous n'imaginâſſiez que je cherche

à vous faire peur, je vous dirois bien une chôſe : n'importe, à toutes ſortes de riſques, je vais vous la dire. Il faut donc que vous ſçachiez que, pour peu que je me prêtâſſe, il ne me ſeroit abſolument pas impoſſible de conduire M. de *Si...* à une infidélité complette : oui, je vous le jure, M. le Duc, il ne tiendroit qu'à moi. Quel dommage que cette occâſion de triomphe ne s'offre point à d'autres que je dirois bien ! Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que, & peut-être, ſans qu'elle s'en doute elle-même, Madame de *Tran...* eſt poſitivement pour M. de *Cercey*, dans les mêmes diſpôſitions où l'on prétend, moi toute la prémière, que M. de *Si...* eſt à mon égard. Il en eſt d'une humeur qui le rend un peu plus ſingulier que de coutume : c'eſt, je crois, tout vous dire ſur cela. Mais

l'ennui que lui inſpirent les converſâtions de ſentiment auxquellesl'aſſujettit Madame de *Tran...* ne l'empêchent point de me parler de vous, & pour vous, avec toute la vivacité imaginable. Aſſûrément! vous pouvez vous vanter d'avoir là un bon ami. Auſſi, m'obligerez-vous fort de ne vous pas plaindre à lui de cette Lettre: elle eſt, de toutes manières, ſi peu ſelon ſes intentions, qu'à coup ſûr, il ne me la pardonneroit jamais; & vous, M. le Duc?

J'oubliois, & ce me ſemble, aſſez mal à propos, de vous parler de Madame de *Li...* Vous vous trompez très-aſſûrément, lorſque vous imaginez que c'eſt pour vous faire une méchanceté de plus, que je vous accuſe d'avoir du goût pour elle. Il eſt de toute vérité que l'on

m'a dit que vous la voyiez ſouvent; & vous verrez, vous, qu'on imagine qu'un homme ne ſçauroit aller quelquefois chez elle, ſans en avoir quelqu'autre raiſon que la ſimple politeſſe. Vous ſçavez, de plus, que ce n'eſt pas la prémière fois qu'on vous ſoupçonne d'avoir des vües ſur elle : pourquoi, auſſi, vous êtes-vous fait une ſi mauvaiſe réputâtion ? Quant à moi qui veux bien ne vous pas juger tout-à-fait d'après le pâſſé, je ne demande pas mieux que de croire qu'on ſe méprend, lorſqu'on vous accuſe de ces vilaines chôſes-là; &, je vous le jure, je ne m'y ſuis pas trompée. Quelque léger que juſques à préſent j'aye ſujet de vous croire, j'ai toûjours moins mal penſé de votre cœur que, de votre imaginâtion ; &, pour vous croire capable

d'aimer une pareille femme, il faudroit que vous m'inſpiraſſiez autant de mépris que je m'en ſens pour elle. Ai-je beſoin de vous dire que je n'en ſuis pas-là ?



LETTRE XXXII.

RIEN n'eſt plus vrai : ſur la fin de la ſemaine dernière, M. De..... m'avoit écrit qu'il viendroit indubitablement me voir au commencement de celle-ci ; mais, comme c'étoit depuis mon départ, la dixiéme fois au moins, qu'il s'annonçoit ; & que, toûjours, quelqu'incident l'avoit empêché de tenir parole, je n'avois point du tout compté qu'il fût plus fidèle à ſa dernière, qu'il ne l'avoit été à toutes les autres ; & j'avois effectivement trèsbien fait d'en juger ainſi. Hier, au lieu de lui, j'en ai reçû une Lettre où il me mande, non-ſeulement qu'il ne viendra pas de la ſemaine, mais, qu'accablé d'affaires, comme

il l'eſt, il ne ſçait plus quand il pourra venir. Lui ! des affaires ! Eh! mon Dieu ! où les auroit-il priſes ! Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ſon excuſe : à la bonne heure : ce qui m'en plaît, c'eſt que ſans avoir à me reprocher de m'en être mêlée en aucune manière, vous voilà tiré d'une bien terrible peine ! La ſolitude ! un mari ſi tendre ! un prémier penchant plus aſſoupi, peut-être, que détruit, & que, par conſéquent, les ſoins les plus légers peuvent ranimer ! Je ſuis tout-à-fait de votre avis ; il y avoit-là, de quoi tourner la tête de l'amant le moins délicat ; & vous avez à l'amour qui vous a préſervé de ce ſupplice, des obligâtions incroyables. Par une ſuite de cette injuſtice qui fait le fond de mon caractère, & dont il m'eſt plus aiſé de convenir, que de me corriger, je me plaisà ima-

giner que vous n'étiez pas tout-à-fait aussi tourmenté de la visite que M. De... devoit me faire, que vous auriez bien voulu que je le crûsse : mais, lorsque l'on peut à si peu de frais, marquer des craintes; & que ces craintes annoncent un cœur excessivement tendre, il faudroit, n'est-il pas vrai, être bien imbécile pour ne pas profiter d'une si belle occâsion de donner de son amour, une grande idée ? Aussi, en faveur de l'opinion que tout cela m'a fait prendre du vôtre, n'ai-je point balancé à vous pardonner de m'avoir expôsé vos terreurs avec une confiance qui, dans tout autre tems, auroit pû me paroître fort déplacée : du moins, si je m'en souviens bien, n'ai-je rien fait qui ait dû vous y autoriser. Vous n'y avez pas pris garde; mais rien n'est, en vérité! plus plaisant que la sorte de

bon hommie que vous y avez mise.
Il eſt, au reſte, fâcheux pour vous,
ou que vous ayez ſi peu ſçu quelle
eſt la conduite actüelle de M. De...
ou que vous ayez ſi peu connu mon
caractère, parce que, ſoit dans l'un,
ſoit dans l'autre cas, vous auriez
trouvé les plus puiſſans motifs de
vous raſſurer : mais eſt-il conceva-
ble que ce ſoit à moi à vous ap-
prendre qu'il retourne à l'Opéra ?
Quand il auroit eu l'intention de
vous en faire myſtère, pouvoit-il
un ſeul inſtant, ſe flatter qu'une
chôſe ſi publique vous ſeroit long-
tems cachée ? Si vous l'avez ſçu,
il y a à vous d'autant plus de géné-
roſité à ne me l'avoir pas dite, avec
les craintes que vous inſpiroit le ſé-
jour de M. de... auprès de moi,
que vous deviez être plus ſûr qu'une
confidence de ce genre, lui ren-
droit plus inutile, toute la tendreſſe

que par desœuvrement, il lui auroit plû de me montrer; mais, n'auroit-ce pas été dans la crainte de me faire trop de peine, que vous m'auriez tû cette avanture? Il est certain que, de tout ce qu'il pouvoit se permettre, c'étoit ce qui devoit le plus me déplaire, parce que je ne puis, ni ne dois lui voir reprendre tranquilement des chaînes si avilissantes, & qui, d'ailleurs, lui ont déja donné les plus grands ridicules; mais, cette considérâtion à part, que m'importe? Le hazard m'a mise une fois à portée de voir de près, & même d'entendre cette créature; & je ne crois pas qu'il soit possible, & de voir de figure plus flétrie que la sienne, & d'entendre des propos d'un ton plus ignoble, & aussi dégoûtans par leur extrême bétise, que l'étoient ceux qu'elle tenoit. On m'a, pourtant, dit

depuis, qu'elle avoit, ce jour là, formé le projet de me jetter de la poudre aux yeux, & de me prouver, de combien, à tous égards, je lui ſuis inférieure. Quant à moi, tout ce que j'en ai conclû, c'eſt qu'il faut, pour que de ſi mépriſables *eſpéces* vous entraînent ſi loin, que l'impudence vous tienne lieu de bien des chôſes. Et, cette pauvre Madame de Gi...? la voilà donc réduite à l'affreuſe alternative de partagèr ce qu'elle aime, avec ce què la nature a, peut-être, produit de plus abject, ou de s'en voir privée! Quel ſort! Ah! ſi j'étois à ſa place, avec quelle promptitude je congédierois M. le Duc!---Pourtant qui le ſçait; & comment pouvoir aſſûrer de quelle manière agiroit en nous, un ſentiment que nous n'avons pas encore éprouvé? On a beſoin avec un amant, d'une terrible patience!

& il faut que vous ayez, vous, un grand fond de corruption dans le cœur, & bien du caprice dans le goût pour préférer, comme cela n'arrive que trop ſouvent, à une femme eſtimable & charmante, une malheureuſe qui n'a pour elle que l'excès de ſon infamie! Mais il eſt tems d'en venir à vous.

Vous voudrez bien, je crois, me diſpenſer de vous nommer, & même de vous déſigner les gens de qui je tiens la nouvelle de votre attachement pour Madame de Li...; mais il eſt de toute vérité que vous pâſſez dans l'opinion publique, pour être avec elle auſſi bien qu'il eſt poſſible. On m'a, de plus, écrit que, ſans être broüillés tout-à-fait, vous, & M. De... vous vous voyiez cependant beaucoup moins que vous ne faiſiez autrefois. Il y a même des gens qui ſoutiennent qu'il

régne entre vous deux, plus de froideur encore qu'il n'en paroît ; & qu'il ne peut vous pardonner d'avoir été trouvé par Madame de Li... plus aimable que lui. Il feroit, dans le fond, affez plaifant qu'il pût vous dire comme *Orgon*, à *Tartuffe* :

Comme aux tentâtions s'abandonne votre âme !
Vous prenez ma maîtreffe & convoitez ma femme !

Mais, quand ce feroit de perfonnes qui mériteroient la plus grande créance, que je tiendrois ce récit, j'aurois toûjours peine à vous croire affez mal adroit pour vous mettre mal avec le mari d'une femme fur qui vous avez de fi grands projets.

Je vous remercie de la peine que vous avez prife de m'annon-

cer la mort de Monſieur de D... J'en avois déja pris le deüil lorſque votre Lettre m'eſt parvenüe. Il vaudroit autant, ſelon moi, que nous le prîſſions des chevaux qui nous meurent, que de le porter de certains parents. Mandez-moi, je vous prie, s'il eſt vrai qu'il ait expreſſément recommandé qu'on l'ouvrît ; & qu'il ait donné pour raiſon de cette volonté, *que les Médecins n'ayant jamais pû s'accorder entr'eux ſur la cauſe de ſa maladie, il ne ſeroit pas fâché de ſçavoir à quoi s'en tenir ſur le genre de ſa mort.* Si ce n'eſt pas lui qui a dit cette abſurdité, il faut convenir que celui qui l'a prêtée à ce pauvre homme, a bien attrapé le tour de ſon eſprit.

LETTRE XXXIII.

Nous partons dans le moment, Monſieur, pour aller pâſſer chez Madame de *N*... je ne ſçais encore combien de jours.

On n'attend plus que moi, tout eſt prêt; allons donc!

Ne croyez, pourtant, pas que ce ſoit ni à ce départ ſi précipité, ni à tout ce qu'on me dit d'injurieux ſur ma lenteur, que vous devrez une des plus courtes Lettres que je vous aye jamais écrites. Vraiment! vraiment! vous avez aujourd'hui bien autre chôſe à faire qu'à me lire! Autant donc pour ménager l'impatience de Madame de L. V... que pour ne pas trop pren-

dre ſur vos plaiſirs, je me borne à vous féliciter du choix que vous venez de faire. Dès que vous vouliez une fille de ſpectacle, vous n'en pouviez pas prendre une qui raſſemblât plus de chôſes faites pour plaire, que Mlle. ***, & qui, par conſéquent, pût vous faire plus d'honneur. Quoique je ne la connoiſſe point perſonnellement, je n'en ignore pas davantage que ſes agréemens ne ſe bornent pas aux ſeuls agréemens de la figure : du moins, des gens que je ſçais très-faits pour en juger, m'ont-ils aſſûrée que, non-ſeulement elle a beaucoup d'eſprit, mais, que le ſien eſt très-cultivé, & du meilleur ton : le Ciel apparemment, a crû qu'il vous devoit un prodige. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que s'il eſt vrai, comme je le crois, que, plus ſoi-même on a de l'eſprit, moins il peut être indifférent de

trouver ou non, cette ressource dans ce que l'on aime, les charmes du sien ne seront pas, de tous ceux qu'elle peut avoir, les charmes qui prendront le moins sur vous. Adieu, M. le Duc, il ne me reste plus que le tems de vous donner le bon jour : encore me gronde-t-on de le prendre.



LETTRE XXXIV.

Si je n'ai pas été ſurpriſe que, de la très-agréable figure dont elle eſt, & avec les talens les plus diſtingués, Mademoiſelle *** vous ait paru digne de vos hommages, en revanche, Monſieur, je le ſuis beaucoup que vous vous ſoyez un ſeul inſtant flatté que, malgré même tout le myſtère que vous y mettiez, une liaiſon de cette nature entre un homme comme vous, & une fille qui, dans ſon genre, ne vous céde point en célébrité, pût reſter quelque tems ignorée. Le Public, ainſi que rien n'étoit plus naturel, en a d'abord été inſtruit: de lui, cela eſt venu juſques à moi; & vous conviendrez qu'il n'y a point encore à cela, un bien

bien grand ſujet d'étonnement. Vous me paroiſſez ſi fâché de ce que votre ſecret a été ſi mal gardé, que vous me forcez d'en conclure qu'il n'y a rien que vous ne croyiez perdre à le voir divulgué. Conſolez-vous; & ne vous faites pas, croyez-moi, plus malheureux que vous n'êtes; l'indiſcrétion du Public m'apprend bien moins que vous ne penſez, à quel point vos anciennes erreurs vous ſont encore chères. Je n'imaginois, ni que vous en fûſſiez revenu, ni que le malheur d'être loin de moi, & le deſir de me revoir, vous occupâſſent tout entier: je ſçais combien l'homme le plus ſincérement amoureux, a encore beſoin de nous éxagérer ce qu'il ſent; & je ne vous croyois pas plus qu'un autre, à l'abri de cette néceſſité. Qui ſçait, de plus, lorſqu'avec ce pathétique d'habitude

que vous possédez si bien, vous me peigniez le profond ennui dont vous accâbloit mon absence, si, loin de ne m'en rien affoiblir, je ne poussois pas l'injustice jusques à vous accuser en secret, ou de vous tromper sur vos propres mouvemens ; ou, ce qui est bien plus vraisemblable encore, de chercher à leur donner à mes yeux, autant de violence que vous leur en connoissiez peu. Je devois, effectivement, trouver si singulier que, du caractère dont vous êtes, l'amour fût devenu pour vous, une affaire si importante, qu'en partant de ce seul point, il m'eût été très-difficile, vous l'eussé-je même desirée, de ne rien rabattre de la force de votre passion. J'en demande pardon à l'amour : mais je n'ai jamais eu de foi à ses miracles ; & j'ai, tout au moins, de quoi douter

que ce ſoit vous qui m'ameniez à en avoir davantage ! Quant à la vive douleur où vous vous dites plongé, vous devriez ſentir que, fût-elle même auſſi vraie que j'ai ſujet de ne la pas croire telle, rien ne ſçauroit moins avoir le droit de m'intéreſſer.

A l'égard de M. de *Cercey*, j'ignore comment vous pourrez, ou même, ſi vous pourrez juſtifier à ſes yeux, une chôſe qu'il croit avoir plus d'une raiſon de vous reprocher. Comme c'eſt une inquiétude qui ne peut regarder que vous, je vous prie de ne point trouver mauvais que je ne la partage point. Mais, eſt-il bien poſſible que, par rapport à moi, vous n'en ayez eu aucune ; & que vous n'ayez point ſenti tout ce qu'un pareil caprice de votre part, & dans le tems encore où vous me juriez l'a-

mour le plus tendre, & le plus ſincère, devoit vous faire perdre de mon eſtime! J'ai d'autant plus de raiſon d'être ſurpriſe que vous ne faſſiez que ſi tard, & ſi hors de propos cette réfléxion, que, par votre Lettre, vous ſemblez moins borner à cette perte, le tort que vous avez pû vous faire auprès de moi. Il eſt vrai que vous pourriez donner à vos malheurs, un peu moins d'étendüe : mais, plus votre imaginâtion vous les éxagère, plus auſſi j'ai de peine à concevoir que la conſidérâtion des riſques que, dans vos idées, votre goût pour Mlle. *** devoit vous faire courir, ne vous ait pas retenu : ſi vous me dites vrai, convenez, du moins, que vous êtes bien inconſéquent.

Les perſonnes de qui je tiens plus particulièrement votre liaiſon avec

Mademoiselle *** m'ont assûrée qu'il s'en falloit beaucoup que M. de *Ma..* qui a fait pour elle, de si éclatantes folies, eût poussé les chôses aussi loin que vous : en cela, je soupçonne de l'éxagérâtion ; non que je ne vous connoisse très-magnifique ; mais je répugne à croire que, dans une pôsition qui devroit naturellement vous conseiller de donner moins que vous ne faisiez, à ces sortes de fantaisies, vous ayez, à un sentiment assez fait par lui-même pour vous donner un ridicule ; joint une profusion qui ne pourroit qu'ajoûter beaucoup à ce qu'il vous en donne déja. Je ne doute pas, si M. de *Cercey* vous écrit, que vous n'ayez à lire de bien belles remontrances. Par le secret que, comme à moi, vous avez jugé à propos de lui faire de votre nouvelle passion,

vous l'avez expôſé à perdre une ſomme aſſez conſidérable, car il a voulu parier juſques à quatre mille louis, que rien n'étoit plus faux que ce que l'on vous imputoit; & nous avions ici de ces gens à qui il eſt plus commode de parier à jeu ſûr, qu'autrement: par bonheur pour lui, Madame de L. V... a retenu ſon zèle. Depuis qu'il ſçait à quoi s'en tenir, il eſt ſi changé que, ſi vous le voyiez, il vous feroit pitié : il ne peut plus me regarder ſans pouſſer de profonds ſoûpirs que le rire qu'ils excitent en moi, ne rend que plus profonds encore. Ce que j'y ai gâgné, c'eſt qu'il n'ôſe plus du tout me parler de vous; & ce n'eſt point ſi peu de chôſe; il étoit ſur cela, d'une ſi terrible importunité, qu'il n'y avoit que mon amitié pour lui, qui pût me la faire ſupporter. Tout ce qui m'eſt revenu de ſa façon de

penſer ſur votre ſituâtion actüelle, c'eſt qu'il croit, ſans y mettre trop de ſévérité, qu'on peut placer mieux ſa perſonne, & ſon argent, que vous ne venez de faire l'un, & l'autre : vous verrez qu'il ne ſera pas tout ſeul de ſon avis.



mais je ſçais auſſi qu'il en eſt un (& je me plaiſois à vous y croire parvenu.) où, loin de ſe faire une gloire de ne ſe conduire que d'après leurs mouvemens, on ſe cache le plus qu'il eſt poſſible, des travers que l'on peut avoir le malheur de leur devoir encore. Eh quoi! ne pouvez-vous donc vous défaire d'un ridicule qu'en vous en donnant un autre? Je veux, qu'abuſant avec Mademoiſelle *** de la diſtance qu'il y a entre vous deux, vous vous ſoyez crû diſpenſé avec elle, de toutes ſortes d'égards, ne vous en deviez-vous pas; & pouvez-vous, ſans vous manquer à vous-même, traiter avec ſi peu de ménagemens, une fille à qui, quelques jours auparavant, vous juriez, peut-être, l'amour le plus tendre? Se peut-il, d'ailleurs, que vous n'ayez pas ſenti que, plus en lui reſtant ſi peu

de tems attaché, vous prouviez qu'elle n'intéressoit pas votre cœur, plus vous mettiez le Public en droit de blâmer votre conduite? Car, enfin, si vous ne l'aimiez pas, comment pouvez-vous vous justifier de l'avoir prise? *Un foible desir*, dites-vous, *dont elle a profité*. --- A la vérité, cela est possible : mais on me l'a bien mal peinte, ou, si en ne lui montrant qu'un mouvement qui n'est pas plus fait pour l'honorer, que pour la surprendre, vous en avez triomphé, elle s'est furieusement relâchée en votre faveur, de sa fierté ordinaire. Nous connoissons, vous & moi, des gens de qui la conquête pouvoit la flatter autant que la vôtre, & qui n'ont pas à si bon compte, obtenu ses bontés. Mais, entre nous, ne m'exagéreriez-vous pas d'un côté, le peu qu'elle vous a coûté, comme

de l'autre, vous pourriez me l'affoiblir ; & eſt-il bien vrai que vous en ayez été quitte pour auſſi peu de ſoûpirs, & de diamans qu'il vous plaît de vous en vanter ? Quoique vous n'ayez pas ôſé me le dire bien ouvertement, je n'en ai pas moins, ainſi que c'étoit, ſans doute, votre intention que cela ne m'échappât point, crû voir dans votre Lettre, que ce n'eſt qu'au très-tendre ſentiment que, malgré toutes vos erreurs, vous conſervez pour moi, que vous avez, & ſi promptement immolé Mlle.* * *. Par les reproches que je vous fais, ſoit de l'avoir quittée, ſoit de la façon dont vous l'avez fait, il doit vous être aiſé de décider quel eſt le gré que je puis vous ſçavoir d'un ſi brillant ſacrifice, & ce que j'en veux prendre ſur mon compte. Si, avant que de vous embarquer dans cette affaire, vous

m'eûssiez consultée, il est indubitable que j'aurois tout tenté pour vous en détourner; &, sans vous en apporter de raisons qui me fûssent, & même me pûssent être personnelles, vous n'ignorez pas que j'avois à vous en donner qui auroient dû être pour vous du plus grand poids. Si, avant que de la quitter, vous eûssiez crû me devoir la même déférence, je vous aurois conseillé, ou de ne la pas abandonner, ou de mettre dans votre rupture avec elle, moins de scandale, & plus de bons procédés. Je vous aurois même, d'autant plus prié de ne me pas sacrifier cette victime, que j'étois plus sûre de ne vous en témoigner aucune reconnoissance. A l'égard, & des excuses que vous me faites de cette fragilité, & du pardon que vous desirez que je vous en accorde, tout ce que j'ai à vous ré-

pondre, c'eſt que, ſi vous trouvez dans le reſte de vos amis, autant d'indulgence pour ces petits travers, que j'en ai moi-même; ou, vous renoüerez avec Mlle.***; ou, ſi, après une inconſtance auſſi ſubite, & j'ôſe le dire, auſſi peu ménagée que la vôtre, il vous paroît trop difficile de la ramener à vous, vous en chercherez qui n'ayent pas les mêmes raiſons de s'en plaindre. Quoique vous en puiſſiez penſer, je ne mérite, en vérité! pas que vous me croyiez ſur cela, plus ſévère que tout autre.



LETTRE XXXVI.

Si vous pouviez ſçavoir, Monſieur, à quel point, après ce qui vient de ſe pâſſer, votre obſtinâtion à me vanter votre amour, me choque, vous vous rendriez, ſans doute, à la prière que M. de *Cercey* a dû vous faire de ma part, de ne m'en parler de votre vie. Encore une fois, tant pis pour vous, ſi vous n'avez pas aimé Mademoiſelle.*** ; c'étoit, dans la pôſition où vous vous étiez mis, ce que vous aviez de mieux à faire. Je ne ſuis pas, & même à beaucoup près, en droit de vous reprocher cette avanture ; & de plus, vous devez, aujourd'hui moins que jamais, vous flatter, & que je puiſſe me mettre dans le cas de prendre à vos ac-

tions, l'intérêt que vous paroissiez desirer que j'y prisse, & même que je retrouve l'intérêt que je pouvois y prendre. Epargnez-vous donc, croyez-moi, les justifications, & les plaintes : vous ne vous devez pas plus les unes, que vous ne me devez les autres ; &, tout ce que vous perdez dans cette circonstance, malgré l'évaluation que vous en pouvez faire mentalement, se réduit à si peu de chôse, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Si, dans cette occâsion, quelque chôse peut de votre part, me paroître un outrage, c'est que vous vous soyez crû si indispensablement obligé de m'en faire un si profond mystère. Moins je puis penser que ce soit les plaintes de l'amitié, que vous avez craint d'entendre, plus je dois croire que c'étoit aux reproches de l'amour, que vous aviez

intention d'échapper ; & vous ne devez pas être ſurpris que la préſomption renfermée dans cette idée, me bleſſe au plus haut point. Mais je veux que ce ſoit avec auſſi peu de fondement, que je vous accuſe de vous l'être faite, que ç'auroit été légèrement que vous l'auriez conçûe, comment m'expliquerez-vous cette crainte ſi marquée que je ne fûſſe inſtruite de votre arrangement avec Mlle. ***? Car, enfin, ou vous avez eu peur que cette avanture n'affoiblît l'amour dans mon cœur, ſi vous m'en aviez déja inſpiré ; ou, ſi cela vous reſtoit encore à faire, qu'elle ne l'empêchât d'y naître : &, dans l'une ou l'autre de ces ſuppôſitions, je ſuis en droit de vous accuſer de beaucoup de vanité, ou de me plaindre d'une diſſimulâtion qui ne pourroit jamais

avoir pour principe, qu'une assez noire perfidie. Il est donc très-sûr que, si comme amant) grâces à ma façon de penser sur l'amour, & peut-être autant encore à l'opinion que j'ai conservée de vous.) je ne trouve rien à vous reprocher, comme amie, il ne sçauroit en être de même, puisque, sans que je vous inspirâsse rien, vous n'en avez pas moins cherché à me rendre sensible; & que vous pouviez, à la rigueur, m'épargner cette préférence. Il est vrai qu'au milieu de l'élégante confusion qui regne dans votre Lettre, & qui n'est, sans doute, qu'un embûche de plus que vous me dressez en pâssant, simplement, pour n'en pas perdre l'habitude, vous prétendez que, quand même je vous aurois aimé, vous n'auriez pas, en prenant Mademoiselle ***, dû m'en offenser davantage, *à rai:*

ſon de la prodigieuſe différence qu'il y a entre une paſſion ſincère, vive, délicate, telle, en un mot, que la paſſion que je vous inſpire, pour en parler comme vous, & *ce que vous avez ſenti pour elle.* Je m'étois bien douté que, quand nous ſerions-là, vous n'oublieriez pas de m'établir cette diſtinction: car elle eſt véritablement d'une force entraînante! Si vous vous étiez ſouvenu, cependant, de ce qu'à propos de votre Madame *de Vo...* je vous ai dit autrefois de ma façon d'envisager ces chôſes-là, vous auriez moins crû que cela dût vous juſtifier auprès de moi; autant que vous ſemblez vous en être flatté. Ce n'eſt pas que, malgré les exemples fréquens, que nous avons du contraire, je ne ſois perſuadée que ce qu'inſpirent les filles de cet état, peut ne point pâſſer toûjours juſ-

ques au cœur; &, lorſque vous me jurerez que Mademoiſelle *** n'a rien pris ſur le vôtre, vous ne me direz rien qu'il me ſoit fort difficile de croire : mais, ce que vous ne me perſuaderiez qu'avec une peine extrême, c'eſt qu'avec une véritable paſſion dans le cœur, il ſoit poſſible à un homme, même le voulût-il, de ſe livrer à des diſtractions de ce genre. Je ſçais qu'en général, vous avez ſur cela, une juriſprudence très-différente de la nôtre; & que, pour excuſer à nos yeux, les écarts de votre imaginâtion, vous avez ſoin de diſtinguer vos ſens, de votre cœur, & de rejetter toûjours ſur l'erreur des uns, ce qui n'eſt que trop ſouvent le crime de l'autre. Qu'une femme, dominée par un ſentiment impérieux qui ne lui laiſſe voir rien d'auſſi crüel que la perte de ce

qu'elle aime, de peur, que de l'infidélité, l'on ne pâſſe à l'inconſtance, reçoive cette excuſe, ou ſemble, du moins, ne la pas rejetter, je n'en ſuis point ſurpriſe : mais, que dans une ſitüâtion paiſible, & qui ne ſçauroit lui déguiſer les objets, elle admette une propoſition ſi abſurde, c'eſt, en vérité! ce que je ne ſçaurois concevoir. Ce qu'il me paroît que vous ne concevez guères davantage, c'eſt qu'en ne ceſſant de vous aſſurer d'une indifférence qui doit m'en laiſſer une entière ſur tout ce que vous pouvez faire en ce genre, je prenne ſi ſérieuſement votre dernière fantaiſie : je ſens même, malgré tout le ſpiritüel entortillage dont vous vous enveloppez, que vous me trouvez un peu inconſéquente ; & que, de plus, vous triomphez d'avoir de quoi m'en accuſer : car, aſſûré-

ment ! Monſieur le Duc, vous avez de moi cette idée. Si j'y étois moins intéreſſée, ce ſeroit un plaiſir que je vous laiſſerois le plus volontiers du monde ; mais il eſt un peu trop à mes dépens pour que vous deviez trouver mauvais que je cherche à en altérer les ſources. Ou je me trompe fort, ou j'ai placé plus haut la raiſon de cette ſenſibilité dont vous faites la matière d'un problême : quant au reſte, je vais, avec votre permiſſion, le diſcuter.

Après m'être examinée avec toute la ſévérité poſſible, de ce qui a pû m'échapper depuis que vous me parlez de votre amour, je n'ai trouvé que la condeſcendance que j'ai eüe de vous répondre, qui ait pû vous faire penſer que vous aviez fait ſur mon cœur, une

impreſſion plus vive que je ne veux l'avoüer. Ce n'eſt pas-la prémière fois que je m'accuſe d'imprudence à cet égard : non que je croye vous avoir jamais rien écrit dont votre amour-propre ait pû tirer le parti le plus léger, ni qui ait dû me faire accuſer d'une coquetterie que, pour notre bonheur, & notre gloire, nous ne nous permettons que trop ſouvent. Sur cela, c'eſt à M. de *Cercey* à me juſtifier : il ſçait non-ſeulement à quel point la Lettre où vous m'inſtruiſiez de vos ſentimens, me ſurprit, & me déplût ; mais que je ne voulois même pas y répondre. Il me pria avec la dernière vivacité, de vous traiter moins rigoureuſement : vaincüe par ſes inſtances, je vous écrivis : il vit ma Lettre, & en blâma la ſéchereſſe : je lui oppoſai votre répu-

tâtion qui sembloit me défendre d'avoir pour vous des égards qui pourroient vous paroître nne preuve sans replique, du plaisir secret que je sentirois à me voir l'objet de votre tendresse. Il me répondit que, *vous, étant aussi changé que vous l'étiez; & moi, ayant trouvé bon de vivre avec vous, sur le ton de l'amitié, rien ne pouvoit me dispenser de vous traiter avec une douceur, que le reste de ma conduite démentiroit trop pour que je pûsse jamais avoir à m'en repentir.* Enfin, il me demanda pour vous, & comme si c'eût été pour lui-même, tous les ménagemens qui pourroient ne me pas commettre : il ajoûta que *l'idée que je me faisois de vous, n'étoit pas juste; qu'il convenoit que dans le cas où je me trouvois, une femme, sans s'expôser ,ne se dispensoit guères*

de garder le ſilence ; mais que, ſans compter que vous aviez trop d'uſage du monde pour ignorer combien, quand on ne s'y conduit que par des régles générales, on court riſque de s'y égarer, vous me connoiſſiez trop pour que, fûſſiez-vous encore ce que vous aviez été, vous pûſſiez, d'une ſi légère complaiſance, vous faire des ſujets d'eſpérer. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'enfin je le crûs : vous me prouvez que j'ai eu tort : tout ce qui me reſte à faire, eſt de ceſſer de l'avoir ; & de vous prier très-ſérieuſement de ne plus m'écrire ſur un ton qu'à aucun égard, il ne me convient pas de vous ſouffrir plus long-tems. J'aime à me flatter que vous voudrez bien en cela, vous conformer à mes deſirs ; & ne vous pas expôſer par une opiniâtreté qui, d'ailleurs, vous

vous seroit fort inutile, à perdre une amie, par la seule raison que vous n'aurez pû parvenir à vous en faire une maîtresse.



LETTRE XXXVII.

L'ESPRIT de prévention, quoiqu'il vous plaiſe d'en dire, Monſieur, n'eſt point ce qui régle mes jugemens; & il me ſeroit plus facile que vous ne penſez, de vous en convaincre; mais je ſuis ſi lâſſe de parler toûjours de la même chôſe, que pour éviter l'ennui des redites, je veux bien ſubſtitüer au motif que j'avois tant de raiſons de vous attribüer, le motif que vous deſirez ſi vivement que je vous attribüe: c'eſt-à-dire, *que je crois avoir dû bien moins à la crainte d'avoir offenſé l'amante, qu'à la peur que vous inſpiroit la ſévérité de l'amie, le profond myſtère que vous avez crû devoir me faire de votre liaiſon avec Made-*

*moiselle*** ; & que, dans ma dernière Lettre, j'avois si différemment interprété.* L'un n'est, peut-être, pas tout-à-fait aussi vraisemblable que l'autre ; mais, pour me déterminer de la façon qui peut vous agréer le plus, il me suffit que tous deux soyent possibles : à Dieu ne plaise que ce soit avec un ami tel que vous, que j'y regarde de si près ! Vous voilà donc actüellement blanc comme neige dans mon esprit. Ainsi je me flatte que, délivré d'une aussi crüelle inquiétude que celle dont vous étiez agité, tout va reprendre en vous son cours naturel. Je serai, de plus, si vous voulez bien m'en croire, la femme de France au service de qui vous dormirez plus tranquilement, parce qu'il n'y en a peut-être pas, ou qui croye moins aux insomnies qu'on la flatte de procurer, ou qui

en tienne ſi peu de compte. Mais, ne ſeroit-il pas poſſible qu'oubliant de part & d'autre, les miſères qui nous occupent depuis trop long-tems; nous ceſsâſſions de nous écrire, ou que nous ne nous écrivîſſions que pour des chôſes qui en valûſſent la peine, & qui, reſpectivement, coûtâſſent moins à notre imaginâtion, que ce qui a fait juſques-ici l'objet des Lettres que nous nous ſommes adreſſées? Comme, par éxemple, pour ce que vous allez trouver ci-deſſous.

L'Abbé... auſſi galant homme que bon écrivain, & que vous avez quelquefois vû chez moi, m'a écrit hier » que depuis long-tems il de- » ſire avec la dernière vivacité, » l'Académie Françoiſe; qu'un de » ceux qui la compôſent, eſt ſur le » point de mourir; qu'il a lieu de » croire ces Meſſieurs aſſez bien

» diſpôſés en ſa faveur pour pou-
» voir ſe flatter, lui, ſur-tout,
» n'ayant rien fait qui puiſſe ren-
» dre deſagréable au Roi, ſon
» élection, d'emporter cette pla-
» ce, ſi elle vient à vacquer. Que
» l'unique chôſe qui, ſelon les ap-
» parences, pût s'oppôſer à ſes de-
» ſirs, ſeroit qu'elle tentât un hom-
» me de qualité, qui joignît à l'é-
» clat de la naiſſance, cette répu-
» tâtion d'eſprit, ſur laquelle l'A-
» cadémie ne ſe relâche jamais que
» le moins qu'elle peut, & qui eſt
» toûjours pour elle, d'un plus grand
» prix que les tîtres; que ce n'a-
» voit donc été qu'aveç beaucoup
» de chagrin qu'il avoit appris que
» vous y penſiez; qu'eût-il, autant
» qu'il étoit ſûr du contraire, la
« certitude d'emporter cette place
» ſur vous, il ſe garderoit bien aſ-
» ſûrément de vous la diſputer;

» que s'il eût eu le bonheur de
» vous être plus connu, il auroit
» été lui-même vous faire le sacri-
» fice de ses prétentions; mais qu'il
» espéroit de mes anciennes bon-
» tés pour lui, que je voudrois bien
» que ce fût moi qui vous apprîsse
» que, si effectivement l'Académie
» vous tentoit, il attendroit une
» autre occâsion pour s'y présen-
» ter, quoique son élection dépen-
» dît d'un certain concours de cir-
» constances qu'il pourroit ne pas
» retrouver toûjours aussi favora-
» bles qu'en cet instant elles le pa-
» roissoient pour lui, & que vous
» fûssiez toûjours sûr de la vôtre. »

Laissant les paroles de cette let-
tre, & ne m'attachant qu'au sens
qu'elles renferment, j'ai, tout de
suite vû que ce n'étoit pas à l'Ab-
bé... à vous sacrifier ses préten-
tions; mais à vous, en cas qu'il fût

vrai que vous en eûssiez, à retirer les vôtres, par la raison très-simple qu'à quelque point que vous fûssiez fait pour l'Académie, il l'étoit, lui, beaucoup plus que vous; qu'à la vérité, vous pâssiez pour avoir de l'esprit; & que même vous aviez à cet égard fait vos preuves; mais que l'auteur de quelques petits vers galans, quelqu'agréablement tournés qu'ils fûssent, descendît-il de *Charlemagne*, n'étoit pas fait pour disputer une place dans cette compagnie, à un homme de Lettres connu par des ouvrages aussi estimables qu'estimés: que vous ne le pouviez du moins, sans vous donner un fort grand ridicule; &, comme je me suis plû à penser que vous n'imaginiez pas encore, qu'il en fût de cela comme du galon, j'ai, tout bien pezé, & même de ma pure autorité, écrit à l'Abbé... *que je ne croyois point du*

tout que vous eûssiez pensé à l'Académie ; mais ,. que cela eût-il été , je répondrois qu'aimant les Lettres , & honorant , par conséquent, ceux qui les cultivent, & avec autant de succès que que lui , vous cessiez d'y penser , dès que vous pouviez lui croire le même desir; qu'il devoit, de ce moment, regarder la chôse comme tout arrangée ; & sur ma parole , faire les démarches convenables , &c.

Si, dans tout autre tems, j'eûsse pris cela sur moi, je n'aurois pas crû risquer beaucoup ; mais je ne sçais, si étant ensemble aussi froidement que nous y sommes, je ne me suis pas un peu plus avanturée que je n'aurois dû. Nous verrons, pourtant, si après la grâce que je vous fais de vouloir bien ne vous suppôser que de loüables intentions où, dans toutes les régles, je pouvois ne vous en croire que de tout-à-fait

contraires, vous ôſerez m'en donner le démenti, & aller ſur les briſées de l'Abbé... Ah! je voudrois bien le voir! Adieu, Monſieur, je finis auſſi élégamment que notre ami *P... en vous priant de me faire la ſingulière faveur de me croire votre, &c.*



LETTRE XXXVIII.

MALGRÉ toute l'audace que j'affectois dans ma derniere Lettre, je suis charmée que, pour laisser l'Abbé courir l'Academie, vous n'ayez eû, Monsieur, aucun sacrifice à me faire : non que j'eûsse aucune répugnance à en accepter de votre part, d'aussi léger, s'entend, que devoit vous l'être le sacrifice que je semblois vous prescrire ; mais, parce que moins il vous coute, moins j'ai à me reprocher de l'avoir éxigé de vous. Vous avez dû me trouver bien hardie sans doute, d'avoir, étant si mal avec vous à certains égards, ôsé vous impôser des loix : c'est, pourtant, cela seul

qui m'en a donné le courage. L'on ordonne à l'ami, avec bien moins de ſcrupule qu'à l'amant : l'un n'accorde jamais rien qu'avec l'eſpoir, & preſque ſous la condition d'en être récompenſé ; l'autre ſe trouve payé de ce qu'il a pû faire, par le ſeul plaiſir d'en avoir fait ; & c'eſt à ce dernier titre ſeul, que vous devez le peu de répugnance que je ſens à vous devoir quelque chôſe ; & que je m'obſtine à croire, quoique vous en diſiez, que ce n'eſt qu'à moi que vous immolez le deſir que vous aviez d'ajouter à tous vos tîtres, *& l'un des quarante de l'Académie Françoiſe*. Vous ne ſçavez, dites vous, *d'où l'Abbé avoit tiré cette belle nouvelle ;* ni moi non plus, je vous jure ! il faut cependant qu'elle ait couru, & beaucoup pour lui avoir fait tant de peur. Vous verrez que ç'aura été un de ces

bruits de ville qui s'élévent quelquefois, ſans qu'on en ſçache plus la raiſon que l'on n'en connoit la ſource; & qu'il eſt fort égal à ceux qu'il regardent, de voir, courir ou non. Ce bruit vous bleſſe, ce me ſemble, plus qu'il ne faudroit. Il vaut mieux, ſans doute, (du moins vois-je la chôſe comme cela) que dans ce moment cy, vous n'ayez pas penſé à l'Académie; mais il n'en ſera pas moins vray que vous pouviez y penſer, ſans vous donner un auſſi grand ridicule que vous me paroiſſez le croire; & que, ſeulement pour vous trouver ſur ce que je voulois, de plus facile compoſition, j'ai eu la malice de vous le faire craindre.

Je vais actüellement vous remercier des livres que vous m'avez envoyés, il y a quelques jours, quoique, malgré le brillant ſuccèz qu'ils

ont, aucun ne m'ait amusée à un certain point. Ce n'est point par la raison que j'y trouve peu d'esprit: c'est, au contraire, parce que j'y en trouve trop, ou pour mieux dire, une si forte envie d'en montrer, & si peu de naturel, qu'après les avoir lûs, je me suis sentie plus fatiguée que satisfaite. Pour vous prouver que ce n'est point par humeur que j'en ay porté ce jugement; je vous envoye avec cette lettre, quelques phrâses que j'en ay extraites, &, qu'avec toute la bonne volonté du monde, je n'ai jamais pû comprendre. Comme les Auteurs de ces ouvrages sont de votre connoissance, vous me ferez plaisir, lorsque vous les rencontrerez, de leur demander ce qu'ils ont voulu dire; &, pour peu qu'ils soient de bonne foi, je doute fort que vous ne les embarassiez pas beaucoup. Ce

qu'en attendant qu'ils s'expliquent, je crois pouvoir conclure de la façon d'écrire de ce tems-cy, c'eſt que les Auteurs du ſiécle dernier n'avoient pas autant d'eſprit que nous l'avons crû juſques à préſent; ou que ceux d'aujourd'huy, pourroient bien n'en avoir pas tout à fait autant qu'ils ont l'air de s'en croire. Je puis, preſque toûjours, en liſant ceux-ci, dire comme feü *Madame Pernelle*,

Je ſuis toute ébaubie, & je tombe des nües!

Si l'on entend tout de ſuite à Paris ces ouvrages là, il faut néceſſairement que, depuis que je l'ai quitté, la pénétration s'y ſoit bien fortifiée, ou que la mienne ſe ſoit fort affoiblie.

Je ſuis moins ſurpriſe que vous, de la chûte précipitée de M... Cette

piéce, même malgré l'éclatante protection que vous lui accordiez, ne m'avoit jamais paru faite pour réüssir. Vous pouvez vous rappeller que quand nous l'entendîmes ensemble, je n'en jugeai pas aussi favorablement que vous; & que ce n'est pas d'après son manque de succèz que je parts pour la condamner. Je ne suis pas fâchée que, pour vous payer de l'avoir vantée comme un des chefs d'œuvre du Théâtre, l'Auteur veüille vous la dédier. Il ne manquera sûrement pas de dire dans son Epitre, comme en effet, vous l'avez dit, que vous avez trouvé *qu'il réünissoit à la grandeur de Corneille, toute l'élégance de Racine*; & il me semble, à vous parler naturellement, que vous ne feriez pas si mal pour votre gloire, de cacher au Public, combien aisément l'on vous paroit un grand homme; dé-

tournez le donc, croyez moi, de vous faire cette dédicace.

A l'égard de la permiſſion que vous me demandez de venir vous juſtifier auprès de moi, ſi je vous la refuſe, ce n'eſt pas que je ne pûſſe ſans aucun riſque, vous l'accorder; mais, parce qu'il faudroit, pour que je conſentîſſe à la recevoir, qu'il me fût auſſi néceſſaire de vous trouver innocent, qu'il vous l'eſt, en ce moment, de me le paroître; & c'eſt ce qui n'eſt point encore. S'il m'arrive de changer de ſentiment ſur cela, j'aurai l'honneur de vous en inſtruire : mais juſques à préſent, je ne vois nulle apparence que vous deviez vous en flatter.



AVIS AU LECTEUR.

QUOIQUE dans le manuſcrit qui nous a été remis, rien ne nous prévienne qu'il y ait de lacune, tout ne nous en porte pas moins à croire qu'icy, quelques lettres ont été égarées ; ou que, pour en ſupprimer, l'on a eu quelques raiſons qui ne ſont pas venües à notre connoiſſance. Voicy ſurquoi nous fondons cette conjecture : il va être queſtion d'une chûte que M. le Duc de... avoit faite, quelque tems auparavant ; & qui, même, avoit été aſſez conſidérable, pour qu'on en eût craint les ſuites : cependant, Madame la Ducheſſe en parle, non-ſeulement comme d'une chôſe qui n'eſt pas nouvelle, mais, comme n'écrivant pas ſur cela pour la première fois ; d'ailleurs, le ton de cette lettre ſuffit pour perſüader qu'elle

étoit précédée de quelques autres qui rouloient ſur le même ſujet ; & où Madame la Ducheſſe ne ſe permettoit pas tant de gayeté.

Entre la Lettre qu'on va lire, & la Lettre qui la ſuit, il y en avoit quelques-unes, que, dans la crainte qu'elles ne plûſſent pas au plus grand nombre des Lecteurs, nous avons crû devoir ſupprimer. Si, en effet, il y en a qui aiment à ſuivre le cœur juſques dans ſes plus légers mouvements, il y en a davantage, peut-être, à qui cette étude paroît peu néceſſaire ; & qu'on ne fait qu'impatienter, en les laiſſant trop long-tems ſur la même ſitüâtion. Que la nature ſoit, ou non conſultée, peu leur importe, pourvû que, rapidement & ſans aucun intermédiaire, on les faſſe paſſer d'un objet à un autre. On doit ſentir aiſément, que, ſoit que Madame la Ducheſſe aime Monſieur le

Duc, plus qu'elle ne veut le lui dire; ſoit, ce que nous ne pouvons croire, qu'elle ait pour lui toute l'indifférence dont elle ſe pare; elle ne ſçauroit, après une légéreté qui, de façon, ou d'autre, ne pouvoit que la bleſſer, être ramenée que peu à peu au ton qu'elle avoit avec lui. Or, c'eſt de cette gradâtion qui, dans les Lettres que nous ſupprimons, n'étoit marquée que par des nüances preſqu'imperceptibles, que nous avons crû devoir faire grâce au Public. Nous n'en avons point, cependant, aſſez retranché pour qu'on ne s'apperçoive pas ſans peine que, ſi dans la Lettre qui ſuit, Madame la Ducheſſe ſemble rire avec M. le Duc, elle ne paroît pas avoir, autant qu'il le voudroit bien, oublié les torts qu'elle lui croit avec elle. Il eſt vrai, auſſi, que dans la Lettre d'après, ſa rancune ſemble, au moins fort adoucie. N'eſt-ce en elle que l'ennui de parler toûjours

de la même chose ? un ſentiment qui, pour vouloir ſe cacher aux yeux, peut n'en avoir intérieurement que plus de violence, ne ſeroit-il point la cauſe de cette variation dans ſon ſtyle ? c'eſt ſurquoi nous ne croyons pas qu'il nous convint de prononcer, & ce que nous laiſſons à décider tant au Lecteur, qu'aux événements.



LETTRE XXXIX.

Je ſuis toûjours, beaucoup moins étonnée de ce que votre cheval vous a fait faire une ſi belle culebute, que de ce que vous ne vous êtes pas abſolument rompu le col. A la façon dont vous vous conduiſez, il faut ſe flatter que nous n'en ſerons pas toûjours quitte pour la peur : dûſſiez vous donc encore vous en offenſer, je vous répéte que vous courez avec une témérité, &, en même tems, avec une négligence qui ne peuvent que vous expoſer aux plus crüels accidents. Vous pourriez vous ſouvenir que cette chûte qui a fait craindre pour vos jours ; & dont les ſuites vous retiennent encore chez vous, n'eſt

peut-être pas la dixiéme que vous ayez faite : mais grâces au ciel ! rien ne vous corrige, & pas plus de l'injuftice, que de l'étourderie. A propos de quoi, par exemple, vous obftinez-vous, ou voulez vous paroitre vous obftiner à croire que j'aye vû avec *une fi prodigieufe indifférence*, le malheur qui vous eft arrivé, lorfque je vous ay donné du contraire, toutes les preuves imaginables ? Qu'eûffiez - vous donc voulu que j'eûffe fait ; & que pouvois-je effectivement faire de plus ? Quel, de tous vos amis, a pû dans cette circonftance, vous montrer plus d'attachement, & de fenfibilité ? J'avoüe que ce n'eft point au mouvement que vous voudriez qui fût la fource de tous les miens, que vous avez dû la très-fincère douleur dont j'ai été affectée ; mais, de ce que vous ne m'infpirez pas le

ſentiment que vous deſireriez, s'enſuit-il néceſſairement que vous ne m'en inſpiriez aucun ? Que vous êtes à plaindre ! vous ! qui ſans ceſſe rempli de galants projets que le deſir, & tant d'autres cauſes où vous n'avez jamais fait que vous méprendre, vous faiſoient ſeuls former, avez vecû juſques icy ſans connoitre ny l'amitié, ny même cet amour que vous avez toûjours paru chercher. J'avois, & vous n'avez pas pû vous même, vous le diſſimuler, les plus juſtes ſujets du monde d'être irritée contre vous ; &, peutêtre, l'étois-je plus encore du motif qu'intérieurement vous donniez à ma colére, que je ne l'étois de la chôſe même ; quoiqu'à vray dire, votre projet ſur moi, n'eût pû que me paroitre infiniment malhonnête. Je n'étois pas, j'en conviens, la première que,

ſans amour pour elle, on eût cherchée à engager; mais je pouvois, je crois, & avec beaucoup de juſtice, être bleſſée que vous n'eûſſiez pas crû me devoir à cet égard, plus de ſincérité qu'à toute autre. Cependant, cette colère, toute vive, toute bien fondée qu'elle étoit, n'a-t'elle pas cédé au danger où, ſuivant les prémières nouvelles, j'ai dû vous croire? Aucune des Lettres que je vous ai écrites depuis, s'eſt-elle ſentie de la deſagréable ſitüâtion où vous aviez mis mon ame; &, ſoit que ce même accident ait triomphé du reſſentiment que je conſervois contre vous, ou qu'il n'ait fait que le ſuſpendre, en ſera-t'il moins vrai que dans cet inſtant, je n'ai conſulté que l'amitié? Il vous ſied bien, après tout ce que j'aurois, & ſi légitimement à vous reprocher, de vouloir me faire

faire des leçons de ſentiment; & d'ôſer vous plaindre de la façon dont le mien a agi dans cette circonſtance, lorſque, ne vous pas haïr, ſeroit encore une grâce que je vous ferois ! Sçavez-vous bien qu'aux reproches dont vous m'accablez, autant qu'à l'étonnement où vous êtes, du peu que cette chûte vous a rapporté, vous me feriez preſque croire ce que *M. de Cercey* ne me diſoit tantôt qu'en badinant ? C'eſt une très-bonne folie, & dont, dûſſiez-vous en être encore plus fâché que de mes radotages ordinaires, il faut que je vous faſſe part. Après tout, c'eſt bien aſſez que je prenne la peine de vous écrire, ſans que je ſois encore obligée de ne vous écrire que de la façon qui vous plairoit le plus.

Il y avoit, je crois, une bonne demie heure que cet extravagant

étoit auprès de moi, ſans me dire un mot, & qu'il paroiſſoit plongé dans une rêverie très-profonde : pour peu que je me fuſſe doutée qu'il ne l'affectoit qu'afin de s'en faire demander la cauſe, il en auroit ſûrement été pour ſon ſtratagême; mais cette idée ne m'étant point venue dans l'eſprit : Mon Dieu ! M. le Marquis, lui ai-je dit, vous avez l'air d'être bien ſérieuſement occupé ! *Oui, Madame*, m'a-t'il répondu comme ſi je l'eûſſe tiré d'un véritable aſſoupiſſement, *je penſois à la chûte qu'a faite le Duc de...* Eh bien ! eſt-ce qu'on en craindroit encore les ſuites ? A votre retour d'auprès de lui, vous étiez, ce me ſemble, fort tranquile ſur ſon état ? Les nouvelles qui vous en ſont venües depuis, auroient-elles dequoi vous allarmer ?-*Oh ! non ! cela va au contraire de mieux en mieux*. Et

là-dessus il me donne la lettre qu'il venoit de recevoir de *la Peyronie*. *Vous voyez bien*, a-t-il ajouté pendant que je la lisois, *que les inquiétudes sur son compte seroient actuellement fort déplacées : aussi, n'est-ce plus sa chûte ; mais le motif que je crains pour vous, qu'elle n'ait eu, qui m'occupe.* - Comment ! que voulez-vous dire ? - *Sans doute ! n'étoit-il pas broüillé avec vous à feu & à sang ?* - Oh ! pas tant que cela ; mais je veux qu'il le fût autant que vous le dites, auroit-ce été pour lui, une raison de chercher à se casser le col ? - *Pourquoi pas ? il n'y avoit rien qu'il n'eût, & vainement, tenté pour vous ramener ; des pardons ! des sacrifices ! des humilités à faire trembler ! & tout cela reçû, j'ôse le dire, avec une fierté, une barbarie, sans exemple !* --- Eh bien ! après ? *C'est que si ne sçachant plus comment s'y*

prendre pour vous attendrir, il avoit fait ſemblant de riſquer de ſe tüer, ſeulement pour voir comment vous prendriez la chôſe ; le croiriez-vous tant dans ſon tort ? D'un homme comme celui-là, fécond au dernier point en ruſes de guerre ; &, malgré la petite distraction qu'il a eüe, vous aimant à la fureur, cela me paroît bien à préſumer ! Tout finement tendu qu'eſt ce piége, je ne vous crois pas capable d'y donner ; mais à tout hazard, il m'a paru de mon devoir de réveiller votre défiance naturelle, & dont vous me ſemblez vous être dans cette occâſion, furieuſement relâchée.

Je lui ai rî au nez ; & il m'a lui-même quittée en éclatant de rire : mais ce qu'il m'a dit, ne m'en paroît pas moins vraiſemblable ; & je n'attends pour le croire tout-à-fait, que la prémière plainte injuſte qui

vous échappera. *Te voilà bien avertie*, dit *dans les Trois Cousines*, M. de l'Orme à sa fille, *bâille-t'en de garde!* Sur ce, vous voudrez bien, Monsieur le Duc, que j'aye l'honneur de prendre congé de vous.



LETTRE XL.

Un grand flandrin (raſſûrez-vous, Monſieur le Duc, ce n'eſt pas de vous qu'il eſt queſtion.) un grand flandrin, dis-je, non, Vicomte, comme celui de *Molière*, Gentilhomme pourtant, proche, & trop proche voiſin d'une de mes terres ſur laquelle, avec tout le reſpect poſſible, il chaſſe à toute outrance, après avoir, plus par une philoſophie que je n'approuverai jamais, que par manque de courage, négligé d'entrer au ſervice, veut enfin réparer ſa faute. Quand je vous dis qu'il ne manque point de courage, ne croyez point que ce ſoit une chôſe que j'avance ſans preuves : il en a, lui, donné,

beaucoup de ſa bravoure ; & toute ſa Province le certifieroit, pour peu que cela fût néceſſaire. Ce grand flandrin, donc, m'a écrit, il y a quelques jours, qu'il ſentoit enfin que ce qu'un Gentilhomme a de mieux à faire, eſt de vivre, & de mourir au ſervice de ſon Roi, & de ſa patrie ; & qu'en conſéquence, j'eûſſe, le plutôt qu'il me ſeroit poſſible, à le faire Capitaine de *Dragons*, à moins, pourtant, qu'il ne me fût plus facile de lui faire avoir une Compagnie dans le *Régiment du Roi* : vous voyez par-là, que s'il avoit une idée juſte des chôſes, il n'auroit pas une médiocre opinion de mon crédit. En le loüant d'une ambition que j'aurois voulu lui voir beaucoup plutôt, je lui ai repréſenté *que, quelque pouvoir qu'il me ſuppôsât à la Cour, je n'emporterois jamais d'emblée, ce qu'il de-*

ſiroit : qu'il auroit fallu qu'au préalable, il eût été quelques années dans les Mouſquetaires ; & que, puiſqu'il avoit paſſé l'âge d'y entrer, je lui conſeillois les Gardes ; que j'y avois un ami qui pouvoit très-utilement l'y ſervir ; que s'il y vouloit reſter, je lui répondois d'un bâton d'Exempt ; & que, s'il perſiſtoit dans ſon goût pour les Dragons, ce même ami ſçauroit l'y placer. Je lui avois d'abord propôſé les *Cercéyens ;* & s'il l'eût accepté, je vous ſauvois l'embarras de m'obliger ; mais il trouve que dans ce Corps, on eſt trop longtems à percer : & cet inconvénient l'en dégoûte. Comme il s'eſt ſur le reſte trouvé de mon avis, je lui enverrai une Lettre pour vous ; & je compte (cela eſt, peut être, bien hardi !) que vous y aurez égard. Je ne dois pas oublier, pour vous y mieux engager, de vous dire qu'il

eſt d'une très-ancienne Maiſon ; & que, ſi vous n'y trouvez pas de *Connétables*, vous n'y rencontrerez point non plus *un ſeul valet de pied* ; mais de braves, & bons Officiers, témoins ſon ayeul, Lieutenant Colonel du Régiment de...... & deux de ſes oncles, Capitaines dans le même Corps, tous trois reſtés, ſoit *aux Champs de Fleurus*, ſoit *à Nerwinde*. Que ſi vous remontez plus haut, vous trouverez des batailles de *Jarnac*, de *Moncontour*, d'*Ivry*, &c. dans chacune deſquelles, quelqu'un de ſes ancêtres s'eſt diſtingué : véritablement la race en eſt très-bonne ; & ils ont, ſur-tout, dans quelques Lettres de notre *Grand-Henri*, qu'ils conſervent auſſi précieuſement qu'ils le doivent, les titres les plus honorables que jamais Gentilshommes puiſſent poſſéder. De

plus, celui-là & moi ſerions parens, ſi, *au deux mille huitantiéme degré*, on pouvoit l'être encore. Je ne vous dirai pas ſi c'eſt une *Mathurine de Sottenville* qui a pâſſé dans la maiſon *de la Prudoterie*; ou, ſi c'eſt une *Jacqueline de la Prudoterie* qui eſt entrée chez les *Sottenville*. J'ai, ſur ce grand événement, on ne peut pas moins de lumières; mais, ce dont je ne ſçaurois douter, c'eſt qu'il n'y ait de l'alliance entre nous. Ce Monſieur m'aſſûre que c'eſt du tems du Roi *Pepin*; mais j'ai, moi, quelques raiſons de placer cela ſous *Clodion le Chevelu*. Quoiqu'il en ſoit, mon parent eſt un homme tout-à-fait extraordinaire; & qui, ſûrement auroit, du tems des Croiſades, *obtenu la permiſſion de vendre tout ſon bien pour faire le voyage d'outre-mer*. Un trait de lui que je vais vous raconter,

vous prouvera, & qu'on auroit eu pour lui cette conſidérâtion, & l'extrême ſingularité du perſonnage de qui je vous parle. Il y a environ trois ou quatre ans que, ſeul dans ſa terre, & cherchant à s'y orner l'eſprit, ſon Curé lui prèta les Croiſades de *Maimbourg*. Cette lecture, en le rempliſſant d'un ſaint zèle, lui échauffa prodigieuſement l'imaginâtion que, de ſa nature, il n'a pas fort étendüe, mais qui, s'il ſe peut, eſt encore plus ardente qu'elle n'eſt bornée. Le mauvais ſuccès de toutes les entrepriſes faites pour retirer les ſaints lieux des mains des infidéles, le convainquit moins de l'impoſſibilité de cette conquête, que de l'ignorance des Croiſés, & de l'inſuffiſance des moyens qu'ils avoient employés pour y parvenir. Perſüadé par ſa propre ardeur, qu'on n'étoit

pas intérieurement auſſi refroidi ſur ce pieux objet, qu'on paroiſſoit l'être; & que le ſouvenir des anciens malheurs retenoit moins ſur cela, que la conviction, à ſon avis, très-mal fondée, que, de quelque façon qu'on pût s'y prendre, ces barbares Sarrazins reſteroient toûjours en poſſeſſion de la Terre Sainte, il crut que pour ranimer le zéle des Princes Chrétiens, il n'avoit uniquement qu'à les deſabuſer de ce que, depuis tant de ſiécles, ils s'obſtinent à croire. Après un relevé très-éxact des fautes des Croiſés, il fit donc un nouveau plan de conquête; & le trouva, comme de raiſon, ſi ſenſé, qu'il alloit le porter à la Cour, lorſqu'une réfléxion l'arrêta: ce fut que, ne connoiſſant que ſur des relâtions, ou ſur des cartes qui pouvoient, de plus, n'être pas très-

fidelles, les régions dont il s'agiſſoit, il pourroit bien, à la rigueur, n'avoir pas raiſonné ſur cela, auſſi juſte qu'il s'en flattoit. Se préſenter cette idée, & partir pour connoître le pays par lui-même, ne furent pour lui qu'une même chôſe : le voilà donc en *Judée*. Il a mis trois ans à-peu-près à ce voyage, & n'en eſt de retour que depuis peu de tems ; mais, je ne ſçais pourquoi, fort dégoûté des Croiſades. Il ſçait par cœur *tout ſon Jéruſalem :* il a trouvé le *Jourdain* aſſez peu de chôſe ; & ne craint même pas de le comparer à *la rivière des Gobelins ;* mais en revanche, il a été fort content de la *rivière de Tibériade ;* c'eſt, à ce qu'il dit, un *fort beau morceau*. Il vous dira qu'il a trouvé les *Juiveſſes* fort jolies ; mais que, pourtant, les *Turqueſſes* ſeroient encore plus de ſon

goût. Il a, au reste, été reçu dans *les plus belles compagnies de la Palestine.* Quoiqu'il y ait toute apparence qu'il s'y est beaucoup formé, je doute fort, quand vous le verrez, qu'il vous donne l'envie d'envoyer jamais Messieurs vos enfans prendre l'usage, & le ton du monde à *Béthléem*, & dans les environs. Ils pourroient, pourtant, y trouver des parens; car, quelqu'un m'a dit que vous avez autrefois été Bârons de *Capharnaüm*, & Marquis de *Jérichò.* Au reste, si vous voulez sçavoir des nouvelles des *Pilamides*, il est fort en état de vous en donner : il y a même couru deux risques : le prêmier, d'y être enterré; le second, de s'y casser le col: & puis, les *Cocodrilles !* Ah! tout cela fait trembler ! Voilà l'homme; c'est un bavard d'une espéce assez curieuse, & qui, par

je ne ſçais quel heureux don de la nature, ne voit, & ne dit jamais les chôſes comme un autre. Je ne conçois, à la longue, rien de ſi inſupportable que cette ſorte de gens; mais je ne hais pas de les rencontrer quelquefois: je trouve qu'ils délâſſent des gens d'eſprit. Madame *** qui, comme vous ne devez pas plus l'ignorer qu'un autre, prend ce qu'elle peut, où elle peut; & qui a trouvé par ſon goût pour la ſingularité, & avec une manière d'être, auſſi ſtérile, que ſéche, le moyen de ſe faire une réputâtion d'eſprit chez les gens qui n'en ont pas, s'eſt, à ce que me mande notre curieux voyageur, emparée de lui, & lui fait raconter par-tout, toutes les belles chôſes que vous avez dû trouver ci-deſſus; mais fort en abrégé; car moi, je ne prétends à rien. Hélas!

le pauvre homme ! Dieu veüille pour lui, qu'elle borne à cela sa bienveillance ! ... Ah ! fy ! je deviendrois médisante à faire trembler, si je ne la quittois pas : laissons-la donc-là : mais quoi ! ce sera pour être obligée de vous prendre. Ne vaudroit-il pas mieux que je médîsse ? Il me semble que non : mais faisons mieux : ni l'un, ni l'autre. Adieu donc, Monsieur le Duc, je finis en vous recommandant encore l'espéce de Philistin qui fait l'objet de cette Lettre.



LETTRE XLI.

Vous me trouvez, ſans doute, bien impolie de commencer ſouvent mes Lettres, plus par ce que je puis avoir envie de vous dire, que par ce que j'aurois à vous répondre. La raiſon, ou une des raiſons que j'ai pour en agir ainſi, eſt que, quand c'eſt purement d'après moi que je vous parle, je ne vous dis que ce qui me plaît, au lieu que quand je réponds à ce que vous m'avez écrit, je ſuis, quoique je faſſe, forcée de m'aſſujettir à vos idées. Je vous punis, à la vérité, de m'impôſer cette gêne : mais le chagrin que vous cauſe ma ſincérité, tout vif qu'il puiſſe être, ne me dédommage pas auſſi

ſouvent que je le voudrois, de la contrainte que vous m'obligez à me faire : je le trouve du moins ; & j'aurois peine à vous dire combien il m'en reſte d'humeur contre vous : d'ailleurs, vous ne me dites rien qui ne me jette preſque toûjours dans un grand embarras. Vous voulez, à toute force, que je vous aime : moi, avec la même obſtinâtion, & qu'encore je trouve mieux fondéé que la vôtre, je ne veux pas vous aimer. Vos Lettres, & les miennes, ne roulent que ſur ce ſeul point ; & cela rend notre commerce, d'une uniformité dont je deſirerois fort que vous ſentîſſiez l'ennui auſſi vivement que moi. Quelquefois, à la vérité, je l'éguaye en me mocquant de vous ; mais, quoique ce ton, pardonnez-moi de vous le dire, ne me coûtât rien à ſoutenir, il me ſemble qu'il

feroit à moi, d'une extrême malhonnêteté de l'employer toûjours. Comment faire, cependant ? ſi c'eſt toûjours ſérieuſement que je vous dis des chôſes qui, par elles-mêmes, ne ſont pas faites pour vous plaire, il me ſemble que ce ton en augmente encore la dureté; & ; comme je trouve à vous affliger, moins de plaiſir que vous ne m'en ſuppôſez ſans doute, je prends l'air de la plaiſanterie, non pour que vous croyiez que je plaiſante, quand je vous dis que jamais je ne vous aimerai ; mais pour que vous ſoyiez, s'il ſe peut, moins bleſſé de me l'entendre dire; &, cet air de raillerie vous faiſant me croire on ne peut pas moins touchée de vos peines, il arrive que ce que je ne fais que par un motif dont vous devriez me ſçavoir gré, ne vous en rend que plus à plain-

dre. Je vous l'avoüe, je ne ſçais plus comment m'y prendre... Eſt-il donc, dans le fond, ſi néceſſaire que nous nous écrivions, ou que ce ſoit ſi fréquemment ? Otez ce maudit amour, dont il vous eſt, au ſurplus, ſi inutile de me parler, qu'avez-vous tant à me dire ? Vous prenez pour m'écrire, des prétextes que, ſans être intérieurement votre complice, je ne puis jamais paroître ne pas ſentir. Aſſez ſouvent, dans le premier mouvement de déplaiſance que me donne cette mauvaiſe foi de votre part; je ſuis, pour vous en punir, tentée de ne répondre abſolument qu'au prétexte; mais, tout en ſentant qu'il n'y auroit pas ſi grand mal à vous fâcher, je me ſens toûjours à le faire, je ne ſçais quelle répugnance qu'il m'eſt plus aiſé de deſapprouver, qu'il ne me l'eſt de la vaincre. Je

n'ignore point qu'il y auroit à moi plus de prudence à cesser de vous écrire ; ou, du moins, puisque je ne puis vous en empêcher, à vous laisser me parler de votre amour, sans paroître m'en appercevoir ; & que ce n'est, peut-être, pas encore tout ce que je me devrois. Cependant, vous m'écrivez ; je vous réponds ; &, quoique ce ne soit que pour vous répéter que je ne vous aimerai jamais, qui sçait si, dans la peine même que je prends de vous en assurer, je ne vous donne pas un assez raisonnable motif de vous flatter du contraire : je sçais encore, & ne vous en fais pas un crime, parce qu'enfin c'est la marche de tout le monde, que c'est assez que je me refuse à vos desirs, pour que vous vous croyiez pour moi, une passion très-vive, & dont même, la vio-

lence eſt telle que ſi vous n'aviez pas le bon eſprit de vous y chercher des diſtractions, & de vous y prêter, je ne ſçais ce qui arriveroit de vous. Je vous pâſſe de croire votre ſentiment ce qu'il n'eſt point; pâſſez-moi à votre tour, de ne le prendre que pour ce qu'il eſt. Que j'aye tort, ou raiſon, dans un homme, l'amour ne ſera jamais à mes yeux, qu'un deſir caché, plus ou moins, ſous des apparences de délicateſſe; &, ſans vouloir vous faire de querelle, vous ſçavez ſi j'ai, ou non, de quoi penſer mieux de vous, que de tout autre. Ne vous obſtinez donc pas, croyez-moi, à pourſuivre un cœur que, vous le voyez aſſèz, vos ſoins ne perſüadent pas: mais, en qui la défiance & la fierté régnent à un ſi haut point que, ſi j'étois aſſèz à plaindre pour que vous l'eûſſiez touché, vous ne ſe-

riez, vous, jamais aſſez heureux pour le ſçavoir. Ou je me trompe fort, ou ce ne ſeroit pas-là votre arrangement. Renoncez donc, je vous en conjure, à des projets dont vous tirez ſi peu de fruit, & qui me gênent crüellement. Il y a peu d'hommes avec qui il me fût auſſi doux de vivre qu'avec vous ; & vous me forcez à vous fuir ! Eſt-il donc ſi difficile de n'être que mon ami ; &, lorſque j'offre mon amitié, offré-je donc ſi peu de chôſe ? Si vous étiez raiſonnable, combien n'y gâgnerions-nous pas tous deux? Il ſeroit, je crois, inutile de vouloir vous cacher que le deſir d'échapper à vos perſécutions, me retient ici plus que quelqu'autre raiſon que ſe puiſſe être. Ce n'eſt pas qu'il me fût plus pénible de vous réſiſter en face, qu'il me l'eſt

de vous réſiſter de loin; mais, toute ſûre que j'en ſuis, je n'en agirai pas à cet égard avec moins de précaution, que ſi j'étois convaincüe du contraire : d'ailleurs, j'ai pour vous plus d'amitié, ſans doute, que vous n'en méritez de ma part, puiſque vous ne vous en contentez point : ſans avoir l'âme foible, je l'ai ſenſible; & je ne pourrois pas, ſans des mouvemens qui me ſeroient auſſi onéreux qu'ils vous ſeroient peu utiles, voir le ſpectacle de votre douleur. Vous voyez, par la bonté que j'ai de vous en croire ſuſceptible, à quel point j'ai oublié votre dernière avanture. Ah! ſi vous étiez aimé, le bel encouragement pour en avoir une autre; mais je tâcherai que vous n'ôſiez pas.

Adieu, Monſieur le Duc; je finis

finis en vous rendant grâces de tout ce que vous voulez bien faire pour l'illuſtre pélerin que je vous ai recommandé.



LETTRE XLII.

JE voyois aussi ce maudit *Cercey*, aller, & venir, parler avec chaleur à Madame de *L. V*... enfin elle se détermine, & pâsse chez moi ! On me fait donc la propôsition. Bon ! dis-je, quelle folie ! à cinq mortelles lieues de Saint Cloud ! nous irons à la fête ! Pour qui voulez-vous qu'on nous prenne ? *Mais, Madame, avec beaucoup de chevaux, & des relais autant qu'il en faudra, qu'importe ?*-- Mais la chaleur ? -- *Ah ! pour cela, Madame, il ne fait pas chaud.*—Des chemins de traverse !—*De traverse, ou non, vous n'ignorez pas qu'ils sont les plus beaux du monde.* — Il faudra aller un train enragé ; & j'ai peur en carros-

ſe, quand on va ſi vîte. — *On n'ira point trop vîte.* — On n'arrivera donc pas? — *On arrivera.* — Oui! mais à quelle heure? — *A tems.* On partira donc dans l'inſtant? — *Après dîner.* — La belle partie de plaiſir! — *Peut-être!* Faire dix mortelles lieües pour faire une ſottiſe! Allez-y vous. — *Non, Madame, avec votre permiſſion, cela ne ſe fera pas que vous n'en ſoyez.* Enfin, donc, je conſens: j'oubliois de vous dire que pendant tout ce colloque, M. de *Cercey* étoit venu: auſſitôt que j'ai accordé ce qu'on demandoit, il part comme l'éclair. Mais, Madame, dis-je à Madame de *L. V*..... quand il fut ſorti, eſt-ce de vous, ou de lui que vient cette fantaiſie? *De moi! non, je vous jure; vous voyez bien que cela ne me reſſemble point. A Dieu ne plaiſe que je ſois aſſez folle pour avoir, de moi même, de*

pareilles idées ! Celle-là , par exemple, est d'une tête si jeune ! — Eh bien ! Madame , puisque cela est, pourquoi céder ? — *Vous sçavez combien vivement il veut ce qu'il veut ; & je ne lui ai jamais vû rien vouloir de cette force-là.* — Mais, c'est qu'en vérité ! on n'est pas de cette mollesse. — *Que voulez - vous ? Je n'aime pas la dispute : il étoit, je ne sçais pourquoi , possédé du desir que nous fissions cette course : il faut bien, dans la vie , avoir de ces complaisances qui ne ménent à rien : cela peut dispenser quelquefois de celles qui pourroient tirer à une plus grande conséquence. Je ne connois , Madame, me dira-t-il quelque jour , rien de moins complaisant que vous : Ah ! Monsieur , lui répondrai-je ; & Saint Cloud ? Il sera bien embarrassé !* — Oh ! sans doute ! Pour abréger , nous partons, M. de *Cercey* , d'un

contentement merveilleux, & riant ſous câpe tout le long du chemin : on arrive. La première perſonne que j'apperçois au milieu de cette foule, c'eſt vous ; car vous êtes ſi long ! ſi long ! qu'il eſt impoſſible, en vérité ! de ne vous pas appercevoir où vous êtes. Je penſois, dans ce moment, ſi peu à vous ; & quand j'y eûſſe penſé, je vous aurois encore ſi peu attendu là, que votre préſence m'y auroit toûjours cauſé de la ſurpriſe. Dans mon premier mouvement, j'en marque donc : ah ! dis-je, c'eſt le Duc *De...!* — *Eh, oui, Madame*, me répond d'un air nonchalant, M. de *Cercey*, *c'eſt lui ; pourquoi ne ſeroit-il pas ici ? Nous y ſommes bien, nous !* — Admirez ma bêtiſe !... Mais, qu'y vient-il faire ? ajoûtai-je tout de ſuite : à cela, M. de *Cercey* ne me répond que par un soûris ſi malin,

qu'il s'en fallut peu que je ne fûſſe tentée de le battre. Je devins rouge, comme ſi c'eût été moi qui vous eûſſe cherché. Je vois en même tems le piége où je me ſuis laiſſée prendre, & le bel arrangement que vous avez fait enſemble. Patience! M. *le Marquis*, lui dis-je, vous me le payerez, ſoyez-en ſûr: & il me le payera, rien n'eſt plus certain. Me faire faire dix lieües, à moi, qui ſuis la plus pareſſeuſe perſonne du monde, pour le ſeul plaiſir de voir votre figure, eſt un tour! aſſûrément, qu'on ne peut jamais pardonner! Pour vous, je n'ai rien à vous dire, quant à préſent, du moins; il me paroît tout ſimple, dans les idées que vous avez ſur moi, qu'ennuyé d'une abſence, qu'à en juger par le parti qu'elle vous a forcé de prendre, vous avez dû trouver fort longue; croyant,

quoique fort mal à propos, me devoir quelques petites excuses, vous ayez cherché les moyens de me revoir; mais il ne me le paroît pas tant que M. de *Cercey* se soit prêté si généreusement à votre fantaisie; car, je me flatte que vous ne m'imaginez pas assez imbécile pour croire que le hazard seul lui ait fait naître ce desir si véhément, & en apparence, si peu motivé, d'aller à *Saint-Cloud*; & que le même hazard vous y ait fait trouver aussi, à point nommé. Mais sçavez-vous bien ce que j'ai fait pour vous en punir? Vous le sçavez déja, sans doute: n'importe, je veux joüir de la douceur de vous le raconter. Madame de *L. V*... vouloit à toute force vous prier à souper; & j'ai eu, je vous l'avoüe, d'autant plus de peine à l'en empêcher, que ce redoutable *Cercey*, qui nous

avoit traînées malgré nous à *Saint-Cloud*, avoit déja tout arrangé pour que votre satisfaction fût complette. Il étoit donc dit, & décidé *que vous viendriez avec nous; que vos chevaux vous attendroient où nous vous avions trouvé; & que les siens, & sa chaise vous y rameneroient, le soir même, ou le lendemain*; c'est ce que j'ignore; mais, enfin, vous deviez soûper à C...& sûrement vous y aviez bien compté. Qu'arrive-t-il? C'est que, sans y songer, Mde. de *L. V*... me confie son projet: point du tout, Madame, lui dis-je, je sçais qu'il a à Paris un souper tout arrangé; & que, si vous lui propôsiez le vôtre, vous le mettriez dans le plus grand embarras du monde. — *Mais*, me répondit-elle, *ce n'est point du tout-là ce que m'a dit M. de Cercey! puisqu'il faut même ne vous rien cacher, M. de**** *n'a*

point douté qu'il ne ſoupât avec nous. —Il étoit donc ſûr de nous rencontrer ici : vous, & moi, pourtant, n'avions, ce me ſemble, nulle intention d'y venir ; comment a-t-il imaginé que nous y ſerions ? Cette preſcience de ſa part, me paroît bien ſingulière ! — *Mais, oui, il y auroit bien, ſi l'on vouloit approfondir cela, à croire qu'il ne l'a pas eüe tout à fait de lui-même : quoiqu'il en ſoit, vous ſentez bien que ce n'eſt pas à moi à entrer là-dedans ; & qu'il eſt impoſſible que je ne faſſe pas à M. de... une politeſſe qu'il ne pourroit être que très-bleſſé de ne pas recevoir de ma part.* — Mais, Madame, ſi je vous priois bien ſérieuſement de ne la lui pas faire, cette politeſſe, toute düe qu'elle lui puiſſe être ? — *Ah! Madame, je vous aſſûre que vous me ferez faire une chôſe peu convenable, & dont, de plus, M. de Cercey ſe fâ-*

chera. — Cela ſe peut, Madame ; mais, aimez-vous mieux me fâcher que lui ? Là-deſſus, elle ouvre ſur moi de grands yeux fort étonnés : *vous me confondez ! me dit-elle, je croyois M. de... fort de vos amis.* — Peut-être, effectivement, en eſt-il ; mais, que cela ſoit ou non, je vous demande en grâce qu'il ne ſoupe pas ce ſoir avec nous : j'ai mes raiſons. — *Vous me les direz-donc, Madame ?* Dans le fond, je n'en avois aucune envie ; mais, pour me débarraſſer d'elle, je lui réponds oui à tout hazard : dans cet inſtant, vous vous rapprochez de nous ; & vous, ſur-tout, avec un air de ſatisfaction qui m'annonçoit que vous comptiez que je n'en ſerois pas quitte pour le chagrin de vous avoir trouvé à *Saint-Cloud* ; & cette certitude vous donnoit une guayeté charmante, qui, pour vous dire la vérité, m'a penſé plus d'une

fois, faire repentir du tour que je vous joüois. Malgré ce petit reproche que je ne pouvois m'empêcher de me faire, je joüissois intérieurement de tout le plaisir qu'on peut avoir, quand on fait manquer une conjuration dont on n'est pas, ou qui est faite contre nous; & ce plaisir, je vous en demande pardon, me sembloit me dédommager très-amplement du malheur que j'essuyerois de vous perdre quelques heures plutôt. Cependant, tout occupé que vous paroissiez l'être de moi, je vous voyois fort distrait par l'inquiétude que vous inspiroit l'entretien de Madame de *L. V*... & de votre complice; & j'aurois peine à vous exprimer toute la joie qui a passé dans mon âme, quand, à un seul regard du dernier, j'ai vû tomber tout votre enjoüiment. J'ai crû mê-

me voir une triſteſſe aſſez profonde en prendre la place, lorſque, malgré tout ce que vous attendiez du crédit de M. de *Cercey*, vous avez été obligé de prendre congé de nous, & de vous en retourner à Paris, ſinon auſſi triſte que vous vouliez me le paroître, du moins fort attrapé; & de vous douter tout au moins, que c'étoit à moi ſeule que vous deviez cette crüelle mortificâtion. Il faut, pourtant, quand j'y ſonge, être bien ſûr des gens pour ôſer leur joüer de pareils tours! Je ne crois point, malgré cela; que je ne riſquâſſe pas beaucoup à y revenir. N'eſt-il pas vrai que dans ce moment-ci, vous me voulez un mal affreux? Mais, ſe peut-il qu'après une pareille dureté de ma part, vous m'aimiez encore! Si cela eſt, vous m'aimez bien plus que je ne penſois. De

quoi vous aviſez-vous, auſſi, de me faire une noirceur ? Pour vous conſoler, ſi, cependant, cela eſt poſſible, d'une ſi atroce vengeance, je vous dirai naturellement que ſi vous m'eûſſiez paru moins aimable, j'aurois laiſſé Madame de *L. V.* ..... ſuivre ſon projet ; & que vous avez beaucoup moins dû au deſir que j'avois de me vanger de vous, qu'à la crainte que vous ne fîſſiez trop d'impreſſion ſur moi, l'oppôſition que j'y ai miſe. Vous pouvez d'autant moins douter de ce que je vous dis, que je pourrois plus aiſément vous le taire ; & que je ne céde, en vous l'avoüant, qu'à la force de la vérité qui me l'arrache malgré moi. Il faut vous rendre juſtice ; en ſçachant me montrer beaucoup d'amour, vous n'en avez pas moins ſçu mettre dans vos actions, & dans vos regards, une circonſpection

dont je ne vous croyois pas capable, & dont il eſt vrai que, juſques à ce qu'il me plaiſe d'en penſer autrement, je vous ſçais tout le gré poſſible. A l'égard du fond de mes ſentimens, quand ils ſeroient pour vous, tels que vous avez l'air de le deſirer, je ſuis dans cet inſtant ſi peu ſûr que vous m'aimiez encore, que je n'ôſerois pas vous le dire. Convenez qu'il y a des momens où ce qu'on aime, paroît bien laid! J'attends, avec autant d'impatience que d'inquiétude, ce que vous me manderez de vos diſpôſitions à mon égard: quant aux miennes, je ne vous laiſſe pas, ce me ſemble, de quoi en douter; je vous écris la prémière, & vous fais preſque des excuſes: je ſuis fort trompée ſi cela ne dit pas bien des chôſes. Soit que j'aye encore le bonheur de vous être chère, ou

que, comme je le crains ſingulièrement, je vous ſois indifférente, je vous prie de me raccommoder avec M. de *Cercey*, qui daigne à peine me parler. Je crois auſſi devoir vous apprendre que, n'ayant pû donner à Madame de *L. V*... aucune bonne raiſon de ce que j'avois fait, parce que j'ai voulu lui cacher la véritable, je pâſſe actüellement dans ſon eſprit, pour la plus grande capricieuſe qu'il y ait au monde. Voyez ſi l'on peut jamais être plus puni d'une crüauté que je le ſuis de la mienne; auſſi, me promêts-je bien d'y prendre garde à l'avenir. Ah! Monſieur le Duc, vous qui avez tant d'eſprit! dites-moi, je vous prie, quand on ſe rappelle ſi fortement que l'on a vû quelqu'un, qu'on croit le voir encore, tout abſent qu'il eſt, qu'on ſe ſouvient avec plaiſir, de tout ce

qu'on lui a entendu dire, & qu'on ſe reproche les rigueurs dont on s'eſt crû obligé de l'accabler, quel ſigne eſt-ce ?



LETTRE XLIII.

Vous m'avez beaucoup tranquilisée, en m'assurant que si le tour que je vous ai joüé, vous a causé une *peine mortelle*, il ne vous a rien ôté de votre tendresse pour moi. Quoique vous puissiez en penser, je n'étois pas sur cela sans une sorte d'inquiétude. Il se pouvoit bien qu'elle ne fût pas aussi forte que je vous l'ai dit, moins, comme vous le croyez, dans le dessein de me mocquer de vous, que pour vous consoler un peu de la noirceur que je venois de vous faire; mais j'en avois pourtant. Je vous conseille même de ne la pas réduire à rien, parce qu'en ce cas, & avec plus de raison, peut-être, j'en ferois au-

tant de cette *peine mortelle* que vous m'exprimez avec tant d'emphâze ; &, qu'au lieu de n'en rien rabattre, ainſi que je veux bien le faire, je ne la prendrai plus que pour le plus léger mouvement de chagrin qu'on puiſſe reſſentir : encore, l'attribüerai-je plus à la vanité compromiſe & bleſſée, qu'au motif que vous auriez tant d'intérêt que je lui donnâſſe. Reſtons donc comme nous ſommes, croyez moi, & ne me laiſſez même pas trop réfléchir ſur ce que je vous propôſe ; plus il y a à gâgner pour vous, moins, ſi vous ne me preniez pas au vol, je voudrois tenir le marché. Si vous faites ſagement de ne pas croire de vous même, que je fûſſe inquiéte de vos ſentimens ; lorſque je vous dis que je le ſuis, vous avez tort de ne me croire pas, puiſque cela devient une

affaire, moins d'amour-propre, que de confiance. Je conviens que le ton dont je vous en ai assuré, pouvoit bien n'être pas de tous, le ton le plus propre à vous le persüader; mais, qui sçait, si sous un air de plaisanterie, je ne cherche pas à cacher les véritables mouvemens de mon cœur ? Je n'ignore point que vous aurez toûjours à me reprocher ce maudit souper dont je n'ai pas voulu que vous fûssiez; &, à la façon dont vous avez été affecté de cette crüauté inattendüe, il y a toute apparençe que vous me la reprocherez long-tems encore, à moins que, comme cela est très-possible, je ne vous en fasse perdre le souvenir par quelque nouvelle crüauté qui pâsse de beaucoup la prémière. Ce n'est pas que je ne vous trouve fort aimable; mais, déterminément, je ne veux

point aimer : vous auriez peine à concevoir à quel point je tiens à mes résolutions ; & combien, en particulier, je crois avoir de raisons pour ne jamais varier sur celle-là. Il est vrai que vous êtes le prémier pour qui j'aye eu besoin de m'en faire une d'être indifférente : avec tous ceux qui avant vous, m'ont parlé comme vous faites, je la trouvois toûjours toute formée ; mais, moins je me dissimule l'avantage que je vous donne sur eux, moins vous devez en concevoir d'espérance. En effet, toute la préférence que vous me verrez vous donner sur vos concurrents présens, & à venir, se réduira à rebuter votre amour avec plus de douceur, & d'égards que je n'en ai eus, ou n'en aurai pour le leur. Je sens bien que ce n'est pas assez pour vous ; mais cela n'empêche

pas que ce n'en ſoit, peut-être, beaucoup trop pour moi. M. de *Cercey* qui, enfin, s'eſt déterminé à me bouder moins, ſemble ne s'être fait cet effort que pour ſe conſerver le droit de me parler de vous. Vous le mettez, quand j'y ſonge, dans un aſſez plaiſant embarras : il eſt contre ſes principes de me prier de n'être pas inſenſible à votre tendreſſe ; la ſienne pour moi, ne lui permêt même pas de ſe diſſimuler combien un pareil attachement me coûteroit & de gloire & de bonheur ; mais, tout machinalement, ſon amitié voudroit vous voir heureux ; & ce deſir qu'il ne raiſonne pas, le rend ſur votre chapitre & le mien, d'une inconſéquence d'autant plus riſible, qu'il ne s'en doute point du tout. Le parti qu'il a pris, eſt donc de me perſüader, autant qu'il le peut,

la vérité de vos ſentimens, & de laiſſer à mon cœur, toute liberté, ſoit ſur la récompenſe, ſoit ſur la continüité des rigueurs. C'eſt, juſques à préſent, tout ce qu'il a pu imaginer pour accorder enſemble ſa morale, & ce qu'il croit nous devoir à tous deux : mais, à quelque point qu'il tâche de ne pas ſortir de ce plan, la chaleur dont il me parle de vous, ne décèle que trop, combien dans ſon âme vous l'emportez ſur ce qu'il croit s'être preſcrit. Je l'écoute donc : car que faire ? Irai-je, en voulant lui impôſer ſilence, me mettre encore une querelle ſur les bras, moi, à qui il n'a recommencé à parler que d'hier? Je l'ai, cependant, ce matin, beaucoup embarraſſé lui-même : il me diſoit, & pour la centiéme fois au moins, que rien n'étoit ni plus tendre, ni plus ſincère

que votre amour pour moi. Eh bien ! Marquis, lui ai-je dit, je me ſuppôſe auſſi convaincüe que vous-même, de ſa ſincérité ; après ? *Après !* m'a-t-il répondu tout ſtupéfait, *ma foi ! moi ! je n'en ſçais rien ! mais c'eſt qu'il me ſemble que quand on eſt auſſi perſüâdé que vous devez l'être, d'être aimé véritablement* (que vous devez l'être ! cela eſt admirable !) *on a pour les gens qui nous inſpirent cette confiance, d'autres procédés que ceux que vous avez avec M. de.....* — Mais, vous ne me dites que des mots ; & vous devriez le ſentir vous-même : moi, je vous demande conſeil : que croyez-vous qui me convienne mieux, ou d'aimer M. de... comme vous ſçavez qu'il voudroit l'être, ou de continüer de vivre ainſi que j'ai fait juſques à préſent ? Songez que c'eſt votre probité que j'interroge : s'il s'agiſſoit d'un autre

que de M. *de*.. que croyez-vous que je dûsse faire, & que me conseilleriez-vous? *Ma foi! Madame*, m'a-t'il répondu fort en colère, *je vous dirois d'envoyer l'amour à tous les diâbles, & les amans avec*. Vous quitter aussi brusquement que je fais, est, ce me semble, vous dire assez combien son conseil m'a paru bon à suivre.



LETTRE

LETTRE XLIV.

Vous avez ſi vivement grondé ce pauvre *Cercey*, de m'avoir donné le conſeil que j'ai, à peu de chôſe près, ſuivi dans ma dernière lettre, qu'il eſt venu, & de fort mauvaiſe humeur, ſe plaindre à moi, des tracaſſeries que je lui faiſois avec vous. Comme il m'en vouloit d'ailleurs; & que, malgré toute ſa colére, il n'avoit pas oſé me dire, à quel point ma conduite lui avoit déplû, je vous laiſſe à penſer s'il a manqué une ſi belle occâſion de ſatisfaire le reſſentiment qu'*in pettò* il conſervoit contre moi. Je me ſuis juſtifiée comme j'ai pû; plus aux dépens de l'amour, qu'aux

vôtres ; ce n'eſt pas que, dans le fond, je penſe mieux de vous, que de lui; mais, avec un homme auſſi emporté que celui-là, & qui de plus, me croyoit avec vous, tous les torts imaginables, j'ai crû que ce que j'avois de mieux à faire, étoit de vous ménager; ſauf à prendre ma revanche ſur vous, de la violence que je viens d'être obligée de m'impôſer. Je n'ai, pourtant, été, ni auſſi douce qu'il l'auroit voulu, ni même, autant qu'à la modération dont j'ai reçû ſes reproches, il s'en étoit flatté; &, dans la fureur qu'il a conçüe de voir ſes eſpérances trompées, il m'a quittée bruſquement, en me diſant, ce me ſemble, à demi bas, beaucoup d'injures. Mais, perſüadée qu'il lui ſeroit impoſſible de ne point revenir bientôt ſur ſes pas, ſon

départ ne m'a pas plus inquiétée que n'avoit fait sa colère. Une demie heure après, il est rentré; & ç'a été, comme je m'en doutois bien, pour me reparler de vous, & avec la dernière vivacité. Vous avez tous deux beau dire; l'amour me fait une peur horrible; &, si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de le craindre tant. Vainement, vous me direz que *me jurer qu'on m'aime, est me jurer qu'on m'aimera toûjours :* cela a été dit à mille autres que moi; & qu'on n'en a pas pour cela plus long-tems aimées. Ce n'est pas, au moins, que je veuille vous reprocher de m'avoir dit quelque chôse de si usé: il y a si long-tems que l'on aime! & ce sentiment a rempli tant de cœurs, & exercé tant de plumes,

que je ferois plus furprife qu'il produisît quelqu'idée nouvelle, que je ne le fuis de le voir forcé de fe répéter fans ceffe. Auffi, crois-je qu'un amant doit toûjours beaucoup plus fon fuccès, à ce penchant fecret qui nous entraîne vers lui, fouvent avant qu'il ait parlé, & même avant qu'on fçache s'il aura quelque chôfe à nous dire, qu'à la façon dont il nous exprime fon amour, quelqu'élégante, & quelque vive qu'elle puiffe être. Il eft, au refte, très-poffible que quand vous m'avez écrit la belle phrâfe que je difcute ici, vous ayez penfé ce qu'elle renferme : ce n'eft pas dans les commencements d'une paffion, que l'on préfume qu'elle peut avoir un terme : & de plus, vous fçavez que, malgré un écart affez fingulier dans un amant, je

veux bien vous croire ſincère. *Je veux bien!* comme cela, pourtant : mais , que cela ſoit ou non , je n'en ſuis pas moins convaincüe que l'amour ne dure pas toûjours ; &, lorſqu'il arrive qu'on me cite des éxemples contre mon ſentiment, je m'y obſtine encore davantage, par la raiſon ſeule que ce ſont des éxemples. Au ſurplus , quand je penſerois différemment ſur cela, il s'en faudroit de beaucoup encore que cette paſſion eût perdu à mes yeux tout ce qui me la rend ſi redoutable ; car enfin (& vous ne l'ignorez point, quoique vous ne me le diſiez pas.) l'inconſtance n'eſt pas le ſeul malheur qu'en nous y livrant , nous ayons à craindre. Ne penſez point, lorſque je vous dis cela , que je tire, de la façon dont vous avez vécû dans le monde ,

des préjugés contre vous. Si, dans toute votre liste que je sçais très-bien, j'eûsse trouvé seulement une femme qui, par sa façon de penser, méritât de fixer un honnête homme; & que vous ne vous y fûssiez pas attaché, il est sûr que j'en aurois reçû une impression qui vous auroit été très-défavorable, & que vous auriez vainement tâché d'affoiblir : mais, loin que les femmes qui, jusques-à-présent, vous ont occupé, fussent dignes de vous arrêter plus long-tems qu'elle n'ont fait, il n'y en a pas une que, sans vous donner le plus grand des ridicules, vous eûssiez pû aimer sérieusement. Croiriez-vous bien que, si je consentois à vous voir pour moi, ce que vous paroissez avoir tant d'envie d'être, j'aimerois infiniment mieux la dissipâtion où vous

avez vécu, que si vous aviez été susceptible de ce goût un peu durable que, faute de connoître mieux, on décore aujourd'hui du nom d'amour. Les raisons que j'aurois pour justifier une idée qui peut vous paroître bizarre, c'est que, quoiqu'il s'en faille beaucoup, selon moi, que les prémiers mouvemens d'un cœur, soient toûjours sa prémière passion, il me suffit que le contraire puisse être vrai, pour que je craignîsse que ce que j'inspirerois à un homme qui auroit eû déja de quoi se croire vivement touché, ne fût moins un sentiment qu'une réminiscence; & que cette crainte, fondée ou non, m'empêcheroit d'être jamais parfaitement heureuse. Je n'infére donc point, de ce que vous n'avez pas encore aimé, que vous en soyez plus in-

capable de connoître l'amour. Hélas! que ceux qui, mais bien plus ſtrictement que vous, ſont dans le même cas, ſeroient heureux, ſi leur inſenſibilité paſſée pouvoit leur être un garant aſſuré de leur inſenſibilité future! Dans le fond, cependant (pâſſez-moi, je vous prie, cette réfléxion.) n'eſt-il pas un peu extraordinaire que vous puiſſiez compter tant de femmes qui font honneur à votre goût; & que vous n'en puiſſiez pas nommer une qui en faſſe à votre cœur? Il faut, pour que cela ſoit, que le haſard vous ait conſtamment bien mal ſervi! Je ſuis quelquefois tentée de croire que ce pourroit bien n'être pas à lui qu'il faudroit s'en prendre; & je ne ſçais pourquoi, quand il m'arrive de le penſer, je trouve mille raiſons de me fortifier dans ce ſen-

timent, & pas une de le perdre. Mais, adieu Monſieur le Duc, quand je me mets à vous écrire, je crois toûjours que vous, & moi, en ferons quitte pour quatre lignes; & je ne ſçaurois concevoir comment il ſe fait que je ne finis pas: Accuſons-en tous deux, l'oiſiveté de la campagne qui eſt cauſe, & de ce que je vous écris ſi long-tems, & peut-être même de ce que je vous écris. Tout ce qui me reſte à vous dire, c'eſt que vous avez aſſez plû à Madame de L. V. pour qu'elle deſire fort de vous connoître plus particuliérement. Vous ferez donc très-bien à tous égards, d'aller la voir à ſon retour: c'eſt une attention que les politeſſes qu'elle vous a faites, & le ſervice qu'elle vouloit vous rendre, éxigent de vous. On ne ſçauroit, d'ailleurs, être plus aimable qu'elle ne l'eſt, & joindre à

plus de candeur dans l'âme, plus de naturel dans l'eſprit ; elle n'en a pas moins ce dernier très-cultivé ; mais, ſi ſoi-même on ne l'a pas, on a bien de la peine à s'appercevoir de ce qu'elle ſçait, tant elle ſe ſoucie peu qu'on le ſçache. Ne venez, pourtant, point la voir ici ; ce n'eſt point elle qui ne le trouveroit pas bon ; mais moi, qui, comme vous le ſçavez, le trouverois mauvais : je vous le défends donc encore, vous y invita-t-elle. Voyez ce que c'eſt que de m'avoir pardonné ſi aiſément ! vous n'y avez rien entendu ; il falloit me faire languir ; vous le deviez du moins ; car non-ſeulement je le méritois ; mais c'eſt qu'il eſt de toute certitude que je n'en ſuis que plus encouragée à vous joüer de mauvais tours : vous verrez ! Encore une crüauté ! oh ! cela devient trop

fort auſſi ! Je finis donc, pour que celle qui vient de m'échapper, ſoit la derniére qui méchappe, du jour, s'entend.



LETTRE XLV.

COMME on ne ſçait ce qui peut arriver, je me hâte d'uſer de tous les droits de l'indifférence : quand même, j'en abuſerois, il me ſemble qu'il n'y auroit pas encore ſi grand mal; vous me le rendrez, peut-être, ſi bien un jour ! Céla pôſé, j'aurai donc l'honneur de vous dire que, toute éloignée que je ſuis de vous accorder des grâces; & même ayant formé depuis long-tems la réſolution de vous traiter toûjours à toute rigueur, je n'en éxige pas moins de vous, un nouveau ſervice ; que ce ne ſera pas, ſans doute, le dernier que je vous ordonnerai de me rendre ; & que, malgré cela, je ne

vous en conſeille pas plus de compter ſur une certaine reconnoiſſance de ma part. *Je dis certaine* exprès ; car, ſi vous ne vouliez de moi que de l'amitié, & même une amitié d'une eſpéce aſſez particulière, il s'en faudroit beaucoup que vous me trouvâſſiez auſſi ingrate que vos prétentions ſur moi, me forcent de l'être. *D'une eſpéce aſſez particulière !* eſt-ce donc que je rêve, de parler ainſi à un homme qui me dit qu'il m'aime, qui veut à toute force, que je le croye, & qui ne manquera ſûrement pas d'en concevoir les plus hautes eſpérances ? Ah ! qu'en effet, c'eſt bien là le jargon d'une femme qui ſent qu'elle aime plus qu'elle ne voudroit ; & qui ſe refuſe encore au plaiſir d'avoüer ſa défaite ! Eh bien ! en vérité ! Monſieur le Duc, il n'y a pas un mot de tout cela. Je ſuis

d'une franchiſe que vous auriez peine à imaginer ; & tant que je n'en ſerai pas à vous dire bien en face, *je vous aime*, vous ferez le plus ſagement du monde, de ne pas vous flatter que cela ſoit. Je me défends du ſentiment, parce que toutes ſortes de raiſons m'en interdiſent l'uſage : mais, ou je me connois mal, ou, ſi jamais vous parvenez à m'en inſpirer, vous me verrez y céder avec autant de franchiſe, que je l'aurai combattu avec opiniâtreté. *Ah ! Madame*, vous dites vous, peut-être, en liſant cela ; *votre vertu a bien de l'air d'une poule moüillée !* Point du tout, je vous le jure, Monſieur le Duc : encore une fois, ſi je vous aimois, ce ne ſeroit pas comme cela que je voudrois vous l'apprendre, & même que je le pourrois.

Dèz que l'on aime, hélas! on ne rit plus.

Voilà, ce me ſemble, un vers : de vous dire s'il eſt de moi, ou ſi c'eſt à ma memoire que j'en ai l'obligâtion, c'eſt ce que je ne ferois pas bien facilement : qu'il en ſoit ce qui pourra, il me paroît qu'il a raiſon ; mais venons, & tout au plus vîte, à ce que j'ai à vous demander.

Le Marquis de G... homme de qualité, comme vous le voyez bien, à ſon nom qui n'eſt point du tout un maſque, mon parent très-proche, & de plus mon ami, a dans les Mouſquetaires, un fils à qui il voudroit faire avoir un Régiment, ou un Guidon. Il a, lui, ſervi long-tems, & avec beaucoup de diſtinction : mais des propos aſſez peu meſurés qu'il tint ſur une injuſtice qu'on vouloit lui faire ;

& un peu trop de vivacité du Miniſtre à lui, & de lui au Miniſtre, le mirent, comme de raiſon, fort mal en Cour. Ce Miniſtre étoit, malheureuſement, un de ces petits eſprits qui mettent en hauteur, ce qui leur manque en dignité; & de ces méchantes âmes qui attachent beaucoup de gloire à être irréconciliables. Le Marquis de G... qui le connoiſſoit, comprit que, tant que l'ennemi qu'il venoit de ſe faire ſeroit en place, le ſervice ne ſeroit pour lui, qu'une ſource intariſſable de deſagréments, & de chagrins. Ne voulant attendre ni la retraite, ni la mort de ce Miniſtre, il quitta dans les premiers moments de ſon dépit; & eut d'autant plus de tort que, fort peu de tems après, ſon ennemi fut déplacé: mais la faute étoit faite; &, par malheur, elle étoit irréparable. Il a donc, depuis

ce tems-là, pris le parti de vivre sans emploi; consolé de cela, tant par sa réputation qui est fort bonne, que par sa fortune qui est très-grande. Son fils, comme je vous l'ai dit, est Mousquetaire; & l'est depuis quatre ans; promêt beaucoup; & est, au reste, de la figure du monde la plus intéressante, & la plus noble. Ce dernier article ne fait pas qu'on mérite un Régiment; mais il est fort possible qu'à ce seul titre, on en ait obtenu plus d'un. Pour nous, ce n'est pas sur cet avantage que nous nous fondons pour avoir le nôtre: encore une fois, nous avons un beau nom, bien du desir d'en augmenter l'éclat, une grande fortune, une bonne réputâtion; & c'est tout cela que je vous charge de représenter au Ministre. Quoique vous ne vous vantiez point d'être

bien avec lui, je n'en n'ignore pas davantage que vous y êtes infiniment mieux que beaucoup de gens qui ne cessent de s'en targuer; & qu'il a pour vous, tous les égards possibles; & c'est précisément par cette raison que je veux que vous lui demandiez pour le Comte de G... un Régiment, ou un Guidon, si le premier de ces deux objets vous paroît, quant à présent, trop difficile à obtenir. Vous serez, peut-être surpris que je vous charge d'une chôse que, soit par moi-même, soit par *M. le Prince* de... je pourrois si aisément faire: mais, pour ne vouloir en cette occâsion, ni de lui, ni de moi, voici qu'elles sont mes raisons. J'en ai quelques-unes de soupçonner le Prince d'avoir pour moi, plus de goût qûe je ne voudrois; & je suis sûre de la part du Ministre, de ce dont je ne

puis encore que ſoupçonner le Prince. Je ne crois point, par conſéquent, qu'il me convienne d'avoir à aucun des deux, la plus légére obligâtion; &, de tous ceux que je puis accuſer de me vouloir un certain bien, vous êtes le ſeul vis-à-vis de qui la reconnoiſſance ne me péſe pas. Méritez une préférence, ce me ſemble, aſſez flatteuſe pour vous, en travaillant le plutôt qu'il vous ſera poſſible, à ce que je deſire. Je ne vous fais pas l'affront de vous recommander de joindre de la chaleur à la diligence: je ne ſçais pas dire à mes amis, de chôſes deſobligeantes. Surtout, cachez bien au Prince, & au Miniſtre, l'intérêt que je prends à cette affaire. La dernière fois que j'ai vû le dernier, je l'ai renvoyé très-mécontent de la façon un peu trop deſintéreſſée dont j'avois pris ce qu'il

m'avoit fait l'honneur de me dire ; & l'autre ne croit pas avoir plus de ſujet d'être content de moi, à cauſe de mon obſtinâtion à refuſer qu'il travaillât à me faire avoir une place à la Côur. J'ai eû beau rejetter ſur le peu de goût que j'ai pour y vivre, ſur ma pareſſe qui me rendroit trop onéreux,les devoirs de cette même place, enfin, ſur mon peu d'ambition, mon opiniâtreté à n'en vouloir pas; quoique je lui dîſſe éxactement vrai, il s'eſt obſtiné à croire que je n'avois, pour refuſer ce qu'il m'offroit, d'autre motif que ma répugnance à lui devoir quelque chôſe ; &, en effet, je ne veux pas, quoiqu'il lui plaiſe d'en penſer, qu'il s'employe pour rien qui me regarde, pas même pour mon parent. J'ai toûjours crû que nous ne pouvions trop éviter de devoir aux gens qui ont des prétentions ſur

nous ; & vous êtes, je le répéte, le ſeul en faveur de qui je me fois écartée de cette régle. Je ne ſçais ce que vous en penſerez ; mais, à votre place, un ſi grand relâchement dans les maximes de ce que j'aimerois, me donneroit de terribles eſpérances ! Je vais encore vous dire une chôſe que je vous conſeille de croire, parce qu'elle eſt fort vraie ; c'eſt que, ſi je ne ſens pas votre abſence tout-à-fait auſſi douloureuſement que vous paroiſſez ſentir la mienne, elle ne m'eſt pourtant pas auſſi indifférente que vous le penſez. L'amour, ſauf reſpect, eſt bien ridicule ! on diroit à le voir agir, qu'il ne ſçauroit ſe garantir de la préſomption, ſans ſe chercher un dédommagement dans l'injuſtice : au ſurplus, ce ſont ſes affaires ! Adieu. Ce vilain Comte de Ger... qui étoit allé

pendant quelques jours, ennuyer ailleurs, nous eſt revenu; & j'en ſuis d'une humeur effroyable. Si vous connoiſſez quelque chôſe qui chaſſe d'une maiſòn les importuns; & qui faſſe en même tems devenir raiſonnables, ceux à qui il ne manque que cela pour y être vûs de bon œil, enſeignez le moi: je vous promêts de m'en ſervir pour vous, & contre lui. Il me ſemble que pour une inhumaine, je vous dis de petites chôſes aſſez tendres; mais, moins je me les déguiſe, moins je crois que vous deviez vous y fier: voyez pourtant: car il eſt ſi poſſible que je m'y trompe!

Comme, depuis la ſcêne que m'avoit faite M. de *Cercey*, il m'avoit parlé le plus amicalement du monde, je me croyois raccomodée avec lui; mais je commence à craindre que cette paix qui me paroiſ-

ſoit ſi ſincère, ne ſoit de ſa part, qu'une paix plâtrée : il ne me dit point qu'il me boude, mais je n'en ſens pas moins qu'il le fait. Je l'ai, même, ſurpris ce matin, qui me regardoit d'un œil fort noir : ai-je tort? Marquis, lui ai-je dit en le fixant : - *Eh ! morbleu ! Madame !* il m'a quittée tout de ſuite, & avec une humeur qui me ſemble durer encore. Je vous prie donc de lui cacher, au moins, la moitié des barbaries dont je me propôſe de vous accâbler. - *Oui, Madame, tout à l'heure* : C'eſt à Madame de L. V... qui m'attend pour la promenade, que je parle. *En vérité ! tout à l'heure ! Monſieur de Cercey, pour calmer ſon impatience, dites lui, je vous prie, que c'eſt à M. le Duc De... que j'écris ; &, comme elle a bien de l'eſprit, elle concevra tout de ſuite que ce n'eſt pas à lui que je puis n'écrire*

que quatre mots. Oh ça ! Monsieur le Duc, vous le voyez bien, je n'y mets pas de malice, on m'attend.



LETTRE XLVI.

J'AI dû trop vous accoutumer à ne me pas voir de votre avis, pour que vous deviez être étonné de ce que, dans l'occurrence présente, je ne pense pas comme vous. Vous auriez voulu que nous eûssions eû le Régiment; moi je suis contente du Guidon. J'ignore si, comme vous le prétendez, en tourmentant M. De... plus que vous n'avez fait, vous l'auriez amené à ce qui paroissoit flatter le plus le petit Comte: mais vous me permettrez d'en douter, puisque malgré toute son amitié pour vous, c'est tout ce que vous avez pû en obtenir. En supposant, cependant, que vous ne vous trompâssiez pointsur cela, je

n'en approuverois pas davantage que vos ſollicitations pour mon petit parent, eûſſent eû toute la chaleur que vous me ſemblez vous reprocher de n'y avoir pas miſe. Je juge, à la façon dont le Miniſtre vous a parlé, qu'il a des engagements; & que, s'il ne demanderoit pas mieux que de n'en avoir point, il n'en a pas de moins fortes raiſons d'être fidelle à ceux qu'il a pû prendre. Vous lui deviez de les reſpecter: & je ſuis bien ſûre auſſi, que ſi vous êtes fâché de ne l'avoir pas fait, ce n'eſt que par l'intérêt que je prenois à la chôſe. Je ne ſçais ſi vous le remarquez; mais je m'accoutume ſingulierement à vous dire des fleurettes..... *Allons, allons, ma vertu, ne faites point tant de bruit pour ſi peu de chôſe: une galanterie n'eſt pas un ſentiment; & je vous réponds bien que, quelqu'envie*

qu'il pût en avoir, Monsieur le Duc lui-même, ne s'y méprend pas plus que moi. Je vous disois donc, ou pour parler plus juste, je voulois vous dire, ou que mon cousin voudra rester dans la Gendarmerie, ou que le Régiment continüera à le tenter : dans le premier de ces cas, il n'a qu'à aller son chemin ; dans l'autre, il n'attendra pas longtems pour être placé suivant ses desirs. Quand les circonstances seules rendent les chôses difficiles, il me paroît qu'il y a plus de sagesse à en attendre paisiblement de plus favorables, qu'à chercher à l'emporter sur celles qui nous barrent, sur-tout lorsque l'on est sûr que la bonne volonté de l'homme de qui la chôse dépend, ne rendra pas l'attente bien longue. Vous me faites, je crois, trop d'honneur, lorsque vous pensez que, non-seule-

ment j'aurois obtenu le guidon encore plus aiſément que vous, mais que j'aurois eu le Régiment. J'ai beaucoup dequoi douter de cela; mais ce qui eſt certain, c'eſt que j'aime mieux avoir manqué l'un, que de le lui avoir demandé; & que ce ſoit plutôt vous, que moi, qui ayez à le remercier de l'autre. Cette façon de penſer de ma part, me ſemble répondre ſuffiſamment à la queſtion que vous me faites. Il ſeroit, en effet, ſi ſimple que je craignîſſe moins que je ne fais, d'avoir obligâtion à un homme avec qui j'ai beaucoup vécu, que vous avez dû inférer de cette même répugnance, qu'il a dû, lui, me donner de fortes raiſons de l'avoir. Non, encore une fois, ce n'eſt pas ſur des propos qui, dans ſa bouche, prouvent d'autant moins qu'ils y ſont pour plus de femmes,

que je lui ai crû pour moi, ſinon un ſentiment, du moins le deſir de me perſüader que je lui en inſpirois un fort vif. Je ne ſuis pas aſſez ſenſible au plaiſir de plaire, pour me flatter à auſſi bon marché que beaucoup d'autres, que je plais. C'eſt donc ſur une déclarâtion dans toutes les formes, rëïtérée autant qu'il l'a pû, &, de plus, appuyée de tous les ſoins qui les ſuivent, quelque mal reçües qu'elles puiſſent être, que je l'accuſe d'avoir été amoureux de moi, ou, ſi vous l'aimez mieux, d'avoir cherché à me le paroître. J'ai, à la vérité, crû ſi aiſément que vous m'aimiez, que vous pourriez de même, en conclûre que j'ai naturellement peu de peine à me flatter que je fais de tendres impreſſions: mais, ſi vous vous le rappellez, ce n'a pas été à l'opinion que je puis avoir

de moi-même, quant à la beauté, & beaucoup moins encore à la façon dont je pensois de vous; mais au peu d'encouragement que je dois donner au simple desir que vous avez dû ma promptitude à le croire; & encore! comme quoi l'ai-je crû, & quelles suites a eu cette sorte de persüâsion? Que si, malgré ce que je vous ai dit autrefois sur cela, vous l'avez intérieurement attribüée à des dispôsitions de ma part, plus favorables pour vous, que pour ceux qui m'ont tenu, & peuvent me tenir encore le même langage, vous vous êtes trompé; car, soit dit sans compliment, si vous êtes de tous, celui à qui je me trouve le plus honorée de plaire, vous êtes en même tems, celui à qui je voudrois le moins avoir plû: si vous ne trouvez point la raison de cette con-

tradiction ; vous n'avez qu'à la chercher. Mais, moins encore pour revenir au Miniſtre, que pour ne pas riſquer de vous dire plus de duretés que je ne voudrois, je ne crois point avoir beſoin de vous recommander ſur ce que je viens de vous confier, le plus profond ſilence. Soit qu'abuſé par ma douceur, ou par ſa préſomption, il ait crû ne devoir pas douter qu'il ne me rendît ſenſible ; ſoit que, ſans aucune ſorte de réflexion en ſa faveur, ou contre moi, il n'ait été conduit que par cette vanité qui vous eſt à tous ſi naturelle, je l'ai vû ſi honteux de ne m'avoir pas ſoumiſe, qu'il me pardonneroit, peut-être, moins encore d'avoir ébruité ſes deſſeins, que de ne les avoir pas approuvés : &, en ne parlant pas de ſa place qui, en effet, ne m'eſt à moi, d'aucune conſidé-

râtion, il mérite par lui-même tant d'égards, que je ne voudrois jamais lui causer une mortificâtion si sensible. Je sçais qu'il est bien crüel de se voir forcé de taire les malheurs d'un concurrent; mais, sans compter que ce concurrent est votre ami, vous êtes si peu sûr que je vous fasse un sort plus agréable qu'à lui-même! vous avez même tant de quoi vous dire, qu'à certains égards, vous ne serez pas plus heureux, que ce seroit toûjours à vous, moins un acte de charité; qu'un acte de prudence, que de ne vous mocquer de personne. Quant au *Prince*, malgré l'air de légèreté dont, pour me dérober les inquiétudes qu'il vous cause, vous avez crû devoir traiter ce chapitre, il ne m'a pas été difficile d'appercevoir qu'il vous donne, par rapport à moi, beau-

coup plus d'allarmes que M. *De*...
J'ai dans la tête, que le ſoin de
vous les ôter, en ſeroit un qui me
compromettroit vis-à-vis de vous:
effectivement, dans mon ſyſtême
d'indifférence, il me ſeroit fort
égal que vous crûſſiez ou non qu'il
peut me plaire: mais, la crainte
qu'il vous inſpire, me ſemble me
dégrader. Si ce Prince étoit à la
place de M. de *B*... par éxemple,
le craindriez-vous? ſûrement non!
Ce n'eſt donc que par ſon rang
que vous croyez qu'il peut m'impôſer:
mais ne devriez-vous pas
ſçavoir que, ſi ſa naiſſance lui aſſûre
inconteſtablement le reſpect,
elle eſt en même tems pour lui,
fût-il d'ailleurs, très-aimable, un
tître d'excluſion pour l'amour? Je
n'ai pas beſoin de vous en dire la
raiſon; elle ſaute aux yeux. De
plus, ſi ce Prince ſi redoutable me

fait la grâce de m'aimer, il ne m'a pas fait encore l'honneur de me le dire; & j'ai quelque ſujet de croire, en ſuppôſant toûjours qu'il ait des vües ſur moi, qu'il m'en gardera le ſecret le plus long-tems qu'il lui ſera poſſible; & qu'il pourroit même arriver, tant je ſçais l'inviter à la diſcrétion, qu'il l'emportât avec lui. Attendez, du moins, pour avoir peur de ſon amour, qu'il l'ait déclaré. Au reſte, je croirois aſſez comme vous, & que ſon crédit eſt aſſez peu étendu, & qu'on ne priſe plus ſa perſonne que ce qu'elle vaut. C'eſt un malheur que j'ai toûjours vû arriver à ceux que l'on a commencé par priſer plus qu'ils ne valoient. Il falloit bien que, tôt ou tard, l'on s'apperçût que cette affabilité, dont on lui faiſoit un ſi grand mérite, étoit moins en lui, une ver-

tu de caractère, que l'impossibilité où il est de représenter dignement; & qu'il mettroit toute sa vie à la place de la bienfaisance, ce que, dans les personnes de son rang, l'on appelle, & quelquefois si abusivement, *bonté*. Je crois que ces découvertes étoient bien propres à le faire un peu baisser dans l'opinion publique. A l'égard de ce qu'il est resté dans la mienne, il me semble que je vous ai menacé plus haut, de vous le laisser à deviner : vous voudrez donc bien que je vous tienne parole.

L'aimable petite Madame de *Han*... est avec nous : elle ne sçait, dit-elle, où se fourrer pour échapper aux extravagances du Duc de *F*... & de son amour. *Madame*, me demandoit-elle ce matin avec son ingénüité ordinaire, en

me parlant de lui, *ne pourriez-vous pas me dire ce que cet homme-là veut de moi, qu'il me persécute d'une façon si crüelle ?* — Non, en vérité ! Madame, comment voulez-vous que cela se devine ? Elle a été toute stupéfaite de ce que je n'en sçavois pas là-dessus plus qu'elle. Si, par avanture, vous êtes plus au fait que moi, Monsieur le Duc, de ce qu'un homme éperdüement amoureux d'une femme, peut avoir à lui demander ; & que vous vouliez bien en instruire Madame de *Han*.... vous la tirerez d'une peine qui ne me paroît pas la tourmenter médiocrement.



LETTRE XLVII.

Si vous voulez que nous nous entendions un moment, Monſieur le Duc; & que vous ayez une idée juſte de nos devoirs reſpectifs, vous verrez que ce n'étoit pas à moi qui, comme vous ſçavez, n'ai point, non-ſeulement pris encore couleur avec vous, mais qui n'en veux pas prendre, à vous avertir que j'allois à l'Opéra; mais à vous, qui ôſez encore vous dire amoureux de moi, à deviner que j'y allois C'eſt du côté de la paſſion que doivent être les preſſentimens; & l'indifférence n'eſt pas faite pour donner des avis, ſur-tout, quand les avis courroient le riſque de reſſembler à des rendez-vous; car, en

bonne foi! vous annoncer que j'allois à l'Opéra, n'étoit-ce pas vous dire que je vous ordonnois de vous y trouver ? Vous m'accusez d'avoir empêché M. de *Cercey* de vous avertir à tems de cette partie : avec votre permission, vous vous trompez encore : vous dites que je la sçavois la dernière fois que je vous ai écrit, & que je vous en ai fait mystère : pas encore un mot de tout cela. Ce n'est point qu'il ne soit très-vrai que, si alors cette partie avoit été décidée, je ne vous en aurois pas informé, parce qu'encore une fois, j'aurois crû ne pouvoir le faire sans vous donner au moins des espérances ; & que je ne suis pas encore, mais je dis, point du tout, dans le cas de vous en permettre. Quant à celles que vous vous permettrez vous-même, je n'ai rien à vous dire, cela ne me regarde pas. Enfin

donc, j'ignorois complettement que je dûsse aller à l'Opéra; & voici comment cette importante affaire s'est arrangée. Il y avoit, peut-être, une heure que notre messager étoit parti, que Madame de *L. V...* arrive dans mon appartement, une lettre à la main. — Qu'y a-t-il de nouveau, Madame? — *C'est une lettre de Madame de N. qui étant actüellement seule, nous prie d'aller soûper, & coucher chez elle.* — Ah! Madame, voilà de ces parties que je hais à la mort, & où l'on trouve toûjours la fatigue, beaucoup plus sûrement que le plaisir. Qu'irions-nous faire chez elle? nous sommes si bien ici! Au lieu de vouloir nous en tirer, que n'y vient-elle, elle-même? — *Mais, Madame, c'est qu'elle a beaucoup d'envie, & moi aussi, de voir l'Opéra nouveau: qu'à P... nous en som-*

mes plus près, au moins de quatre lieües ; que nous partirions après dîner ; que nous reviendrions ſoûper chez elle ; & qu'en ſuppôſant que nous n'y vouluſſions pas reſter, la plus belle lune du monde nous reconduiroit ici: il me ſemble qu'il n'y a pas à tout cela grand embarras. — Ah ! l'Opéra ! réponds je en rêvant : mais, ſi par hazard, le Duc de... y étoit. —*Eh bien ! qu'importe, qu'il y ſoit !* —— C'eſt que j'aurai mal dormi, que j'aurai l'air fatigué, les yeux battus ; & qu'à quelque point que je compte ſur ſa tendreſſe, je voudrois bien qu'il ne me vît pas avec tant de deſavantage pour moi ; voyez, pourtant, ſi je ne penſe pas à vous ! *Eh ! Madame*, me répond M. de *Cercey*, *vous ſeriez au-par-deſſus, toute couverte de petite vérole, que le pauvre malheureux vous adoreroit encore.* Ce qu'il me diſoit,

me paroiſſoit bien fort ; & même je mourois de peur qu'il n'y eût de l'éxagération. Tout en le craignant, croiriez-vous que cela me détermine ? —— *En effet ! Madame, il ne s'en appercevroit pas.* —— *Allons donc :* je pâſſe tout le reſte : nous voilà à Paris. M. de *Cercey* ignorant que le Courier que dès le matin, il vous avoit dépêché de chez Madame de *N...* fût reſté yvre mort au *Point du jour*, nous quitte à *Paſſy* ; & c'étoit, ſelon toute apparence, pour vous aller chercher. Quoiqu'il ſe gardât bien de nous le dire, je me doutois du motif qui l'obligeoit à nous devancer ; & , (jugez, quand vous vous plaignez de moi, ſi vous n'êtes pas le plus injuſte de tous les hommes !) perſüadée de ce qu'il alloit y faire, je ne l'empêche point de partir. Il eſt vrai, d'ailleurs, que, comptant

comme je fais, sur la justesse des pressentimens des amans, je regardois comme fort inutile, le soin qu'il alloit prendre ; & que j'étois aussi sûre que vous étiez à la porte de l'Opéra, à m'attendre, que si je vous y eûsse déja apperçû. Quand, cependant, je fis réfléxion que j'allois paroître à vos yeux, j'avoüe que, malgré toute la confiance que j'ai de moi-même en vos sentimens, & que M. de *Cercey* avoit, ainsi que je vous l'ai dit, prodigieusement augmentée, le cœur me battit avec une violence que vous auriez peine à croire. Je songeai alors avec amertume que, née délicate, je devois, quoique pour le cacher, j'eûsse autant de rouge qu'une furie, porter sur le visage, l'impression de la fatigue d'une mauvaise nuit. J'arrive donc avec tout le tremblement d'un criminel qui va

paroître devant ſon Juge : point du tout : c'eſt que vous n'y êtes pas! *Voyons*, dis-je en moi-même, *il ne faut pas juger en mal ſi légèrement, du pouvoir de l'amour : il ſera ſûrement ſur l'eſcalier !* Non! cela commence à me donner, & beaucoup d'inquiétude, & beaucoup d'aſſûrance : car, à vous parler franchement, pour tout autre que pour vous, je me croyois aſſez jolie. Chaque homme qui s'arrêtoit à notre *lorgnette*, me faiſoit retourner la tête ; & cela eſt arrivé ſi ſouvent, que j'en ai les vertèbres du col toutes fauſſées. Peine inutile! Seroit-ce, me diſois-je, que, malgré toutes les douceurs que je lui ai écrites depuis mon forfait de *Saint-Cloud*, il feroit encore fâché contre moi? Idée ridicule, ſi vous voulez, & qui auſſi, pour dire la vérité, ne m'occupa pas bien long-

tems. Je ne pouvois pourtant point me figurer qu'il ſe pût que je fûſſe à l'Opéra; & que votre cœur ne vous eût pas dit que c'étoit-là qu'il falloit vous rendre. *Il ſçait*, me dis-je encore (car il eſt incroyable combien je vous cherchois d'excuſes!) *que je n'ai pas pour les hommages publics, un goût extrême; &, ſans doute, il eſt dans le balcon vis-à-vis de notre loge, d'où il me lorgne le plus tendrement, & le plus imperceptiblement qu'il eſt poſſible.* Pendant que je me berçois de cet eſpoir; & que, pour le voir rempli, j'attendois avec impatience qu'il fît plus clair dans la ſalle, arrive M. de *Cercey*, conſterné! anéanti! il faut lui rendre juſtice. Je le regarde d'un œil mocqueur: eh bien! lui dis-je. *Eh bien! Madame, cela ne ſe conçoit point; il vient de monter en chaiſe pour aller*

je ne ſçais où ; & , peut-être , n'en ſçavoit-il rien lui-même. Aſſûrément ! il prend bien ſon tems pour voyager ! Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, il n'eſt point à Paris ! Vous avez raiſon : cela n'eſt pas imaginable ! Toute abattüe que j'étois de cet affreux événement, je ſens, cependant, qu'il eſt convenable que je ne laiſſe pas voir à quel point il prenoit ſur moi ; & , afin qu'il ne le devine pas ; & pour que rien ne démente l'air d'indifférence que je me crois obligée de prendre, je ne lui fais aucune queſtion. *Ce chien de laquais!* diſoit-il entre ſes dents, *je lui caſſerai les bras ! Mais, qu'eſt-ce qu'un maraut comme cela, peut être devenu ?* J'entendois en riant en moi-même, tout ce beau monologue, & joüiſſois malicieuſement de l'excès de ſon agitâtion. Enfin, l'Opéra a, commencé : prévenüe, comme je,

l'étois, que ce feroit le plus vainement du monde que je prendrois la peine de vous y chercher, je me fuis livrée toute entière au Spectacle; &, ce qui a réfulté pour moi de votre abfence, c'eft que je n'y ai pas eu la plus légère diftraction, même, malgré la préfence de M. *de*... qui, du balcon où il étoit, nous ayant apperçües, s'eft fait ouvrir notre loge, & m'a fait la galanterie de ne me pas quitter de tout l'Opéra. Il eft vrai que je puis me vanter de lui avoir bien rendu fa politeffe; fa divinité fautilloit mauffadement dans un des recoins du Ballet; & je n'ai eu garde de manquer de la trouver charmante, & de demander trèsférieufement pourquoi l'on faifoit, à la fille de l'Opéra qui a le plus de grâces naturelles, & qui annonce les plus grandes difpôfitions,

l'injuſtice de ne lui pas faire danſer d'entrées ſeules. Il faut qu'il en ſoit encore plus épris qu'on ne me l'avoit dit ; car, loin de ſoupçonner, comme il le pouvoit, ce me ſemble, très-aiſément, que je me moc-quois de lui, il a renchéri ſur mes éloges avec une bonne foi qui pourroit bien mériter une autre qualificâtion. Mon Dieu! que l'amour eſt bête quelquefois ! Il ne s'en eſt, en vérité ! preſque rien fallu qu'il ne m'ait remerciée ; mais, ne l'ôſant pas, il s'eſt borné à me dire des chôſes ſi agréables que, ſi vous eûſſiez été à portée de les entendre, elles vous auroient certainement fait faire les plus terribles des grimaces. Cependant, malgré toutes ſes fleurettes, & quoiqu'il y ait dans cet Opéra, de très-belles chôſes, je ne m'y ſuis pas fort amuſée. Je ſuis fort ſûre

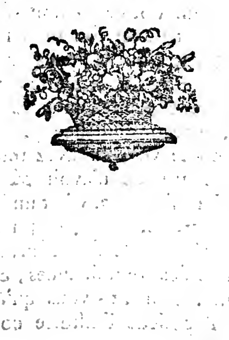
que le peu de plaiſir qu'il m'a fait, ne vient pas de ce que mon mari étoit derrière moi ; mais, cela ne viendroit-il pas de ce que ce n'étoit pas vous qui y étiez ? Voilà, par éxemple, ce que je ne fouillerai point. Ce qu'il y a de plaiſant dans cette avanture, c'eſt que M. de *Cercey* eſt auſſi affligé d'avoir trouvé votre cœur en faute dans cette importante occâſion, que ſi c'eût été le ſien qu'on y eût pris ; & qu'il en a été près de vingt-quatre heures, ſans ôſer me parler de vous. Enfin, en nous en revenant ici, il m'a dit que *vous ennuyant à Paris ; & ne pouvant par la faute de ce laquais, avoir l'eſpérance de m'y voir, vous étiez aller pâſſer la ſoirée chez le Duc de R... & que, quoique j'en voulûſſe penſer au deſavantage de votre tendreſſe, ce ſont de ces malheurs qui peuvent arriver à*

tout

tout le monde. Dans le fond, je le penſe comme lui : auſſi, ne vous en fais-je point de querelle ; mais, pour joüir du plaiſir de le mettre en fureur, je feins de ne point douter qu'une véritable paſſion ne doive donner toutes ſortes de preſſentimens ; & c'eſt une chôſe aſſez curieuſe à voir que toutes les peines qu'il ſe donne pour me démontrer le faux d'une opinion que je n'ai pas. En reliſant votre Lettre, (comprenez-vous bien ce que cela veut dire ? je relis vos Lettres : ah ! le bon ſigne pour vous, ſi je m'en cachois !) je l'ai trouvée d'un ton ſi triſte que, ſans m'attendrir pourtant, elle m'a mis beaucoup de noir dans l'âme. Vous me ferez donc plaiſir de ne m'en plus écrire de ſi lamentables ; & je ne ſçais pourquoi j'imagine que cela vous feroit plus aiſé que vous

ne me le dites. Je ſçais bien que vous voulez vous croire pour moi une paſſion très-forte ; mais comme j'ai, moi, quelques preuves du contraire, je vous aſſure que ſi vous vouliez bien n'éxagérer ni à vous, ni à moi, l'état de votre cœur, vous pourriez le plus aiſément du monde, m'écrire d'un ton beaucoup moins tragique. Vous devriez même vous mettre ſur cela, d'autant plus à l'aiſe que les belles élégies que vous me compôſez, fûſſent-elles, s'il ſe pouvoit, mille fois plus touchantes, ne vous en obtiendroient pas davantage la permiſſion ſi deſirée de joüir de ma préſence. Oh ! que je ne ſuis pas ſi béte ! Je ne vous conſeille pas plus d'abréger mon abſence dans votre imaginâtion ; quand, ce qui n'eſt point, Madame de *L. V.*.. voudroit retourner à

Paris plutôt qu'elle ne ſe l'étoit propôſé; ou que des événemens imprévûs l'y rameneroient malgré elle, je ne ſçais où je n'irois pas, plutôt que de l'y accompagner. Sur cette barbarie, je finis audacieuſement en me recommandant, M. le Duc, à vos bonnes grâces.



LETTRE XLVIII.

MON petit cousin eſt arrivé avant-hier ici, fort ſenſible au plaiſir d'être placé, & beaucoup plus charmé encore de vous en avoir obligâtion. Vous avez non-ſeulement dû trouver ſon nom ſur la liſte de votre Suiſſe, mais on a dû vous remettre une lettre de ſa part, où il vous exprime, autant qu'il le peut, la reconnoiſſance qu'il a du ſervice que vous lui avez rendu, & ſon regret de n'avoir pû vous en parler lui-même. C'eſt un jeune homme très-aimable; & qui joint aux agrémens de ſa perſonne, de l'eſprit, des connoiſſances, & des mœurs : croiriez-vous qu'à ſon âge, il poſſéde l'hiſtoire comme

l'*Abbé de Vertot?* Dieu veüille que quelque belle Dame sans principes, comme on prétend qu'il y en a, ne nous en aille pas faire un fat, & un libertin! Pour éviter ce malheur, il auroit une extrême envie que je voulûsse bien me charger de son éducâtion; mais, sans compter que l'éducâtion d'un jeune homme, sur-tout, quand il est aussi joli que celui-là, me paroît une fort grande affaire, je n'ai pas crû devoir entreprendre la sienne, sans consulter auparavant quelques-uns de mes amis, vous, nommément à qui je crois sur ces sortes d'affaires, beaucoup plus de lumières qu'à qui que ce soit. Tout vif qu'est donc le desir que j'ai qu'il n'en reçoive qu'une bonne, je n'ai encore pris sur cela aucun arrangement avec lui. Nous verrons ce que vous m'en direz; mais, non, non, tou-

tes réfléxions faites, ce sera sans vous que je me déterminerai. Vous me donneriez, peut être, le dégoût de me conseiller de le prendre; &, comme je sens que je ne m'en consolerois pas, je crois qu'il vaut mieux que, dans cette occâsion, je ne consulte que moi-même: ainsi, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de prendre que je n'ai rien dit.

Ah! vraiment! depuis hier matin que cette lettre est commencée, les chôses ont bien changé de face pour moi! Ce ne sont plus des conseils, Monsieur le Duc, mais des consolâtions que j'aurois à vous demander. L'auriez-vous jamais imaginé? Ces mêmes charmes, dont, à ce qu'il me disoit, on ne supportoit l'éclat que si difficilement! Ces yeux qui, d'un seul regard, portoient si impérieusement

l'amour dans le fond des cœurs !
Cette taille qui, pour l'élégance, la
grâce, & la majesté, surpâssoit tout
ce qu'on avoit jamais vû, tout ce-
la, dis-je, dans une seule minute,
& par le pouvoir vainqueur de deux
yeux qui, pourtant, n'avoient,
que je sçache du moins, jamais été
mis en comparaison avec les miens,
est réduit à si peu de chôse, que
l'on auroit bien de la peine à con-
cevoir que je pûsse seulement faire
une tendre impression. Vainement
je me dis, pour diminüer ma hon-
te, que c'est beaucoup moins à ce
qu'ils sont, qu'à ce qu'ils ont pro-
mis, que ces mêmes yeux rempor-
tent sur moi une si éclatante vic-
toire ; & que, si j'eûsse permis aux
miens d'en dire autant, la défaite
auroit bien pû n'être pas de mon
côté. Tout cela n'empêche point,
& que je n'aye été vaincüe, & que

je ne ſente ce malheur avec d'autant plus de vivacité, que l'enchantement où je paroiſſois plonger ce petit ſcélérat, avoit dû moins me le laiſſer prévoir. Ce n'eſt pas que n'ôſant point reprendre tout ce qu'il m'avoit dit d'éxagéré ſur mes appas, il ne m'en parle fort obligeamment encore ; mais, quand je pourrois ignorer ce qui s'eſt pâſſé, je m'y connois trop bien pour ne pas voir que le ſentiment n'anime plus ſes fleurettes ; & même qu'il ne m'en dit plus qu'avec toute la timidité d'un homme qui auroit peur qu'on ne prît pour meilleurs qu'il ne voudroit, les tendres propos qu'il pourroit tenir encore. Il me feroit, ſi je le voulois, on ne peut pas plus aiſé de le guérir de cette crainte ; mais, comme je ne pourrois, ſans me commettre, avoir paru la ſaiſir, il faudra bien,

malgré toute l'envie que j'aurois de le rassurer, que je la lui laisse toute entière. Vous me demanderez, peut-être, quelle est la beauté à qui je dois un si crüel affront : je vais d'un seul mot vous la faire connoître : c'est celle à qui vous avez trouvé assez de charmes pour être à elle, deux grands mois d'arrache-pied ; je vous défie de vous y méprendre actüellement. Cette vilaine bête, je vous demande pardon de parler si cavalièrement d'une femme en faveur de qui vous avez pû vous faire un pareil effort, est arrivée hier comme nous allions à la promenade : ses regards se sont tout de suite portés sur le petit Comte ; & tout de suite aussi, le coup de foudre. Pour lui, quoiqu'il n'ait point paru aussi frappé de ses charmes qu'elle croyoit l'être des siens, il a saisi avec une fa-

gacité que je ne lui aurois jamais crüe, tout ce que les yeux de Madame *de la Bli...* ſe tüoient de lui dire d'obligeant; &, comme, ſelon toute apparence, il a jugé convenable d'y répondre, il a ſçu peu à peu, pour converſer plus commodément avec elle, ſe dérober d'auprès de moi; & n'y eſt même pas revenu du reſte de la ſoirée. Vous ſentez aiſément combien, après une entrevüe ſi tendre, le ſoûper l'a été: des mines, des diſtractions, des ſoûpirs, du chuchetage, l'oubli le plus ſcandaleux de ſoi-même, & des autres, de petites rigueurs ſuivies de petites faveurs qui les démentoient, des langueurs, que ſçais-je, moi? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cela étoit fort beau à voir. Après ſouper, une partie de *Comète* à eux deux: des ſoûris, des reproches de part, & d'autre,

de ne sçavoir ce qu'on y faisoit ; enfin,

Agnès, & le corps mort s'en sont allés ensemble.

J'ignore combien de tems le petit traître est hier au soir resté à la toilette de Madame *de la Bli...* ni combien d'instans il a pâssé ce matin auprès d'elle ; mais ce n'a été que fort tard qu'il est venu me faire sa cour ; &, *toutes les régles de la Métoposcopie sont fausses*, ou, l'on ne lui a pas fait essuyer des crüautés bien grandes ; en douze heures ! comprenez-vous celà ? Ah ! oui ! & de reste ! Je sçais que la liberté de la campagne, abrége les formalités des nouvelles connoissances : mais il me semble que j'y vivrois cent ans que je n'y deviendrois pas si familière que cela. Elle ne sçavoit seulement pas son nom ! le voilà bien tombé ! Elle nous quitte ce soir ; & lui de-

main : ils ont pris cet arrangement pour n'avoir pas l'air de s'en retourner enſemble à Paris : il faut convenir que l'on a bien perfectionné la décence.

Après vous avoir écrit tant de chôſes, dont je ſuis ſûre que vous ne vous foucierez guères, il n'y auroit que juſtice, peut-être, à vous en écrire qui eûſſent droit de vous intéreſſer davantage ; mais, quand il vous arrive d'être auſſi terriblement tendre que vous l'êtes dans votre dernière lettre, je ne trouve rien à vous répondre. Hélas ! pourtant, quand j'y ſonge, que de mots, ſi je voulois, je pourrois payer d'un ſeul !

LETTRE XLIX.

AH ! ſans doute ! je ſuis, par éxemple, tout-à-fait de votre avis! Je n'aurois jamais pû me diſpenſer de donner dans ce piége-là ! Auſſi, conviens-je que pour avoir négligé un moyen qui vous aſſuroit ſi infailliblement *le bonheur de me voir*, il faut que vous ſoyez d'une bonne foi digne, tout au moins, du prémier âge du monde. Il devoit, en effet, me paroître d'autant plus probable que l'affaire dont je vous avois chargé pour mon petit couſin, fût ſi embroüillée que vous ne pûſſiez m'en rendre compte qu'en préſence, qu'il s'y agiſſoit purement d'un *oui* ou d'un *non ;* & qu'il eſt plus avéré qu'il n'y a rien qui ;

pour être rendu, éxige & plus de détails, & plus d'embarrassantes discussions. Si vous m'avez crüe aussi capable de donner là dedans, qu'à la façon dont vous cherchez à me faire valoir votre franchise dans cette circonstance, je dois le penser, vous vous faites sûrement plus, & de bien plus fortes illusions que vous ne me dites, & que vous ne devriez. Mais, voyons : pour vous payer d'une candeur dont moi-même je ne reviens point, & que vous n'auriez pas eüe, si vous eûssiez crû que vous ne l'auriez qu'en pure perte, que voudriez-vous que je fisse ? Ne seroit-ce point, par hazard, que je vous rendîsse ce dont vous imaginez qu'elle vous prive? C'est-à-dire, que parce que vous n'avez pas employé auprès de moi, un stratagême dont il ne se pouvoit pas que

jè fûsse jamais la dupe, il faut de toute nécessité que je m'attrappe moi même. Non, Monsieur le Duc, non, avec votre permission, cela ne sera point du tout comme vous vous en êtes flatté; &, de vos jours, vous n'aurez voulu plus gratüitement paroître franc, & desintéressé. Si cette résolution de ma part, trompe vos espérances autant que je le crois, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de vous rappeller que je ne me suis rien moins qu'engagée à réaliser toutes les chimères dont vous jugeriez à propos d'amuser votre amour. Si, donc, vous continüez à trouver mauvais que je ne révoque pas les défenses que je vous ai faites de venir ici, du moins cela n'aura-t il pas lieu de vous paroître extraordinaire? Il n'y a rien si je vous en crois, que vous ne tentiez pour vous défaire du mal-

heureux ſentiment que je vous ai inſpiré : ah ! Monſieur le Duc, ce n'eſt pas le tout que d'être amoureux, il faut encore être conſéquent. S'il eſt auſſi vrai que vous me le dites, que vous ſouhaitiez de ne m'aimer plus, pourquoi deſirez-vous tant ma préſence ? La regarderiez-vous comme une chôſe qui doive plus que tout autre, aider à cette réſolution ?

Vous me craignez ſinguliérement ! me direz-vous : *que voulez-vous que j'en penſe ?* Tout ce qu'il vous plaira : *& quel eſpoir, une pareille crainte, ne devroit-elle pas me donner ?* Oh ! cela, c'eſt ce que de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne ſçauroit jamais empêcher : vous êtes, aſſurément, bien le maître d'en prendre. Si vous me permettez, cependant, de vous parler en amie, je ne vous conſeille pas de vous livrer

tant aux idées flatteuses que ces mêmes craintes peuvent vous faire naître, par la raison si connüe que, plus nous sommes abandonnés à des chimères agréables, plus, quand l'événement n'y répond pas, il nous rend à plaindre. Chacun, vous ne l'ignorez pas, a ses maximes : il est dans les miennes, par éxemple, que, dans la position où je suis, une femme ne sçauroit ni se craindre trop tôt, ni, quoiqu'il en puisse coûter à l'amour-propre, penser trop mal d'elle-même. J'y ajoûte qu'il est bien râre que celles qui commencent par se croire toute la vertu qu'il leur faudroit, ne finîssent point par s'en trouver beaucoup moins qu'il ne leur seroit nécessaire d'en avoir. J'ai toûjours regardé comme une des plus grandes raisons de nos foiblesses, notre confiance en nos propres forces ;

&, d'après ce principe, le risque de ne me pas rendre, peut être, assez de justice, ne m'a point paru devoir entrer en comparaison avec le danger qu'il pouvoit y avoir pour moi à compter trop sur les miennes. Vos prétentions subsistant toûjours, il doit vous paroître tout naturel que mes craintes, loin de s'affoiblir, ayent pris un degré de force de plus. Vous m'avez fait rêver; cela m'a fait peur : j'ai mieux aimé croire, que si je ne m'armois pas contre vous avec la dernière sévérité, il n'étoit pas impossible que je répondîsse à vos sentimens, que de ne m'aviser de le craindre que, quand sans pouvoir l'emporter sur les miens, tout ce que j'aurois fait pour les combattre, n'auroit servi qu'à me les rendre plus douloureux. On se dit toûjours, & plus commodément, & avec plus de fruit, tout

le mal, qu'avec un peu de raiſon ſeulement, on doit ſe dire de l'amour, quand ce n'eſt pas en préſence de l'amant qu'on ſe le dit. Pourrois-je donc, ſans une inconſéquence impardonnable, m'expôſer, à la campagne, & dans un lieu encore où je ne ſçaurois douter qu'on ne lui donnât tout le tems de me perſécuter de ſa tendreſſe, à voir un homme que je ne veux pas plus aimer que je ne le dois ? Vous ne viendrez donc pas ici de mon aveu; & je me plais à croire que vous ne chercherez point à abuſer contre moi, de la protection que vous y accorde M. de *Cercey*. Il ſeroit, de plus, aſſez peu ſûr pour vous, de chercher à prendre cette voie : j'ai du moins lieu de me flatter que, quelqu'ardent que puiſſe être le deſir qu'il a de vous obliger, il ne le pouſſera pas au point de

vous faire paroître ici tant que je n'y consentirai point. Je ne vous cache pas, tout en vous interdisant ma présence, que j'employe très-crüellement contre vous, le tems que je vous force à me laisser. Si, ce qu'en vérité, je n'ai point du tout encore sujet de croire, vous triomphiez de toutes mes résolutions, j'aurois du moins la consolation de ne m'être rendüe qu'à un sentiment qui, si toutesfois il en est de tels pour la vertu, auroit pour me surmonter, dû être véritablement irrésistible. Dans un malheur si grand, c'est, sans doute, une bien foible ressource : aussi, moins je crois qu'elle pût me suffire, plus je tâche de n'en avoir pas besoin.

Comme, du caractère féroce dont je suis, les crüautés ne me coûtent absolument rien, je voulois, en continüant de vous en accabler, al-

ler jusques au bas de ma page : & j'ôse dire que j'avois dequoi ; mais Madame de L. V... ne me l'a pas permis : je lui ai pourtant dit que c'étoit à vous que j'écrivois. *Allons, allons, Madame,* m'a-t-elle repliqué, *en voilà bien assez pour un homme que l'on n'aime point, & à qui l'on ne doit avoir que cela à écrire.* Que vouliez-vous que je lui dîsse ? J'ai trouvé qu'elle avoit raison.

LETTRE L.

Effectivement, Monſieur le Duc, je croirois aſſez comme vous, que ſi j'avois le malheur de vous aimer, je ne vous le dirois que le plus tard qu'il me ſeroit poſſible. Mais, ſi cela étoit, auriez-vous beſoin que je vous le diſſe; &, juſques dans tout ce que je ferois pour vous le cacher, ne le découvririez-vous pas? Si vous voulez donc, en croire plus que je ne vous en dis, ce ſera moins ma faute que la vôtre; & je ne ſerai même pas de nous deux, celle qui y perdrai le plus, puiſque c'eſt bien moins à moi qu'à vous, qu'il importe que vous ne vous faſſiez pas d'illuſions. Je conçois ſans peine, que le ſoin

que je prends de vous fuir, & dont je n'ai pas cherché à vous dissimuler la cause, a dû vous faire penser que, si vous n'agissiez pas encore sur mon cœur, autant que vous le desireriez, vous pouviez n'en être pas aussi loin que je m'obstine à vous le dire. Il vous est, enfin, pénible de croire qu'une femme puisse se craindre si prématurément, &, sans en trouver en elle-même aucune raison. Je conviens que, pour notre malheur, ce n'est point un excès de précaution que l'on a communément à nous reprocher; mais, de ce que la chôse est râre, doit-on en inférer qu'il ne se peut pas qu'elle éxiste? Il me semble que, dans le moral, comme dans le physique, ce seroit une bien mauvaise façon de raisonner que celle-là. Il est vrai, cependant, que, quelque pouvoir que cette

crainte ait eu ſur mes actions, ce n'eſt pas elle ſeule qui les a guidées; & que la peur horrible que me fait votre Madame de *Vo...* y eſt entrée pour beaucoup. Nous avons été aſſez ſeules ici, pour ce que nous ſommes l'une & l'autre, s'entend : les ſentimens de mon amie, & du vôtre, & leurs arrangemens reſpectifs ſont aujourd'hui trop connus pour que cette odieuſe femme les ignore; & pour qu'elle n'eût pas crû, ſi vous étiez venu nous voir, que ce n'eût été moi ſeule qui vous y aurois attiré; & que, me regardant, peut-être, comme la cauſe de votre inconſtance, elle ne m'eût pas accâblée de toutes les noirceurs dont la voix publique, & la vôtre la diſent ſi capable. Votre liaiſon avec Madame de *Li* n'a pas, non plus, peu contribüé à m'affermir dans cette réſolution.

ſolution. Ce n'eſt pas que, comme bien des gens, je vous croye de l'amour pour elle, ni, même, rien qui en approche ; mais, ſi je veux bien ne pas douter que vos diſpôſitions à ſon égard, ne ſoient telles qu'elles doivent être, puis-je, de même, me répondre des ſiennes ; &, s'il eſt vrai, ainſi qu'on l'aſſure, que vous lui tourniez la tête, ai-je moins à craindre d'elle, que de Madame de *Vo...* ? Beaucoup d'autres, à ma place, pourroient n'avoir pas en ce que vous leur diriez, la même confiance, ſur-tout, quand preſque tout le monde leur diroit le contraire : mais, naturellement, je ne ſuis pas ſoupçonneuſe ; & de plus, une pareille affaire me paroîtroit ſi aviliſſante pour vous, que l'eſtime ſeule que vous m'inſpirez, ſuffiroit pour m'empêcher de la croire. Au reſte, lorſque

ces bruits vous fâcheront bien sérieusement, vous sçaurez bien aisément les faire tomber. *Tout ce qui m'en reviendra, si je cesse aujourd'hui de la voir*, m'avez-vous dit dans quelqu'une de vos lettres, *c'est qu'on dira que nous sommes broüillés.* Ah! pensez-vous qu'il ne fût pas mieux que ce ne fût que cela qu'on dît? *L'avenir me justifiera*, ajoûtez-vous; je le veux croire: mais, en attendant, le présent vous accuse; & vous ne me paroissez pas le sentir assez. Vous êtes bienheureux que je ne vous aime pas; car je serois bien éloignée de prendre cette réponse pour une raison. Cependant, vous trouverez bon qu'en attendant cet avenir qui doit vous justifier; Madame de *Li*... n'empêche pas moins que Madame de *Vo*... & plus encore, peut-être, que j'aye l'honneur de vous voir ici. Mon-

ſieur *de*... malgré la diſſipation que vous lui voyez, le peu de goût que je lui inſpire, & l'air de ne pouvoir pas imaginer qu'on puiſſe être jaloux de ſa femme, eſt, pour le moins, tout auſſi mari qu'un autre; &, tant à ce titre, que par une malheureuſe facilité qu'il a à croire tout ce qui nous dégrade, il adopteroit d'autant plus aiſément les rumeurs qui pourroient être à mon deſavantage, qu'il ſe diſſimule moins qu'il auroit beſoin d'une excuſe. Je ne puis, ni ne dois même vous en dire plus ſur ce chapitre; mais croyez qu'à cet égard, mes peurs ne ſont que trop bien fondées, & que je ne m'en fais pas d'illuſoires. Vous voilà inſtruit de tous mes motifs: moins vous gâgneriez à les combattre, plus je deſire pour vous, que vous en ſoyez content. Vous devez ſentir

que ce n'est pas pour m'y soustraire totalement à la ville, sur-tout avec les craintes qui m'occupent, & qui m'y suivront, que je me suis imposé cette loi à la campagne; mais, comme à moi-même elle me paroît un peu dure, & que je n'aurai pas à Paris, besoin de tant de circonspection, je crois pouvoir aussi, m'y permettre moins de contrainte. Vous pourrez donc, quelquefois, me voir chez moi: je dis *quelquefois*; & vous le dis d'avance, afin que vous ne vous flattiez pas que je tolère des assiduités bien marquées. Je crois encore devoir vous annoncer de ne pas vous attendre à des tête-à-tête: ce n'est point que je les craigne, c'est, seulement, que je ne les aime pas; & si le hazard peut vous en procurer, je sçaurai les rendre si courts que vous ne pourrez pas plus en tirer

d'inductions favorables pour vous, que les autres n'auront lieu d'en penser mal de moi. D'ailleurs, à moins que des circonstances particulières ne me forcent à changer cet ordre, ma porte, vous le sçavez, n'est jamais ouverte qu'à une certaine heure; &, si je vous voyois, ou chercher à la prévenir, ou tâcher d'être toûjours le prémier que je reçûsse, je pourrois bien ne vous plus recevoir du tout. Ma belle-mere, femme qui pâssoit pour avoir dans les mœurs, trop d'austérité, & qui dans le fond, n'étoit que fort raisonnable, avoit mis dans la maison, une régularité que sa mort n'en a point bannie, parce qu'elle ne me gêne pas; & qu'entre nous, M. *de*... n'est pas fâché de la voir subsister. En attendant que, suivant mon projet, je vous aye rendu raisonnable, ou que, suivant le

vôtre, vous m'ayez fait partager votre folie (remarquez bien, au moins, que je ne parie pas plus pour moi, que contre vous.) vous pourrez, plus souvent que chez moi, me voir chez Madame de *L. V.* Son goût pour la solitude, son aversion pour les gens à fracas, le peu de monde qu'elle admet chez elle, le genre dont il est, tout cela réüni, rend sa société aussi sûre qu'agréable. Ce sont d'honnêtes gens qui ne sçavent ni commenter, ni répandre ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent; mais, toute persüadée que je suis de leur sagesse, & de leur probité, je n'en ai pas plus d'envie de leur servir de spectacle; & je vous déclare, qu'à la prémière imprudence qui vous échapperoit, quelque légère même qu'elle pût être, vous ne me verriez plus ni là, ni ailleurs. Ce

n'eſt pas que j'ignore que vous pourriez pâſſer pour m'aimer, ſans que je pâſsâſſe, moi, pour vous le rendre, ſur-tout, à la façon dont je me conduirai avec vous ; & qui, je vous le jure, ne donnera point de priſe aux propos : mais on eſt toûjours ſi diſpôſé à nous le croire à la reconnoiſſance ; & même on nous en croit ſi ſouvent, long-temps avant que nous en ayons, que nous ne pouvons, à mon ſens, trop prendre garde à ce qui peut nous rendre l'objet de l'attention, & des diſcours des autres. Si je ne puis toûjours échapper à la calomnie, du moins tâcherai-je de ne jamais mériter la médiſance. Voilà quelles ſont mes intentions : ou je m'abuſe fort, ou ce ne ſont pas tout à fait les vôtres ; pour moi, je n'en changerai point ; c'eſt ce dont vous pouvez être parfaitement ſûr. Adieu,

Monsieur. Ah! mon Dieu! je vous demande pardon: avant que d'écrire ce *Monsieur*, j'aurois bien dû me rappeller combien il vous déplaît dans mes Lettres; mais, comment vous traiter? Vous sçavez bien que je ne puis encore, en conscience, vous appeller mon *Ange*; ne vous découragez point, cela viendra, peut-être.



LETTRE LI.

C'EST, cependant, quand j'y songe, une terrible chôse que l'habitude! Il est quatre heures: je suis, selon mon usage, retirée dans mon appartement: mes lettres ne sont pas encore arrivées; &, parce que je n'ai point à vous lire, je ne sçais que faire! *Ah! Duchesse! Duchesse!* Ce qui, pourtant, me rassure un peu sur mon état, c'est qu'à quelque point que me pèse mon loisir, je ne me suis point avisée, pour charmer mon impatience, & mon ennui, de relire les beaux manuscrits que j'ai de vous; & que, si j'étois dans le cas d'avoir à me craindre, ç'auroit indubitablement été cette occupâtion que, tout ma-

chinalement, je me ferois cherchée: mais, que mets-je à la place? je vous écris! en vérité! cela me paroît bien revenir au même; & puis, que veut dire cette impatience qui m'agite? Qu'attends-je, soit de la Cour, soit de Paris, que de petites nouvelles, parmi lesquelles je suis presque sûre qu'il n'y en aura pas une qui ait le droit de m'intéresser! A quoi donc puis-je la devoir qu'à la certitude où je suis, qu'entre tous ces chiffons, il pourra s'en trouver que je ne regarderai pas avec la même indifférence que les autres? Pèsez bien sur tout cela:

Et, plaignez-vous après, Seigneur, si vous l'osez!

Ah! grand Dieu! voilà votre lettre! On me donne pour raison de son retard, que notre messager a trouvé à M... quelques-uns de ses

amis, & qu'il s'est arrêté à boire avec eux. Le plaisant marouffle! il prend vraiment, bien son tems pour boire! Ah! je lui apprendrai à s'amuser, lorsque que j'attends quelque chôse de vous! —— Je viens de vous lire. Avec quelqu'adresse que vous cherchiez à me déguiser ce qui se pâsse, soit dans votre cœur, soit dans votre imaginâtion (car quelquefois vous êtes un peu sujet à prendre l'une pour l'autre.) M. le Prince *de*... vous occupe, ou paroît du moins vous occuper l'esprit, &, fort désagréablement encore. Vous le faites, à vrai dire, revenir d'un peu loin sur la scène; mais, enfin, puisque l'y voilà; & que, selon toute apparence, vous ne l'y mettez pas pour rien, prenons-le: autant vaut-il, lui, qu'un autre: &, pour vous faire le plaisir tout entier, laissons-

là Madame de *Li*.. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que pendant que l'idée d'un Prince qui, peut-être, hélas ! ne pense plus du tout à moi, ou n'y pense guères, a l'air de vous persécuter, vous ne vous doutez seulement pas que le malheur du monde, le plus à craindre pour votre amour, vient de vous arriver. Sçavez-vous bien que, réellement, vous ne sentez rien ? Quoi ! sans en avoir aucune cause qui vous fût connue, vous ne vous êtes pas trouvé le cœur serré ? Vous avez si peu de pressentimens ! & vous ôsez dire que vous aimez ! eh bien ! puisqu'à votre honte, il faut donc vous le dire, — Mais, non, vous n'avez qu'à le deviner : bon ! lui ! deviner ! je lui donnerois bien cent ans pour cela qu'il n'en viendroit pas à bout. Eh bien ! c'est... c'est le Comte de *Ger*... de qui j'ai hier re-

fusé l'hommage le plus tendre qui jamais ait été offert. Oui, Monsieur, entendez-vous bien ? ce n'est que de M. le Comté de *Ger...* qu'il s'agit. J'en ai d'autant plus été confondue que je croyois que c'étoit à Madame de *L. V.* qu'il adressoit ses vœux : mais, soit que cette dernière ayant jugé à propos de ne plus cacher ses sentimens pour M. de *Cercey*, ce malheureux Comte ait crû n'avoir plus rien à espérer d'elle ; ou que mes charmes, qu'à tout ce qui m'arrive dans ce genre-là, je dois croire très-dangereux à la longue, ne lui ayent pas fait plus de grâce qu'à vous, il s'est, enfin, vû forcé de me déceler leur nouvel ouvrage, & ses nouvelles peines ; &, par parenthèse, je ne crois pas, moi qui, sans me vanter, ai essuyé en ma vie quelques déclarations, en avoir jamais entendu de si blas-

fardes. Auſſi, malgré tout l'honneur qu'il me fait, & que je ſens auſſi vivement que je le dois, ai-je, quand il a jugé à propos de me parler, penſé lui rire au nez; mais, pour ne dégoûter perſonne de m'en dire autant, je me ſuis contenüe. Comme il a aux maximes d'Opéra, la plus grande foi du monde, ne trouvant dans la réponſe que je lui ai faite, rien qui fût abſolument bien flatteur, il m'a dit qu'il attendoit beaucoup de la perſévérance. Je lui ai répondu qu'il étoit réel qu'avec cela, l'on ennuyoit plus long-tems qu'en ne perſévérant pas; & même, que je ne craignois point de l'aſſurer qu'avec ce ſyſtême, l'on conduiſoit infailliblement de l'indifférence à la haine. Il a pris ce que je lui diſois, pour ce que nous appellons une *façon de parler*, & continüe de

m'aſſaſſiner des plus cruelles fadeurs qu'on puiſſe jamais avoir le malheur de s'entendre dire. Je le trouvois déja bien ſot ! mais, j'aurois peine à vous exprimer ce que, depuis ſon impertinent amour, il me paroît ; & à quel point je me ſens dégradée de cette conquête. Quand j'aurois la vanité de la beauté, autant que je me flatte de l'avoir peu, il me ſemble que ce ſeroit encore la même chôſe. J'ai fait ſur le champ, confidence à Madame de *L. V.* du malheur qui m'arrivoit ; d'abord elle a été tentée d'en rire : mais, lorſqu'elle a vû que cette ridicule avanture me cauſoit un vrai chagrin, elle a ceſſé de prendre la chôſe ſi légèrement. Qu'y faire toutesfois ? Il eſt chez elle ; & elle ne ſçauroit l'en bannir. Moi, j'ai différentes raiſons pour ne vouloir pas retourner de ſitôt à Paris ; pré-

mièrement, la petite vérole qui y regne, & que je crains comme le feu : secondement... enfin, je n'y veux pas retourner. Cependant, ce terrible Comte est insoutenable ; &, si comme il m'en menace, il persiste à être tendre, il me fera fuir bien par-delà *les Sauromates*. Je ne sçais pas trop bien quel pays habitoient ces gens-là ; mais, enfin, vous pouvez juger par ce que je dis, que je suppôse qu'ils n'étoient pas fort près de chez nous. Quoique votre amour ne m'ait pas donné l'idée d'aller si loin, je vous exhorte en bonne amie, à n'en pas plus présumer en sa faveur. Croiriez-vous que, même en voulant bien, ainsi que vous m'en assurez, m'en tenir quitte pour le simple aveu de mes sentimens pour vous, vous ne m'en encouragez pas davantage à vous rendre ce que mé-

rite un excès de desintéressement qui n'est presque point croyable ? Fussé-je même, ce dont à la vérité je doute encore un peu, dans le cas d'avoir à vous faire une si belle confidence, après vous avoir tant répété que je ne vous aimerai jamais, j'attacherois, à changer de langage, un si grand ridicule que je n'aurois jamais la force de me le donner. Ainsi, plus vous auriez à craindre qu'en moi, la vanité n'imposât toûjours silence à l'amour, moins vous devez vous réduire à de pures misères qui, sans qu'il vous en revienne rien, ne font que gêner considérablement votre imaginâtion. Conservez donc, croyez-moi, vos prétentions dans toute l'étendüe que vous leur aviez donnée d'abord. Quand, d'ailleurs, cet aveu si charmant sortiroit enfin de ma

bouche, s'il m'arrivoit de m'en tenir-là, dites-moi en conſcience, Monſieur le Duc, que feriez-vous d'un aveu tout ſec ?



LETTRE LII.

NON ! c'eſt que je ſuis d'une humeur ! mais d'une humeur comme je n'ai été de ma vie ! Vous croyez, peut-être, (car il n'y a, graces à Dieu, rien dont vous ne vous flattiez.) que c'eſt vous qui en êtes la cauſe ? Eh hien ! c'eſt que ce n'eſt non plus vous ! mais, quand il le croiroit ? *En vérité ! Madame, vous êtes folle !* Pâſſons : j'ai donc bien de l'humeur. Il n'eſt pas que vous ne vous ſouveniez de ce que dans ma dernière Lettre, je vous ai mandé du Comte de *Ger...* & du ſot amour qu'il a jugé à propos de prendre pour *mes charmes*. Vous ne pouvez pas ignorer plus, que vous êtes le ſeul à qui je permette de

m'aimer : à vos riſques, il eſt vrai ; mais n'importe, je vous le permets. J'avois été auſſi ſurpriſe que ſcandaliſée de l'aveu qu'il avoit pris la peine de me faire ; car, enfin, ma façon d'être dans la ſociété, devroit, ce me ſemble, m'expôſer moins que beaucoup d'autres, à ces ſortes de propos. Il m'a toûjours, lui, tant déplû perſonnellement ! j'ai pris ſi peu de ſoin de le lui cacher ! qu'il auroit dû moins que perſonne, ſe livrer aux tendres ſentimens que je faiſois naître dans ſon âme : mais, quand même, je lui aurois juſques-à ce jour-là, mieux diſſimulé ma façon de penſer à ſon égard, l'air dont j'avois reçû ſa déclarâtion, n'auroit pas dû lui permettre la plus légère eſpérance de me faire jamais changer d'avis. Je me flattois donc que cette ridicule avanture n'auroit point de ſuite ;

je me trompois. J'étois, hier, à peine éveillée, que cet épouvantable Comte s'est présenté à ma porte. Comme mes gens sçavent que je ne reçois de visite que debout, ils lui ont répondu de leur chef, qu'il falloit que, pour me voir, il choisît un autre instant. Loin de les en croire, il s'est emporté contr'eux, de l'audace qu'ils avoient de l'exclûre, &, selon lui, de leur propre autorité; & enfin, les a forcés de venir me demander si je voulois, ou non, le recevoir. J'ai confirmé de ma bouche, l'arrêt qu'ils avoient porté; &, en murmurant contre moi, d'une façon assez singulière, M. le Comte a pris le parti de se retirer. On assure même qu'en s'en allant, il a dit que *j'avois des mœurs bien gothiques*. J'ai si peu de connoissance des usages des Goths, que je ne puis sçavoir

peut, sans inquiétude, se montrer dans le plus grand négligé. Une heure après sa prémière apparition, M. le Comte est revenu : quoiqu'alors je fusse à ma toilette, je l'ai fait encore renvoyer. Ce n'est pas que je n'accorde à quelques personnes, la liberté de m'y voir ; mais, ne la donnant pas à tout le monde, il m'auroit paru peu convenable de faire une exception en faveur d'un homme qui ne mérite aucune grâce. D'ailleurs, ce grand empressement à me chercher, & si nouveau pour lui, m'a, & sur-tout après les propos qu'il m'avoit tenus, été fort suspect : & je voulois si, comme j'avois lieu de le craindre, son intention étoit de les recommencer, que ce ne fût qu'en présence de gens qui pûssent un peu les contraindre, ou me donner plus de facilité de les abréger. Je lui ai

donc fait dire que j'allois dans l'inſtant, pâſſer chez Madame de *L. V.* & qu'il ne tiendroit qu'à lui de m'y voir. A ce nouveau refus, il s'en eſt peu fallu qu'il n'ait fait éclater toute ſa colère. Quand ma toilette, que la crainte de le trop faire attendre, ne m'a point engagée à bruſquer, a été finie, je me ſuis fidellement tranſportée au lieu du rendés-vous: croiriez-vous bien que, non-ſeulement je ne l'y ai pas trouvé, mais qu'il n'a paru qu'à l'heure du dîner? encore étoit-il d'une humeur effroyable! Il ne m'a pas été difficile de juger que ma façon de me comporter avec lui, pouvoit en être un peu la cauſe: ma conſcience ne m'eût-elle abſolument rien reproché à ſon égard, ſon air ſombre, & contraint avec moi, auroit ſuffi pour m'apprendre qu'il croyoit avoir, lui, quelques raiſons

raisons de se plaindre. M. de *Cercey* à qui les mines de M. *le Comte* n'ont point échappé, s'est douté dans l'instant, que la tendresse de ce dernier, venoit de recevoir quelque grand échec ; &, pour s'en assurer, persüadé avec raison que si ses conjectures étoient justes, *M. le Comte* ne croiroit plus que la persévérance fût le meilleur moyen pour attendrir une crüelle, il a froidement remis cette thèse sur le tapis. M. de *Ger.* qui, dans l'excès de la fureur qui le transportoit, n'avoit garde de croire qu'après mes torts, &, sur-tout, après la tranquilité où ils me laissoient, il pût jamais en revenir pour moi à de plus doux sentimens, s'est hâté de reprendre toutes les anciennes platitudes dont il avoit cherché à étayer ce même systême ; & il a ajoûté en propres termes (car

il ne faut pas vous le gâter.) *que cela étoit bon pour le discours.* Je ne sçais si en pareilles circonstances, vous auriez trouvé rien de si ingénieux ; mais il est de toute vérité qu'il l'a dit. Vous sentez aisément ce qu'un homme d'un si râre génie, animé encore par une passion malheureuse, a pû ajoûter à une si belle phrâse : quand j'aurois le tems de vous rendre cette conversâtion, la crainte que *M. le Comte* ne perdît trop à être traduit par moi, ne me le permettroit pas. Tout ce que je puis donc ajoûter à cela, c'est qu'il est impossible de faire dire, d'un côté, autant d'absurdités à quelqu'un, & avec plus de malice que M. de *Cercey* en a fait dire à *M. le Comte* ; & que de l'autre, on ne sçauroit en dire avec autant de bonne foi que *M. le Comte* y en a mis. Enfin, la persévérance n'a plus

été que la vertu des ſots ; & que même les Opéra nouveaux , de peur de ſe donner un trop grand ridicule, n'ôſent plus recommander. Vous trouverez bon que je vous abrége l'hiſtoire de ce ſot dîner. Tant qu'il a duré, & même aſſez long-tems après, la colère du Comte s'eſt ſoutenüe dans toute ſa force ; mais, apparemment, l'amour reprenant ſes droits peu à peu, quand il m'a vüe près d'aller dans mon appartement, il a été me guetter au paſſage. Mon prémier mouvement à ſon aſpect, a été de retourner ſur mes pas ; mais il m'a retenüe, & d'une façon aſſez reſpectüeuſe pour un amant ſi fâché ; & ſe hâtant de profiter de la ſolitude où il ſe trouvoit avec moi , il m'a encore parlé de ſon amour , & mieux, ce me ſemble, que je ne devois l'attendre de lui. Seroit - il

donc vrai que cette paſſion donnât quelquefois de l'eſprit ? Comme, malgré tout ce qu'en ce moment, elle lui en faiſoit trouver, le fond de ſon diſcours ne m'en agréoit pas davantage, j'ai pris la liberté de l'interrompre pour l'aſſurer avec beaucoup de politeſſe, mais avec autant de fermeté, que rien ne lui pouvoit jamais être plus inutile que les ſentimens qu'il avoit conçus pour moi ; & que, pour ſon bonheur, je deſirois vivement qu'il ne s'obſtinât point à les conſerver. *C'eſt donc, Madame*, m'a-t-il demandé d'une voix tremblante, & avec la phyſionomie toute renverſée, *votre dernière réſolution* ? Oui, Monſieur, lui ai-je répondu d'un air fort tranquile, mais très-décidé. Je ne ſçais s'il n'a pas crû trouver un air de mépris, où il n'y avoit que la plus profonde indifférence :

quoiqu'il en ſoit, après avoir gardé le ſilence quelques inſtans, il a promené ſur moi, des yeux enflammés de colère; & reprenant la parole, ——*C'en eſt aſſez : vous ne m'en entendrez parler de ma vie.* —— C'eſt ce que je deſire; & vous m'obligerez fort de vous tenir parole. —— *Vous n'en exigeriez pas autant de tout le monde*, a-t il repris avec un soûris aſſez mépriſant; *& ce même aveu qui, dans ma bouche, n'a pas le bonheur de vous plaire.* —— Ne me plairoit pas plus dans la bouche d'un autre, ai-je interrompu avec une émotion aſſez marquée: —— *Ah! pardonnez-moi, Madame, vous ne ſçavez pas moins qu'une autre, faire des exceptions.* Admirez ma bêtiſe! j'ai eu preſqu'autant de peur qu'il ne vous nommât, que ſi je partageois votre tendreſſe; mais j'ai ſenti par réfléxion à quel point

cette crainte étoit ridicule. *Oüi, a-t-il continüé; &, encore une fois, vous recevriez moins mal mon hommage, si quelqu'un plus heureux que moi, ne sçavoit pas vous le rendre odieux : ces grands airs de vertu ne n'en impôsent pas autant qu'on s'en flatte!* J'ai été tentée de lui répondre que, s'il se rendoit justice, il seroit convaincu que, pour se défendre contre lui, l'on n'avoit pas plus besoin de vertu, que d'avoir du goût pour un autre : mais j'ai crû que ce seroit l'honorer trop que de prolonger cette conversâtion; & en le regardant d'un air où, je l'avoüe, le plus affreux dédain étoit peint, je suis entrée chez moi. Mon Dieu! qu'un amant rebuté est laid, sur-tout quand il n'est pas, d'ailleurs, bien de sa personne! Quoique j'aye déja pris la liberté de faire des infortunés, je n'avois

jamais vû cela aussi bïen qu'hier. Comme, cependant, après son impertinence, je ne pouvois plus le revoir, j'allois faire prier Madame de *L. V.* de se rendre dans mon appartement pour lui apprendre cette nouvelle scêne, lorsqu'elle même y est venüe me dire que Monsieur le Comte avoit pris brusquement congé d'elle; & qu'il se dispôsoit à son départ. En effet, assez peu de momens après, j'ai entendu rouler sa chaise. M'en voilà donc quitte: mais n'avez-vous pas eu un peu de peur que je ne l'aimâsse? A de certaines chôses qui vous sont échappées, j'ai dû le croire: ah! si j'en étois sûre!——— Laissons cela: je vous apprends que nous partons d'ici demain pour aller pâsser trois ou quatre jours plus ou moins chez Madame *de N.* Vous la connoissez assez, ce me semble, pour y ve-

nir, ſans que l'on ait lieu d'imaginer que c'eſt pour moi que vous y venez. Je me flatte, d'ailleurs, que perſonne ne me ſoupçonne encore d'être l'objet de vos adorâtions. Je vous donne deux, ou trois heures avant le ſouper, autant après, & pas davantage: il ne faut pas, de plus, que vous comptiez ſur une minute ſeulement de converſâtion particulière. Tout cela eſt, je le ſens bien, d'une dureté extrême; mais, voyez: voulez-vous? ne voulez-vous pas? De chez elle, nous rereviendrons ici, où nous comptons l'amener, & la garder juſques à la fin de nôtre voyage dont je vois arriver le terme avec un extrême regret. Si je ſuis auſſi contente de vous, que je veux bien le préſumer; ou (ce qui m'eſt d'une toute autre importance.) que j'aye dequoi ne pouvoir pas douter que vous ne me ſoyez en-

core, quant à l'amour, aussi indifférent que de loin, j'ai lieu de le croire, je verrai si je n'aurai pas de plus grandes grâces à vous faire. Convenez que ce qu'à présent, vous desirez le plus, n'est pas que je vous en fasse? Eh bien! je meurs, pourtant, de peur que cela ne soit.



LETTRE LIII.

Vous venez, pour un homme qui paroît desirer vivement de revoir ce qu'il aime, de faire une chôse tout-à-la-fois si honnête, & si sensée que j'ai peine encore à la comprendre. Quoi! ce n'auroit été que dans la seule crainte de me commettre, que vous ne seriez pas venu chez Madame *de N...*? Allons, allons, Monsieur le Duc, jamais, non, jamais vous ne me ferez croire cela. Ce n'est, pourtant, pas qu'à la rigueur, vous ne puissiez me dire vrai; mais c'est que l'amour est bien peu fait par lui-même, pour de pareils tours de force: que, quand il se les impôse, il faut qu'il ne les croye pas perdus

pour lui ; & qu'enfin, il n'eſt jamais ni plus à craindre, ni plus faux, peut-être ; que quand il eſt plus généreux. Car, d'imaginer que, ſans en eſpérer aucun dédommagement, vous ayez été capable d'un ſacrifice qui, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, n'a pû que vous coûter beaucoup, vous ſentez bien qu'à cauſe des ſuites que pourroit avoir pour moi cette opinion, c'eſt ce qu'il m'eſt abſolument impoſſible de faire. La reconnoiſſance ne pouvant donc m'être que très-dangereuſe, pour pouvoir être ingrate en ſûreté de conſcience, vous trouverez bon que je me faſſe incrédule. Comme rien, cependant, n'eſt plus odieux que l'ingratitude, voyons ſi, en diſcutant un peu la chôſe, il ne ſe pourroit pas que, comme je le penſe, je ne vous dûſſe rien. » Je ne ſuis pas, me dites-

» vous, aſſez lié avec Madame de
» *N*... pour que mon apparition
« chez elle, eût pû ne pas donner
» lieu à des conjectures ; & j'ai
» mieux aimé me priver du bon-
» heur de vous voir, quelque né-
» ceſſaire qu'il me fût, que de riſ-
» quer de vous y expôſer. Moins
» on auroit pû m'y croire attiré
» par Madame de *L. V*... plus,
» peut-être, on auroit ſoupçonné
» le véritable motif de cette cour-
» ſe. Enfin, puiſque vous vouliez
» bien vous déterminer à me laiſ-
» ſer joüir de votre préſence, il
» me ſemble qu'il eût mieux valu
» que vous m'eûſſiez reçu à C.....
» que d'imaginer de me faire ve-
» nir dans un lieu où mon arrivée
» n'auroit jamais pû paroître que
» fort extraordinaire. »

De ſorte donc que vous croyez
que j'avois beaucoup rabattu de

ma prudence accoutumée, lorſque je vous ai propôſé cet arrangement? Admirez comme, ſur la même chôſe, on peut différer d'avis! C'eſt qu'en ſuppôſant d'après vous, que ce fût à moi, une imprudence que de vous voir chez Madame de *N*... j'aurois crû en commettre une infiniment moins excuſable, ſi c'eût été à C... que j'eûſſe conſenti à vous voir; & que ce n'a été qu'après la plus profonde réfléxion, que, lâſſe de vos plaintes, & voulant, enfin, m'en délivrer, j'ai préféré, pour notre entrevüe, celle des deux maiſons qui pouvoit vous agréer le moins, aux lieux où vous vous ſeriez rendu avec le plus de plaiſir. *Pourquoi ce choix?* me demanderez-vous: ah! pourquoi? J'avois mes raiſons apparemment pour en agir ainſi. *Vous me les direz donc, Madame?*

Point du tout, Monſieur ; & ceſ-ſez, croyez-moi, de m'interroger ſur ce chapitre ; car je vous jure que vous n'en ſçaurez jamais davantage.

Revenons, dit communément je ne ſçais quel Auteur, quand il auroit beſoin d'une tranſition, & qu'elle ne lui vient pas à point. Je vous ai dit ci-deſſus, qu'il n'y auroit rien que je ne fîſſe pour ne vous rien devoir ; & je vais vous donner la preuve que je vous ai dit très-vrai. Voici donc, ſauf erreur, comme je raiſonne. Il eſt, quoique vous m'en diſiez, de toute notoriété, non-ſeulement que vous avez été très-lié avec Madame de *N...* mais que, quand le hazard vous raſſemble, vous avez encore l'air d'être enſemble d'une aſſez grande intimité : n'allez pas me dire *non* ; car c'eſt un fait. J'ai

donc pû, ce me semble, en partant, soit de ce que l'on m'en avoit assuré, soit de ce que je croyois en avoir vû par moi-même, vous annonçer que nous allions pâsser quelques jours chez elle, & vous y suppôser en droit d'y venir, sans en être nommément prié. Il est vrai aussi, que j'ai remarqué que quand elle est avec ce triste Monsieur *de Pré...* qu'elle semble ne pas moins craindre qu'elle n'en paroît ennuyée, votre ton avec elle, est beaucoup moins amical que lorsque vous la rencontrez sans lui. Pourquoi cette différence? Ne viendroit-elle pas de ce que vous avez peur que cet automate qui ne peut guères ignorer que vous avez eu le bonheur de plaire quelque tems à ce qu'il a, lui, le plaisir de desespérer tous les jours, n'imagine que, si devant lui, vous n'affi-

chiez point pour elle, l'indifférence la plus grande, vous pourriez bien lui plaire encore? Or, ce Monſieur *de Pré*... eſt actüellement chez elle; & il ne ſe pouvoit pas que vous n'en ſçûſſiez rien. Je puis donc, & ſans injuſtice, ce me ſemble, inférer de cela, que la crainte que, par rapport à vous, il ne lui fît quelque ſcêne, peut auſſi bien avoir été votre motif pour ne pas vous rendre chez elle, qûe la raiſon d'égard qu'il vous plaît de m'en donner. Que je me trompe, ou non, c'eſt, toutes réfléxions faites, cela, & rien que cela que je veux croire. Sçavez-vous, au reſte, que ſi dans cette occâſion, vous avez perdu ce plaiſir de me voir qui vous eſt, ſelon vous, ſi néceſſaire, & dont, pourtant, vous vous privez avec tant de facilité, lorſque je vous

l'offre, vous y avez gâgné de ne vous pas trouver avec votre Madame de *Vo*... & le petit Monſieur qui a bien voulu vous remplacer auprès d'elle. Ce couple, auſſi charmant qu'amoureux, eſt arrivé chez Madame de *N*... ſans y être plus attendu que prié, & pour y ſouper encore, le jour même que ſi vous n'étiez pas, comme je viens, je crois, de vous le dire, l'amant le moins empreſſé, & le plus ingrat, vous auriez dû vous-même, vous y rendre. Figurez-vous notre ſurpriſe : pour Madame de *N*... ſi quelque chôſe égaloit la ſienne, ce ne pouvoit être que ſon chagrin. Quoiqu'elle tâchât de le diſſimuler autant que la politeſſe, & la parenté qui, malheureuſement, la lie à cette femme, l'y condamnoient, il étoit encore ſi marqué qu'il n'étoit pas poſſible à Madame de *Vo*...

de ne point ſentir à quel point on la trouvoit déplacée ; mais, ſoit qu'elle n'eût compté que ſur l'accüeil qu'elle recevoit, ſoit habitude d'être reçüe de même, partout où des raiſons particulières forcent de l'admettre encore, elle ne s'en eſt pas plus déconcertée ; & , de cet air léger que vous lui connoiſſez, a préſenté ſon petit homme, avec tout auſſi peu d'embarras qu'elle l'a pris. Nous en rougîſſions pour elle ; & il faut qu'elle ait crû que cela ſuffiſoit ; car il ne ſe peut pas que l'on s'affiche avec plus de cette vilaine audace, ſi révoltante dans les perſonnes de ſon ſéxe, & de ſon rang. Grand Dieu ! ſe peut-il qu'on ſoit parvenu à ſe faire honneur, & à ce point encore, du manque de mœurs ; & que l'on prenne pour des moyens de plaire, ce que l'indécence peut offrir de

plus dégoûtant! L'horrible femme! &, qu'en la regardant, je vous ai vous-même trouvé laid! Mais, ſe peut-il que vous vous conſoliez d'avoir été, & ſi publiquement encore, attaché à une ſi mépriſable créature! Ah! oui! & que trop aiſément! Mais ne nous livrons point aux réfléxions: n'eſt-il pas vrai, Monſieur le Duc? cela mène trop loin. Votre joli ſucceſſeur, ſans doute, pour nous en reſſembler mieux à tous égards, affecte une petite toux mignarde que Madame de *Vo...* n'entend jamais ſans en changer de couleur. Je ne crois pas, entre nous, que vous lui ayez jamais inſpiré un intérêt ſi tendre. Je l'ai vüe vingt fois près de lui dire comme cette vieille folle dans je ne ſçais plus quelle Comédie, *de la ptiſane, Comtin, de la ptiſane.* Auſſi, avoit il profité du très-léger

froid qu'il fait depuis quelques jours, pour se munir d'un manchon presqu'aussi long que lui; dont en faisant l'exercice devant la cheminée avec des grâces à le faire jetter par les fenêtres, il a câssé une porcelaine très-belle, & très-râre dont elle étoit ornée. Sçaviez-vous, vous, qu'il y eût un éxercice du manchon? Il y en a, pourtant, un. La divertissante chôse que la jeunesse d'aujourd'hui! & puis, le beau jabot! ah! le beau jabot que portoit M. le Comte! Non, jamais ce pauvre Monsieur de *T*.... qui, s'il vous en souvient, ne s'épargnoit pas plus les dentelles que les ridicules, n'auroit pû, sans en mourir de rage, voir celui-là à d'autres qu'à lui: figurez-vous une fraize! Au dessert, Madame de *Vo*.. qui n'avoit point du tout partagé l'embarras où nous mettoit sa pré-

ſence, nous a annoncé qu'avec la plus jolie voix du monde, M. le Comte poſſédoit toutes les grâces du chant ; & tout de ſuite, ſans qu'aucun de la compagnie parût le deſirer, ils ont, elle, & lui, chanté un *duò* : très-bien, il faut être juſte ; mais ce *duò* n'étoit que tendre ; & je n'ôſerois vous dire ce que, par l'expreſſion qu'ils y ont miſe, & le plus gratüitement du monde, ils l'ont rendu. Mon Dieu ! les affreuſes créatures ! Enfin, pourtant, tout cela nous a quitté, & même d'aſſez bonne heure, grâces à la petite poitrine de M. le Comte, qui éxige, à ce qu'aſſure Madame de *Vo*... des ménagemens infinis. En vérité ! vous avez bien fait de ne pas venir : il auroit été trop douloureux pour vous, de voir combien cet aimable petit homme eſt adoré : cela eſt au point que je

doute qu'elle vous eût reconnu ; il eſt vrai auſſi, qu'on ne peut pas bien aiſément reconnoître tant de monde.

Oh ça ! préſentement parlons d'affaires. Je ſuis, pourtant, toute plaiſanterie à part, fort aiſe qu'elle ne vous ait pas rencontré. Vous autres amoureux, vous êtes quelquefois de la dernière étourderie, que vous vous croyez encore de la plus grande prudence : jamais, quoique vous m'en diſiez, vous ne vous ſeriez abſtenu de me lorgner ; & quoiqu'il y ait quelqu'apparence que je ne vous l'aurois pas rendu, j'aime mieux qu'elle ne nous ait pas vûs enſemble, parce que devant des femmes telles que Madame de *Vo...* ce que vous faites, avec quelqu'indifférence que nous paroiſſions le regarder, nous fait preſque le même tort que ce qui pourroit nous

échapper à nous-mêmes. Toutes réfléxions faites, quand vous consentiriez à vous rendre chez Madame de *N*... je ne me soucierois plus de vous y faire venir : elle voit tout le monde ; & je ne veux donner en spectacle, ni vous, ni moi. Nous partons d'ici incessamment. Si je me détermine à vous voir à C...(car il n'y a rien encore de moins décidé dans ma tête.) je vous le manderai. Je ne puis, eûssé-je même la plus forte envie du monde de m'abuser sur cela, me dissimuler, non les risques qu'il peut y avoir pour moi en vous donnant ce rendez-vous, car je ne crois pas en courir ; mais toutes les importunités où il m'expôse de votre part ; &, quoique j'imagine ne me pas tromper à l'état de mon cœur, cette démarche ne m'en fait pas moins

trembler. Ah ! pourquoi l'amour n'eſt-il que ce qu'il eſt ! Adieu, Duc, attendez mes ordres : & puiſſiez-vous n'avoir pas à vous en loüer !



LETTRE

LETTRE LIV.

Je vous envoye, Monſieur, la copie de deux Lettres qu'entre hier, & aujourd'hui j'ai reçües de celle de mes parentes de qui je voulois vous donner la fille. Je ne ſçais ſi lorſque vous les aurez lües, vous croirez avoir encore quelque chôſe à me dire; mais vous me connoiſſez bien peu, ſi vous vous flattez que je puiſſe avoir quelque chôſe à vous répondre.



PREMIERE LETTRE

de Madame de R...

» QUOIQUE, dans l'entretien que
» nous avons eu ensemble l'hyver
» dernier, au sujet de l'établisse-
» ment de ma fille, vous n'ayez
» pas, ma chère cousine, crû de-
» voir me nommer l'homme que
» vous me propôsiez pour elle, il
» y avoit, entre ce même homme,
» & M. le Duc de..... de si grands
» rapports, qu'il ne me fût guères
» possible de douter que ce ne
» fût à lui que vous pensiez pour
» elle. La chaleur dont vous
» m'assurâtes que ses mœurs qui
» étoient la seule raison que j'eûsse
» contre lui, n'avoient plus rien
» qui pût justifier mes allarmes,

» acheva de me confirmer dans ce
» que j'en penſois déja. Vous vou-
» liez, cependant, m'en faire une
» eſpéce de ſecret: &, ſans devi-
» ner pourquoi vous croyiez ne de-
» voir pas vous expliquer mieux,
» je le reſpectai. Vous ne m'avez pas
» même, depuis, trouvé ſur cela, la
» plus légère inquiétude; &, ſans
» des circonſtances particulières
» dont il y a toute apparence que
» vous ſerez bientôt inſtruite,
» vous m'auriez toûjours vû la mê-
» me tranquilité: mais ces mêmes
» circonſtances ſont de telle natu-
» re, qu'elles me forcent de vous
» prier, & très-inſtamment, de
» vouloir bien me dire ſi c'eſt au
» Duc *de*... que vous avez penſé.
» J'ai, dans ce cas, des chôſes
» très importantes à vous décou-
« vrir; mais, qui ſont telles auſſi,
» que dans le cas contraire, je ne

» puis trop ſoigneuſement les ren-
» fermer. Je vous ſupplie donc,
» ma chère couſine, de vouloir bien
« faire ceſſer un myſtère qui me
» plonge dans le plus grand des em-
» barras, & dont j'avoüe que je
» n'apperçois pas les motifs. Il
» m'eſt de la néceſſité la plus abſo-
» lüe, & que vous me parliez à cœur
» ouvert, & que votre réponſe ne
» ſe faſſe pas long-tems attendre.
» Je vous ſerois, même, fort obli-
» gée, ſi vous pouviez en charger
» le courier qui vous remettra cette
» lettre. Je n'attends, pour conti-
» nüer de me taire, ou pour com-
» mencer à parler, que le oui, ou
» le non que je vous demande, &
» que, par toute l'amitié qui nous
» unit, je vous conjure de ne me pas
» refuſer.

Je vous ai nommé : voici ſa réponſe.

SECONDE LETTRE
de Madame de...

» C'EST avec toute la répugnance
» imaginable que je céde, ma chère
» cousine, à la néceſſité où vous-
» même m'avez miſe, de vous
» éclairer ſur le compte d'un hom-
» me de qui il falloit que vous pen-
» ſâſſiez très-bien, puiſque vous
» lui aviez deſtiné ma fille. Si quel-
» que chôſe peut me conſoler d'u-
» ne délation qui eſt ſi peu de mon
» caractère, c'eſt la certitude que
» j'ai, que ſi votre abſence, plus
» encore que le très-profond myſ-
» tère dont ce même homme cou-
» vre ſa marche, ne vous eût pas mi-
» ſe hors de portée de la découvrir,
» vous auriez, il y a long-tems, fait à

» mon égard, ce qu'avec tant de re-
» gret, je fais aujourd'hui au vôtre.
» J'étois, il y a près de quinze
» jours, chez Madame *de C...* j'y
» joüois ; deux hommes, qui n'é-
» toient point encore occupés,
» s'entretenoient ensemble peu
» loin de moi. L'un des deux, ar-
» rivé nouvellement d'une terre
« fort éloignée de Paris, où il avoit
» pâssé six mois, prioit l'autre de
» lui faire l'amitié de le mettre au
» courant, parce qu'il étoit ici
» comme en pays perdu ; que,
» faute d'en connoître la carte, il
» étoit allé dire à une femme, du
» bien de l'amant qu'elle venoit
» de quitter, à une autre, du mal
» de celui qu'elle venoit de pren-
« dre ; & qu'enfin, depuis son re-
» tour, chaque instant de sa vie
» étoit marqué par de pareilles ba-
» lourdises.

» Après beaucoup de médiſan-
» ces, & plus encore de calomnies,
» peut-être, celui à qui l'autre de-
» mandoit des lumières, lui nom-
» ma Madame *de Li...* & M. le Duc
» *de...* comme vivant enſemble de-
» puis pluſieurs mois dans la der-
» nière intimité. Il ajoûta à cela,
» que l'on avoit d'abord été d'au-
» tant plus ſurpris que cette liai-
» ſon ſe fût formée entr'eux, que le
» Duc avoit juſques-là affiché plus
» de mépris pour elle; mais que
» l'éxemple de Madame *de Vo......*
» avoit, enfin, fait trouver tout
» ſimple, ce dernier choix: qu'au
» reſte, il avoit raiſon, parce qu'on
» ne pouvoit guères être tout-à-la-
» fois homme à bonnes fortunes,
» & difficile; qu'il falloit, pour-
» tant, que ſon goût pour Mada-
» me *de Li...* ne fût pas auſſi vio-
» lent qu'on le diſoit: ou qu'il n'y

» eût rien qu'il ne ſacrifiât à une
» fantaiſie, puiſque, cet été même,
» il avoit pris Mademoiſelle........
» Mais que, par quelques profu-
» ſions, qu'il eût annoncé ſes ſenti-
» mens pour elle, il s'en étoit ſé-
» paré avec la dernière promptitu-
» de, ſoit par un effet de cette in-
» conſtance naturelle qu'on lui con-
» noiſſoit, ſoit que ce ne fût que
» pour la ſouſtraire aux fureurs de
» Madame *de Li..* qui menaçoit
» cette fille des dernières violences.
» Perſüadée, ainſi que je vous
» l'ai dit, que ce ne pouvoit être
» qu'au Duc *de...* que vous eûſſiez
» penſé pour ma fille, ce que j'en-
» tendois dire de ſa liaiſon avec
» une femme ſi juſtement décriée,
» ne pouvoit m'être d'une auſſi
» grande indifférence que, ſans
» cette raiſon, cela me l'auroit été.
» Vous connoiſſez mon inquiétu-

» de pour elle ; & vous conce-
» vez aiſément tout ce que je croi-
» rois avoir à me reprocher, s'il
» arrivoit qu'elle fût malheureuſe
» par le choix que j'aurois fait.
» J'ai donc crû que, dans la cir-
» conſtance où je me trouvois,
» non-ſeulement la curioſité m'é-
» toit permiſe, mais qu'elle me de-
» venoit, même, le plus indiſpen-
» ſable des devoirs; & que, s'il ne
» convenoit pas que j'adoptâſſe
» ſans éxamen, des rumeurs qui,
» pour être fort répandües, pou-
» voient, comme beaucoup d'au-
» tres de ce genre, n'en être point
» mieux fondées, je n'en pouvois
» pas plus négliger de les appro-
» fondir. D'après ces conſidérâ-
» tions, j'ai été aux enquêtes; &
» tous ceux que j'ai interrogés
» moi même, ou fait interroger,
» ont unanimént confirmé ce que

» j'avois entendu dire chez Made.
» *de C...* Ce n'en a, pourtant, pas
» encore assez été pour moi : sou-
» vent, on redit avec autant de con-
» fiance que si c'étoit par soi-même
» qu'on en fût instruit, ce qu'on ne
» ne sçait que pour l'avoir enten-
» du dire à d'autres : &, d'ailleurs,
» je ne me serois point pardonné
» de condamner sur de simples
» bruits, un homme de qui vous-
» même m'aviez certifié le change-
» ment. En conséquence, j'ai em-
» ployé, pour observer le Duc *de...*
» des gens sûrs, & que l'habitude
» où ils sont de ce métier, y rend
» de la plus grande intelligence.
» J'ai eu la constance de les met-
» tre en œuvre, pendant toute la
» semaine dernière ; mais, avant
» que de vous rendre ce que je tiens
» d'eux, & dont vous ne devez
» pas plus douter que vous ne feriez

» du témoignage de vos yeux mê-
» mes, je crois néceſſaire de vous
» dire quelle eſt la conduite que,
» pour le public, M. le Duc *de*....
» tient avec Madame *de Li*..

» Soit qu'il roûgiſſe en lui-même
» d'une avanture qui, à ſon âge,
» lui va ſi peu, ſoit (ce que ſa fa-
» çon ordinaire de vivre, & de
» penſer, me feroit croire davan-
» tage.) il ait quelque femme à
» tromper, il ne voit le jour cel-
» le-là, depuis quelque tems, ſur-
» tout, que fort râremens; affec-
« te, même, quand il y va, de
» prendre les momens où elle a le
» plus de monde; &, lorſqu'il lui
» arrive d'y ſoûper, de ſortir toû-
» jours des prémiers, afin, ſans
» doute, qu'on puiſſe l'accuſer
» moins de chercher à ſe ménager
» des tête-à-tête. C'eſt apparem-
» ment dans la même vüe, que pour

» affoiblir encore plus les bruits
» auxquels il a quelque ſecrette
» raiſon de ne point donner de
» conſiſtance, il ne la ſuit jamais
« dans quelque lieu public que ſe
» puiſſe être. De vous dire com-
» ment il a pû s'arranger pour faire
» gouter le myſtère à une femme
» pour qui l'éclat a toujours plus
» été que le plaiſir, c'eſt ce que je
» ne ferois pas bien facilement. On
« m'a aſſurée, & cela me ſemble,
» en effet, aſſez vraiſemblable,
» que, pour y parvenir, il lui a
» dit qu'il ſe traitoit pour lui, un
» grand mariage, que la perte de
» ſon procès, & l'excès de ſa pro-
» digalité lui rendoient également
» néceſſaire, & que la publicité de
» leur liaiſon feroit manquer.
» Quoiqu'il en ſoit, toute la ſa-
» geſſe de ſes meſures ne l'en a pas
» plus garanti de l'éclat qu'il pa-

» roiſſoit craindre. On m'a dit en-
» core qu'il le devoit à un homme
» qu'il eſt inutile de vous nommer,
» amoureux ainſi que le Duc *de*....
» de Madame *de Li*... qui, piqué
» de ce que ce dernier l'avoit em-
» porté ſur lui, pour s'en venger,
» a d'autant plus pris de plaiſir
» à divulguer cette affaire, que,
» par les précautions que prenoit
» le Duc *de*... il ſembloit plus re-
» douter qu'elle ne tranſpirât : &
» rien n'eſt plus certain que ce der-
» nier point ; mais il eſt tems d'en
» venir à ce que mes ſoins m'ont
» appris ſur ſon affaire avec Mada-
» me *de Li*...

» Ce n'eſt jamais que la nuit
» qu'il la voit ſur le pied d'amant:
» Lundi, Jeudi, & avant-
» hier, Dimanche, enveloppé
» dans une rédingote de couleur,
» comme vous croyez bien, à ne
« pas trahir ſa marche, à une heure

» après-minuit, il eſt entré chez
» elle par la porte du jardin dont
» il a une clef; & chacun de ces
» trois jours, n'en eſt ſorti que peu
» de tems avant que le jour vînt à
» paroître. Une petite voiture qu'il
» mène lui-même, & un ſeul la-
» quais vêtu auſſi myſtérieuſement
» que lui, l'attendent dans la pe-
» tite rüe... où, pour peu que vous
» la connoiſſiez, vous concevez
» aiſément qu'à l'heure qu'il y en-
» tre, il ne doit pas avoir à crain-
» dre d'être rencontré, ou du moins,
» d'être reconnu.

» Voilà dans la plus éxacte véri-
» té, ma chère couſine, un précis
» de la conduite actüelle de M. le
» Duc *de*... Vous ſçavez trop quelle
» eſt ma façon de penſer pour qu'il
» me fût inutile de vous dire quel-
» les ſont les réſolutions que mes
» découvertes m'ont fait former.

» Que, comme ceux qui vou-
» droient excuser en lui, un travers
» qui me semble, à moi, n'admet-
» tre aucune sorte d'excuse, ce ne
» soit qu'aux avances réïtérées de
» cette femme, & à la façon dont
» elle a paru avoir la tête tournée
» pour lui, qu'il s'est rendu; soit,
» ce que la fréquence de leurs ren-
» dez-vous me feroit croire plus
» volontiers, que le goût l'entraine
» vers elle, c'est ce qui m'est on ne
» peut pas plus égal: il ne seroit
» même que son ami, que je n'en
» ferois jamais mon gendre. Je sçais
» qu'il pourroit avoir des vices que
» des gens, moins au fait du monde
» que nous n'y sommes, vous, &
» moi, pourroient regarder com-
» me plus dangereux pour une
» femme, que le goût qu'il a pour
» les bonnes fortunes; mais, sans
» compter que cette manie est une

» de celles que les hommes perdent
» le plus tard, parce que, de tou-
» tes celles qu'ils peuvent avoir,
» il n'y en a pas qui flatte autant
» leur amour propre que celle-là,
» je ſçais, & par ma propre expé-
» rience, à quel point, dans un
» mari, elle peut rendre une femme
» à plaindre; combien elle les rend
» avec nous, durs, injuſtes, &
» même barbares; les affreux con-
» ſeils que leur donnent preſque
» toûjours contre leurs femmes, les
» objets de leurs fantaiſies, & qui
» ſouvent, hélas! ne ſont que trop
» éxactement ſuivis. Je n'ignore
» pas davantage, combien il faut
» qu'une femme ait de vertu pour
» réſiſter, ſoit au deſir de ſe van-
» ger que tout ce qu'elle a à ſup-
» porter de mépris, & d'horreurs,
» peut quelquefois inſpirer à la plus
» raiſonnable de toutes, ſoit à tout

» ce qu'entreprenent auprès de l'in-
» fortunée qui se contenteroit de
» gémir, les gens qui voudroient
» la consoler, & à l'ardeur dont sa
» sitüation dont tôt ou tard ils se
» flattent de profiter, anime leurs
» poursuites; &, quelque bien que
« j'aye sujet de penser de ma fille,
» je craindrois de l'expôser à cette
» épreuve. La nature me paroît
» avoir fait beaucoup pour elle; &
» j'ai, autant qu'il m'a été possible,
» secondé les heureuses dispôsitions
» qu'elle me semble lui avoir don-
» nées: elle est, enfin, très-rai-
» sonnable; mais elle a l'âme ten-
» dre, & sensible: comme elle ai-
» mera, elle aura besoin d'être ai-
» mée; &, malgré tous les char-
» mes que vous lui connoissez, ce
» n'est pas de M. le Duc *de*... qu'elle
» peut s'attendre à l'être. Je con-

» nois trop votre façon de penſer
« pour douter un inſtant que vous
» ne fuſſiez la prémière à me con-
» damner, ſi je pouvois donner ma
» fille à un homme qui annonce
» encore dans ſes mœurs tant de
» déréglement, & de qui elle au-
» roit ſi peu de bonheur à ſe pro-
» mettre. On m'a parlé pour elle,
» d'un homme qui, avec plus de
» jeuneſſe que M. le Duc *de*... nous
» offre tout ce qui en lui, pouvoit
» nous tenter, & de qui, juſques
» à préſent, les mœurs, & les
» goûts ne nous offrent rien que
» nous puiſſions avoir à craindre;
» mais, quoique ce parti me con-
» vienne fort à tous égards, je
» n'ai abſolument voulu rien ter-
» miner ſans vous. Si votre re-
» tour, que vous m'annoncez pour
» la ſemaine prochaine, ſe diffé-

» roit, je vous ſerois obligée de
» me le mander, parce qu'en ce
» cas, j'irois vous voir : dans le cas
» contraire, j'attendrai votre re-
» tour. Adieu, ma très-chère cou-
» ſine. »



LETTRE LV.

M. de Cercey à M. le Duc de...

Il faut néceſſairement, mon cher Duc, que vous vous affoiblîſſiez vos torts beaucoup plus que vous ne me le dites, & que vous ne le croyez, ou que vous vous ſoyez fait du caractère de Madame *de...* une idée bien peu juſte, puiſque vous vous flattez encore qu'ils peuvent vous être pardonnés. Je ne répondrois pas, à la vérité, de ce que le tems, & d'autres raiſons qui, à ce que je crois, du moins, lui parlent en votre faveur plus fortement qu'elle ne voudroit, pourront opérer ſur ſon cœur ; mais ce dont je ſuis aujourd'hui, l'on ne

peut pas plus persüadé, c'est qu'elle est actüellement plus éloignée que je ne pourrois vous l'exprimer jamais, ni de se prêter à entendre parler de vous, ni de recevoir de votre part, quoique ce soit. Mes plus pressantes sollicitations, mes importunités redoublées, tout ce qu'enfin, au risque même de lui déplaire, mon amitié pour vous, m'a fait tenter, rien, disje, n'a pû l'engager à jetter seulement les yeux sur la lettre que vous m'avez adressée pour elle, & que, dans l'impuissance où je me vois d'en faire l'emploi que vous desireriez, je vous renvoye telle que votre Courrier me l'a remise. J'ai, de plus, la douleur, à moins que les chôses ne changent considérablement, de ne pouvoir desormais vous être auprès d'elle, d'aucune utilité par la précaution qu'elle a

prise de me faire donner ma parole que jamais je ne lui parlerai ni de vous, ni de votre amour. Plus je sentois de quelle importance il vous étoit que je ne m'y engageâsse point, plus j'ai fait d'efforts pour m'en dispenser; mais elle a été inéxorable; &, pour n'être pas privé de l'amitié dont elle m'honore, j'ai, enfin, été forcé de lui promettre ce qu'elle s'obstinoit à éxiger de moi. Vous me connoissez trop pour croire que je ne lui aye donné cette parole qu'avec l'intention de n'y pas être fidelle; &, d'ailleurs, quand je pourrois l'avoir, dans les dispôsitions où vous avez mis son cœur, que pourrois-je y gâgner que de la desobliger sensiblement, &, peut-être, de lui devenir odieux? Quant à sa façon actüelle d'être, elle paroît aux yeux de ceux qui la connoissent peu, à cela près de

quelques nüages, n'avoir pas changé d'humeur; mais, à quelque point qu'elle se contraigne, même avec nous, sur la situation de son âme, nous la lui sentons, Madame de *L. V.*. & moi, très-crüellement occupée; ainsi je crois que vous pouvez vous flatter de l'avoir rendüe fort malheureuse; je doute, au reste, qu'elle ne vous fasse point payer très-cher, le triomphe que vous remportez sur elle; mais n'anticipons rien.

Elle m'a chargé pour vous, d'une commission: je commence par vous prévenir que ses ordres n'ont rien dont, ne mîssiez vous même, à cette affaire que de l'amour propre, vous ne deviez être affligé: c'est de vous prier de lui épargner la peine de vous faire refuser sa porte. Il lui semble qu'après vos assiduités de l'hyver dernier, elle ne pourroit,

ſans ſe commettre, annoncer entr'elle & vous, une rupture décidée; mais, ſi vous l'y forcez, elle ne balancera pas à le faire. Comme, ſans paroître abſolument brouillé avec le Duc de.... vous êtes enſemble, grâces encore à vos ſoins, on ne peut pas plus froidement, & que perſonne ne l'ignore, elle préſume, & avec raiſon, ce me ſemble, que cette même froideur juſtifiera aſſez aux yeux du Public, votre éloignement de chez elle, pour qu'on n'aille pas en chercher d'autres cauſes. Elle ſe flatte encore que par de l'affectâtion à vous montrer partout où elle pourra paroître, vous ne l'obligerez pas à ſe chercher contre vos perſécutions, un azile dans une de ſes terres, ou à ſe tenir conſtamment renfermée chez elle. Elle éxige auſſi, que je vous redemande ſes lettres: non

que

que, fûssiez-vous, ce qu'elle ne vous fait pas l'injure de croire, capable d'abuser d'un dépôt sacré pour tout homme d'honneur, elle eût à les craindre; mais elle ne veut pas qu'il existe le plus léger vestige de sa liaison avec vous. Tout cela, j'en conviens, mon cher Duc, est infiniment rigoureux; mais, pour peu que vous vous rappelliez d'après quels procédés elle part, je doute, quelque porté à vous excuser que vous puissiez être, vous ôsiez l'accuser d'injustice. Je ne sçais si vous avez pû ignorer autant qu'elle vouloit se le cacher à elle-même, que vous aviez fait sur elle une très-vive impression: je doute, ne vous en eût-elle donné d'autres preuves que l'indulgence dont, sur votre fantaisie pour Mademoiselle.... elle a usé envers vous, que cela vous ait été possible: mais

comment, ſoit que vous crûſſiez lui plaire, ſoit que vous crûſſiez avoir encore à le chercher, avez-vous pû vous conduire avec elle, comme vous avez fait ? Combien de fois, & avec quelle douceur ne vous a-t-elle point parlé de Madame de Li.....? Avec quelle vivacité, moi-même ſentant à quel point les bruits qui couroient de votre liaiſon avec elle, vous nuiſoient dans le cœur de Madame de.....ne vous ai-je point prié de les faire ceſſer ; & de quel poids vous ont paru, ſoit ſa déplaiſance, ſoit mes prieres ? » Que vouliez-» vous que je fiſſe ? me répondez-» vous : il y avoit déja plus de ſix » ſemaines que je vivois avec Ma-» dame de *Li*... quand, malgré » toutes mes précautions, ſi Ma-» dame de.... a ignoré comment » j'étois avec cette femme, elle a

» sçu, du moins, que je la voyois
» quelquefois. N'ôsant point, dès-
» lors, rompre avec elle, à cause
» de sa méchanceté, de son man-
» que si connu de tous principes,
» de la peur qu'elle ne découvrît
» que c'étoit à Madame *de...* que je
» la sacrifiois, & des violences où
» cette découverte pouvoit la por-
» ter, je me cherchois, & vaine-
» ment un successeur. C'étoit mê-
» me, autant pour la déterminer à
» m'en donner un, que pour sauver
» Madame de... de ses soupçons,
» & de sa fureur, que j'avois pris
» Mademoiselle.... pour qui je n'a-
» vois que le goût le plus médio-
» cre. Le magnifique expédient,
quand vous en aviez tant d'autres!
eh quoi! ne pourrez-vous donc ja-
mais prendre que des femmes que
vous n'ôseriez quitter! n'aviez-
vous pas avec Madame de *Vo*... assez

ſenti la crüauté d'un pareil eſclavage ; &, à peine dégagé de ces mépriſables chaînes, falloit-il que vous en priſſiez de plus odieuſes encore ! *Les ſens ! les perſécutions redoublées !* ah ! Duc, étoit-ce dans la pôſition où vous étiez, que les prémiers devoient avoir ſur vous tant d'empire, & que les autres pouvoient l'emporter ſur ce que vous deviez à une femme charmante à tous égards, & ſur ce que vous vous deviez à vous même ! Mais vous n'aimiez pas véritablement Madame de... non, Duc, vous ne l'aimiez pas ; & je le ſens par moi-même. Auſſi jeune, auſſi ardent, ayant vécu dans le même tourbillon que vous, auſſi expoſé, peut être, aux agaceries, & aux bâſſes avances de ces mêmes femmes que votre foibleſſe rend ſi dangereuſes pour vous, voyez, depuis que je ſuis at-

taché à Madame de *L. V....* qu'elle a été, & conſtamment ma conduite. L'amour, & l'eſtime ont à tel point fermé mon cœur à tout ce qui n'eſt pas elle, que, de quelque ſévérité qu'à certains égards ſa tendreſſe pour moi, ait toûjours été accompagnée, il me ſemble qu'elle eſt la ſeule femme qui exiſte dans la nature. Eh quoi ! toujours des ſurpriſes des ſens ! toûjours la fureur des bonnes fortunes ! toûjours des femmes qui, la honte de leur ſexe, ne devroient, quelques puiſſent être leurs charmes, n'être jamais que l'horreur du nôtre ! Vous ne ſçaviez comment la quitter ? mais pouviez-vous ignorer combien aiſément on détermine ces ſortes de femmes à l'inconſtance ? N'aviez-vous pas, au défaut de tout autre prétexte, des terres où vous réfugier; & aviez-vous aſſez oublié ſa façon de penſer

pour croire qu'une abſence de quinze jours ſeulement, n'eût point placé dans ſon imaginâtion, quelqu'autre que vous? Quel choix! grand Dieu! quel choix! dans quelle pôſition! & qui trompe-t-il! en vérité! cela eſt incroyable! mais laiſſons ces inutiles réfléxions.

Vous voulez, dites-vous, quitter Madame de *Li*.... & même avec le plus grand éclat. Si c'étoit uniquement dans l'eſpoir de vous ramener Madame de......... que vous vous impoſâſſiez ce ſacrifice, pour peu qu'il vous fût onéreux, je vous dirois de ne le pas faire; car il eſt plus que douteux qu'elle vous en récompenſe jamais; mais vous le devez à votre gloire, plus bleſſée que vous ne le croyez, peut-être, de ce qu'à votre âge, une femme ſi généralement mépriſée vous engage. Quant à l'éclat,

ne considérâssiez-vous dans cette occâsion, que votre propre intérêt, bien loin de le chercher, vous l'éviterez le plus soigneusement du monde. N'ajoûtez rien, croyez moi, au ridicule dont vous couvre déja cette liaison : quoiqu'il y ait, de plus, à parier que Madame de *Li...* à quelque point même que vous paroissiez lui tourner la tête, ne vous aime pas plus qu'elle n'a aimé aucun de vos prédécesseurs, il n'en est pas moins certain que, si votre inconstance ne peut avoir le droit d'affliger son cœur, elle desespérera son amour-propre ; & que, si vous y joignez toute la publicité que vous méditez, vous ne la portiez aux dernières violences, & par conséquent à des éclats qui pourront commettre crüellement Madame *de...* si Madame de *Li...* vient à la croire sa rivale. Sans compter que

peut jamais satisfaire qu'un fat, commet toûjours un galant homme, & cause quelquefois le repentir du reste de sa vie : n'oubliez pas plus que vous ne pouvez trop ménager sa vanité, que vous ne sçauriez trop éviter de vous donner en spectacle ; mais sur différens prétextes qui ne vous manqueront pas, dès que vous voudrez en chercher, & en la flattant, sur-tout, d'un retour prochain, allez-vous en dans une de vos terres ; ou, si l'état actüel de votre âme, vous rend redoutable, le séjour de la campagne, allez dans votre gouvernement ; & restez-y jusques à ce que vous sçachiez Madame de *Li*... arrangée avec un autre. Tout adoré d'elle que je vois que vous croyez l'être, j'ôse vous répondre que votre éxil ne sera pas bien long. Ne vous fiez point pour vous

livrer ſans ſcrupule à vos mouvemens, ſur l'impoſſibilité où elle eſt, ſelon vous, de deviner Madame *de*... Je ſçais que cette dernière étant abſente de Paris, depuis près de cinq mois ; & vous, ne l'ayant, depuis ce tems-là, vûe qu'une ſeule fois, & encore comment, & au milieu de quelle foule ! il n'eſt pas fort à préſumer que ce ſoit à elle que Madame de *Li*.. doive ſe croire ſacrifiée ; mais ſi vous vous rappellez que ſoit, comme je le crains beaucoup, que vous ayez plus que vous ne l'auriez dû, ébruité vos deſſeins ſur elle, ſoit que vos aſſiduités auprès d'elle, ayent ſeules ſuffi pour donner des idées à Madame de *Li*... elle vous en a, de votre aveu, parlé plus d'une fois ; & que vous-même, vous excuſez de ne l'avoir pas quittée plutôt, ſur la peur que vous aviez qu'elle

ne découvrît que vous aimiez la Duchesse, il ne vous paroîtra plus si peu vraisemblable que la réputâtion de cette dernière, ne dépende beaucoup de la façon dont vous vous conduirez. Patience, prudence, & discrétion sont donc les seuls points que je croye avoir à vous recommander, & sur lesquels, connoissant votre fougue, comme je fais, je crois, en même tems, ne pouvoir insister trop.

Le tems de mon départ pour la Cour, n'est point encore déterminé: j'attends, pour m'y rendre, les derniers ordres du Ministre. Comme je dois avoir avec lui, plus d'une conférence, j'y resterai sûrement quelques jours, & ne puis vous donner que là, le rendez-vous que vous me demandez. La tristesse où je sens Madame *de*... beaucoup plus que je ne l'y vois, ne me permêt pas de la quitter, & de me rendre à Paris,

comme vous le desireriez. Dans la situäation où sont les chôses, je ne puis, ni ne dois me prêter plus au voyage que vous seriez tenté de faire à M... & à la prière que vous me faites de m'y trouver. Quoique nous en soyons ici éloignés de plus d'une lieüe, c'en est à-peu-près la route : il se peut que votre Madame de *Li...* vous fasse observer : si cela étoit, elle ne manqueroit pas de croire que ce seroit Madame *de...* qūe vous y seriez venu chercher ; & même ne le pouvant, ne l'en diroit pas moins. C'est un danger que je ne puis, ni ne dois contribüer à lui faire courir ; & j'aime à me flatter que vous penserez, sur cela, comme moi.

LETTRE LVI.

M. de Cercey à M. le Duc De...

Vous rejetteriez, je crois, moins facilement ſur ma lenteur à vous répondre, les nouvelles imprudences qui viennent de vous échapper, ſi vous vous rappelliez, & la commiſſion dont vous m'aviez chargé auprès de Madame *de*... & la ſorte d'injonction que vous m'aviez faite de ne vous écrire que quand je pourrois vous en mander le ſuccès, quel qu'il pût être. Vous-même, ne me croyiez pas alors auſſi facile qu'il vous le paroît aujourd'hui, de la déterminer à recevoir votre lettre. Vous ſemblez avoir quelqu'envie de me blâmer d'avoir employé tout un

jour à tâcher de l'y faire consentir ; mais vous auriez beaucoup plus de sujet d'accuser de tiédeur, mon amitié, si, croyant que je pouvois m'en tenir à ses prémiers refus, je n'eûsse point poussé mes sollicitâtions auprès d'elle, jusques à la plus fatiguante importunité ; & je ne vous cache pas que je me serois reproché à moi-méme, de n'avoir point été jusques-là. En retardant ma lettre de vingt-quatre heures, je n'ai donc fait que ce que vous-même aviez éxigé de moi. Il est vrai, pourtant, que si je vous eûsse crû capable d'aller si vîte sur une chôse que tant de raisons vous défendoient de brusquer, je vous aurois donné plutôt ces mêmes conseils que vous vous plaignez d'avoir reçus trop tard, quoiqu'entre-nous, je doute fort que vous en eûssez plus crû l'amitié que votre im-

pétüosité naturelle. Je suis très-sincèrement affligé pour vous, & beaucoup plus encore pour Madame *de*.. de la précipitation dont, malgré tout ce qui auroit dû vous le défendre, vous venez de quitter Madame de *Li*.. & de l'éclat que vous avez crû devoir y mettre; & je ne doute point que vous ne soyez affecté sur cela, du même sentiment que moi, lorsque vous sçaurez que cette dernière vient d'écrire à l'autre, une lettre pleine d'insolence, de fureur, & de menaces. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état une insulte qui ne pouvoit point être plus prévüe qu'elle n'étoit méritée, a mis Madame *de*.. & avec quel desespoir elle se voit l'objet de la rage, & de la calomnie d'une femme avec qui elle est si peu faite pour avoir quelque chôse à démêler. Dans son prémier mouvement

que, quoiqu'elle ne me le dise point, je la crois actuellement bien fâchée d'avoir suivi, elle lui a fait réponse. Comme dans le même mouvement, elle a brûlé la lettre qu'elle en avoit reçüe, je ne sçaurois vous l'envoyer; mais, vous trouverez cy-joint, & par son ordre, afin que vous puissiez mieux juger de l'état des chôses, & du ton qu'on a crû pouvoir se permettre avec elle, la réponse qu'elle y a faite. Ce seroit, sans doute, vous faire injure, que de vous suppôser sur cela, un seul instant, capable d'envisager de sang-froid les suites crüelles qu'entraîne votre imprudence, & à quel point elle commet une femme qui, à toutes sortes de titres, mérite tant d'égards, & à qui, vous personnellement, en deviez plus que personne. Par le même motif, je ne vous presserai point

de chercher à réparer une chôſe irréparable, peut être; mais qu'il ne vous convient de croire telle, que, quand l'inutilité de vos efforts, vous en aura convaincu. Dûſſiez-vous, pour la calmer, être obligé, pour quelque tems, de vous raccommoder avec Mde. de *Li*...eûſſiez-vous-même, pour cela, la plus horrible répugnance, il n'y a point de ſacrifices que vous ne deviez à Me. *de*., & que, dans cette circonſtance, l'honneur ne vous preſcrive autant que l'amour. Tâchez, enfin, non-ſeulement de fermer la bouche à cette furie, mais de retirer de ſes mains, la lettre dont je vous envoye la copie, & dont, mieux encore que Madame *de*... je ſens toute la conſéquence. Elle ne devroit pas naturellement être tentée de la montrer; &, de toute autre qu'elle, je ne le craindrois pas; mais, que n'y a-t-il pas

à redouter d'une femme qui n'a jamais sçu se respecter, qui n'a plus rien à perdre, & que la fureur aveugle ?

A l'égard de vos sentimens pour Madame de *Li...* tout ce que je puis vous en dire, & tout ce que je crois que vous devez vous en dire vous-même, c'est qu'il ne peut y avoir rien de plus inutile pour vous, que de vous obstiner, ainsi que vous me paroissez dans l'intention de le faire, à les lui conserver ; & je crains fort que l'avenir ne vous confirme le jugement que j'en porte ici.

Je suis toûjours sur le tems de mon voyage à la Cour, dans la même indécision ; & je ne sçais pas davantage quand nous quitterons C... Vous devez aisément sentir que ce séjour devient plus cher que jamais à Madame *de...* & que ce

ne ſera pas ce moment-ci qu'elle choiſira pour reparoître dans un lieu où elle ſe croit (eh ! dans quel genre encore!) l'objet des propos publics : & même, ſans cette raiſon, l'état actüel de ſa ſanté, ne luipermettroit pas ce déplacement. Je crois entrevoir auſſi, qu'elle craint de vous rencontrer ; & qu'elle voudroit bien ne retourner à Paris, que lorſqu'elle pourra ſe flatter de pouvoir ſoutenir tranquilement votre préſence, s'il arrive que le ſort la ſerve aſſez mal pour vous offrir à ſes yeux. Je ne ſçais même, ſi voyant que la fin de nos affaires nous y rappelle inceſſamment Madame de *L. V...* & moi ; craignant dans la pôſition préſente de s'y fixer ; ne voulant pas non plus, dans la crainte de nous gêner, accepter la propôſition que nous lui faiſons tous deux

de reſter ici autant qu'elle pourra le deſirer, ſon intention n'eſt point d'aller dans ſes terres de Bretagne. Des propos jettés au hazard, peut-être, le fruit des rêves d'une âme agitée, ſont la ſeule chôſe qui puiſſe me faire juger de ce qu'elle médite : auſſi, à cet égard, me garderai-je bien de rien affirmer. La ſeule chôſe ſur laquelle je ne lavoye point varier, eſt la crainte de vous rencontrer ; & cette crainte eſt ſi vive, qu'elle ſuffit pour l'entraîner fort loin d'un lieu que vous habitez.

Adieu, ſongez, de grâce, à tout ce que je vous recommande : n'oubliez pas davantage que vous n'avez point un moment à perdre ; conduiſez-vous, enfin, de façon que Madame *de*... n'ait pas à vous reprocher d'avoir fait, à tous égards, le malheur du reſte de ſa

vie ; & mandez-moi, je vous prie, le plutôt que vous pourrez, si vous aurez, ou non, pû gâgner quelque chôse sur l'esprit de cette éxécrable femme,



LETTRE LVII.

Madame de... à Madame de Li...

Je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il vous ſoit plus doux de vous croire une rivale, que de n'attribüer qu'à vous même, le malheur qui vous arrive de n'être pas aimée autant que vous croyez toûjours que vous devez l'être : mais il me paroît ſingulier, je l'avoüe, que, de tant de perſonnes ſur qui, dans la ſuppoſition qu'il vous plaît de faire, vous pourriez le rejetter, je ſois la ſeule que vous en accuſiez. Si M. le Duc *de*..... ne répond point comme vous le deſireriez, ni aux bontés que vous convenez vous-même, que vous avez pour lui, ni aux ſen-

timents que vous imaginez qu'il vous inſpire, ce n'eſt ſûrement pas à moi, ni peut-être, plus à d'autres, que vous devez une indifférence qui peut avoir beaucoup d'autres cauſes, que la cauſe que vous lui donnez. Quand, d'ailleurs, il m'aimeroit, ſeroit-il abſolument impoſſible que ce fût en pure perte pour lui? Il ſe peut, quoique vous en veuilliez croire, qu'il y ait des femmes à qui l'ingratitude coûte moins que la reconnoiſſance; & le hâſard a pû très-bien faire que je fûſſe du nombre de celles-là. Vous me demandez une explication! vous flatter, ainſi que je vois que vous l'avez fait, que je pourrois m'abaiſſer juſques à vous ſatisfaire, n'eſt, peut-être, pas ce qu'il y a de moins ſingulier dans votre conduite, & dans vos idées. Le Duc *de*.... m'aime, ou ne m'aime pas: c'eſt à

vous de choisir ; & c'est tout ce que j'ai à répondre aux menaces où vous ôsez vous emporter contre moi. Si je ne rendois justice qu'à l'une de nous deux, je vous craindrois, peut-être ; mais je me connois ; & vous voudrez bien que cela me suffise. Il n'appartient pas à tout le monde de pouvoir noircir la réputâtion d'autrui. Je sçais qu'il n'y en a pas, quelque bien établie qu'elle puisse être, qui soit à l'abri de la calomnie ; mais je n'ignore pas davantage, qu'elle n'a sur les hommes, qu'un crédit bien passager, lorsque l'objet qu'elle se choisit, est en possession de l'estime du Public, & que le calomniateur est depuis long-tems l'objet de son mépris. Vous pouvez donc inventer, & débiter sur moi, autant d'horreurs qu'il vous plaira : je me montrerai, Madame ; & vous verrez

rez que, de nous deux, je ne ferai pas celle à qui vous aurez nui le plus, si, cependant, quelque chôse peut encore vous nuire. Quant aux sacrifices que vous ôsez éxiger pour prix de votre silence, je n'ai pas plus à vous en faire, que vous n'avez, vous, à m'en prescrire : mais je sçais ce que je me dois; & vous en profiterez peut-être.



LETTRE LVIII.

M. de Cercey à M. le Duc de...

Je viens enfin, de recevoir mes ordres : je parts ; & j'allois vous en donner avis, lorſque votre lettre eſt arrivée. J'ai, ſur le champ, été porter à Madame *de*... le billet qu'elle renfermoit. Elle a, ainſi que je m'en doutois, refuſé de le lire ; mais, comme je le croyois auſſi, n'a pû jetter les yeux deſſus, ſans le mouvement le plus marqué. Ce qui m'a prouvé que je ne m'étois pas trompé lorſque j'ai crû qu'elle ſe reprochoit vivement d'avoir fait réponſe à Madame de *Li*.... eſt le ſentiment de plaiſir qu'elle a paru éprouver en revoyant ſa lettre :

ſur tout le reſte, elle affecte une indifférence que l'état de ſa ſanté, la diſtraction où elle eſt perpétüellement plongée, des ſoupirs qui lui échappent malgré elle, de tems en tems, & la triſteſſe profonde qui eſt peinte dans ſes yeux, ne démentent que trop : encore une fois, vous l'avez rendüe crüellement à plaindre; eh! de quelle femme avez-vous fait le malheur! Vous n'en auriez pas, à ce que je crois, moins de tort, de conclûre de l'état où vous la réduiſez, que ſa colére contre vous, ne ſera pas éternelle. Ou je la connois bien mal, ou la fierté de ſon âme rendra fort inutile tout ce que vous tenterez pour vous la ramener; & je ſuis fâché pour vous, de vous voir déterminé à l'eſſayer. J'aime, du moins, à me flatter, en vous voyant former un projet dans lequel, peut-être, l'amour vous

fortifie beaucoup moins que la vanité, que vous ne poufferez point les chófes au point où elles deviendroient pour elle, de l'importunité, & , ce qu'après ce que je vous ai dit de fa part fur ce point, elle ne pourroit regarder de la vôtre que comme une nouvelle infulte. Peut-être , avec des torts moins marqués, le parti le plus fenfé que vous pûffiez prendre auprès d'elle, feroit-il le parti qu'elle vous défend : l'amour, quelque defir qu'il puiffe avoir de pardonner, a fouvent befoin qu'on l'y follicite; mais je doute que, dans une occurrence où le cœur a été très-vivement bleffé, il ne faille pas lui laiffer le tems de s'affoiblir l'injure qu'on vient de lui faire; & que le meilleur moyen de le rendre irréconciliable, ne foit pas de lui préfenter l'objet de fon reffentiment, avant

qu'il ſente le beſoin de pardonner. J'imagine auſſi, que notre marche dans ces ſortes d'occâſions, doit être bien moins réglée d'après notre propre caractére que d'après la façon de penſer de la perſonne que nous avons outragée ; &, ou je me fais de Madame *de*.... une idée très-fauſſe, ou des empreſſements marqués de votre part, ſurtout après qu'elle vous les a ſi ſévérement défendus, ne feroient qu'achever de la révolter contre vous. Comptez donc ici bien moins ſur l'amour que vous lui aviez, peut-être, inſpiré, que ſur la haine à laquelle vous l'avez forcée. Souvent une femme ne nous pardonne que parce qu'elle s'eſt miſe dans le cas de ne pouvoir faire autrement ; encore y en a-t-il, ſur tout de celles qui ont de la dignité dans le caractére, ſur leſquelles cette raiſon eſt ſans pou-

voir, & qui aiment mieux vivre dans toutes les horreurs d'une passion malheureuse, que de subir l'ignominie qu'elles attachent à la réconciliation ; & c'est ainsi que pense Madame *de*..... D'ailleurs, si comme je le crois, vous étiez parvenu à lui plaire, vous n'ignorez pas combien peu elle a donné à son sentiment ; & il est tout simple que, moins elle lui a fait de sacrifices, plus elle conserve de fierté. J'ai crû aussi, lorsque je lui ai remis sa lettre à Madame de *Li*... entrevoir qu'elle ne doutoit point que ce ne fût à un renouvellement de liaison avec elle, que vous deviez la condescendance qu'elle avoit eue de vous la rendre ; & j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour lui faire perdre cette idée, quoiqu'à vous parler naturellement, je la partageâsse avec elle. Vous m'assurez

que vous n'avez pas eu beſoin pour cela, de paſſer par l'humiliation du raccommodement, & que Madame de *Li....* a crû ſe venger mieux de vous en s'arrangeant avec un autre, qu'en vous r'engageant dans ſes chaînes. Il n'étoit pas à préſumer que ce ſeroit ce parti là qu'elle croiroit devoir prendre; mais l'amour propre de ces femmes-là a, je le vois, une marche plus irréguliére, & moins aiſée à deviner que nous ne penſons. Vous êtes, entre nous, plus heureux que vous ne méritez. Je crois Madame *de....* déterminée enfin à aller pâſſer quelques mois en Guyenne avec Madame *de T....* qui ne doit plus revenir que l'Eté prochain. Ce qui me fait penſer que c'eſt à ce parti qu'elle s'eſt fixée, c'eſt qu'elle vient d'écrire à ſon amie; & que j'ai ſenti

par ſes diſcours, qu'elle craignoit que le voyage qu'elle méditoit en Bretagne, & dont elle n'avoit pas de motifs raiſonnables à apporter à ſon mari, ne donnât à celui ci à penſer; & que, toute innocente qu'elle eſt, elle a voulu éviter ſes commentaires. Il ne peut effectivement, que trouver tout ſimple qu'elle ait envie d'aller voir une femme à qui la parenté, & l'amitié la tient également. Adieu, je parts: c'eſt après demain que le Roi ſigne mon contract: l'affaire de la Duché eſt dans le meilleur train poſſible. Ma façon de penſer m'auroit rendu ce titre fort indifférent, ſi Madame de *L. V*.... en m'épouſant ne m'eût ſacrifié le ſien. Plus elle m'a prouvé qu'elle n'y tenoit pas, moins je me ſuis crû permis de ne point travailler à le lui rendre. Adieu encore une fois: ce ſoir je

vous en dirai davantage ; mais je vous préviens que je n'aurai rien de plus conſolant à vous dire, que ce que je vous écris ici.



LETTRE LIX, Et dernière.

Cette Lettre n'a été écrite que deux ans après celles qui la précédent.

Si je n'avois eu ſimplement, Monſieur, qu'à vous accuſer la réception de la Lettre que vous m'avez écrite, ou qu'à vous entretenir de l'étonnement où elle m'a miſe, des mouvemens qu'elle a excités dans mon âme, & des différentes combinaiſons qu'elle m'a forcée de faire, je vous aurois moins long-tems laiſſé ignorer qu'elle m'eſt, en effet, parvenüe : mais, ſans compter que je ne devois pas me flatter que tout cela pût être fait pour vous intéreſſe, vous me demandiez une

réponſe poſitive ; & notre bonheur reſpectif, mais le mien beaucoup plus encore que le vôtre, étant attaché à cette même réponſe, j'ai crû que tout éxigeoit de moi, que je ne la précipitâſſe pas. Je vous pardonne, & avec moins de peine que vous ne ſemblez m'en attribüer, la façon, un peu amère, peut-être, dont vous me reprochez mon ſilence, &, qu'après votre conduite avec moi, le principe qu'elle a eu, & la conſtance dont elle a été, je pourrois, ſans qu'il y eût dequoi m'accuſer d'y mettre trop d'humeur, trouver un peu déplacée : pâſſez-moi, à votre tour, une lenteur dont, eût-elle-même eu les cauſes que vous lui ſuppôſez, vous ſeriez ſi peu en droit de vous plain-

Si, pour me prouver mieux combien vous mettez dans cette occâ-

ſion, d'ardeur, & de ſincérité, vous avez eu beſoin de me paroître n'attendre qu'avec l'impatience la plus vive, le réſultat de mes réfléxions, ou l'effet de mes ſentimens; pour pouvoir m'aſſurer que je ne me trompois ni à ce que je croyois penſer, ni à ce que je croyois ſentir, j'avois beſoin, auſſi, de tout le tems que je me ſuis donné.

Enfin, je ſuis décidée: mais, avant que de vous apprendre l'impreſſion que j'ai reçüe de la propôſition que vous me faites, je vais vous dévoiler un cœur auquel il faut que vous vous ſoyez conſidérablement trompé, puiſque vous avez cru y trouver de l'artifice, & qui, ſans doute, a moins dû au ſoin continüel que, tout pénible qu'il lui étoit, il apportoit à vous déguiſer ſes ſentimens, qu'au peu d'intérêt que, quoique vous en diſſiez,

vous aviez d'y lire, le bonheur de vous voir les ignorer.

Vous ſerez, ſelon toute apparence, ſurpris que j'entre aujourd'hui dans des détails dont le tems doit vous paroître également pâſſé pour tous deux. Comme, à quelques égards, j'en porte le même jugement, & que je puis, d'ailleurs, avoir plus d'une raiſon de ne me les rappeller qu'avec douleur, je ne m'en ſerois pas moins fait grâce qu'à vous-même, ſi j'eûſſe pû ignorer que, lors de notre rupture, vous m'avez peinte comme la coquette la plus dangereuſe que vous eûſſiez jamais rencontrée; & que, perſüadé, ſans doute, que mes lettres prouveroient inconteſtablement ce que vous avanciez, vous avez crû pouvoir vous permettre de les montrer aux perſonnes que vous vouliez convaincre de la juſti-

ce du reproche que vous vous croyiez en droit de me faire.

J'ai d'autant moins envie de me plaindre d'une chôſe qui, ſi vous me permettez de vous le dire, n'eſt pas dans les régles les plus ſtrictes de l'honneur, que, ſi je me le rappelle bien, elles ne contiennent rien dont, en aucun ſens, je doive avoir à roûgir ; & que j'ai plus de peine à croire que ce ſoit le manége honteux de la coquetterie, que l'on y aura pû trouver. Vous vous étiez, d'ailleurs, mis par vos propres torts avec moi, dans la néceſſité abſolüe de m'en chercher ; &, quand même j'aurois été, par cette démarche, auſſi compromiſe que je me flatte de l'avoir été peu, je ſçais trop combien, lorſque l'on eſt revenu à ſoi même, on regrette tout ce que l'on a accordé aux prémiers mouvemens de l'amour-pro-

pre offensé, pour que je ne vous plaignîsse pas plus de ce que vous avez suivi les conseils du vôtre, que je ne vous en voudrois de mal. Quoiqu'il se puisse donc que, si vous avez véritablement eu de moi, l'opinion qu'alors vous avez tâché d'en répandre, vous en ayez, depuis reconnu la fausseté; qu'il faille même, que cela soit, ou que, de tous les hommes, vous soyez le plus inconséquent, il est possible aussi, que vous l'ayez conservée; & ce doute doit me suffire pour que je me croye obligée de vous prouver combien vous m'avez mal définie.

Si c'est (eh! de quelle autre, en effet, pourriez-vous partir!) la complaisance que j'ai eüe de vous écrire en même tems que je vous protestois que jamais vous ne me rendriez sensible, qui, combinée

par vous avec la résistance opiniâtre que je vous ai oppôsée, vous a fait penser que, si je ne croyois pas qu'il me fût permis de récompenser vos desirs, du moins, je croyois qu'il ne m'étoit pas défendu de m'en amuser, je commence par vous déclarer qu'il vous est impossible, quelqu'envie que vous en ayez, de m'en blâmer plus que je ne m'en suis blâmée moi-même; que j'ai craint plus que vous ne pensez, l'idée qu'elle devoit vous donner de moi; & que même je ne me suis pas toûjours dissimulée combien les suites pouvoient m'en faire repentir. Cependant, je l'ai eüe: ni les risques qui y étoient attachés, ni les reproches que je m'en faisois, ni même, ce que vous pouviez en penser, rien ne put me déterminer à me priver du seul bonheur qui me restât; si vous croyez

encore que la ſource n'en étoit que dans mon amour-propre, je vous le répéte encore, vous m'avez mal connüe; mais, comme vous le dire, n'eſt pas vous en convaincre, c'eſt en vous expôſant les mouvements les plus ſecrets de mon âme, ceux-mêmes qu'autrefois j'ai crû devoir vous cacher le plus ſévèrement, que je vais tâcher d'y parvenir.

Soit que, comme le bruit en courut alors, vous fûſſiez chargé par le Roi d'une commiſſion ſecrette auprès de quelques Souverains de l'Europe, ou que pour voyager, vous n'eûſſiez d'autres motifs que votre propre goût, lorſque je parus dans le monde, vous n'étiez pas en France, & vous n'y revîntes même que fort long-tems après; mais vous n'y étiez pas, pour cela, plus oublié: pluſieurs femmes abuſées, trahies, mê-

me irrémiſſiblement perdües ; ce qu'enfin vous appellez entre vous, des avantures d'éclat, y avoient ſi bien fondé votre réputâtion, qu'à votre retour, vous la retrouvâtes toute entière.

Ce fut au Palais Bourbon où j'étois avec ma belle-mère allée faire ma cour à Madame la Ducheſſe, que je vous vis pour la première fois : comme vous y étiez avant nous, que pendant longtems on ne vous nomma point, & que l'envie que vous aviez de plaire à Madame de *R*... à qui, en ce moment, peut-être, vous ne croyiez point pour le fracas, le goût que peu d'inſtans après vous lui découvrîtes apparemment, rien ne me dit que c'étoit le Duc *de*... que j'avois le malheur de rencontrer ; &, ainſi que vous le verrez, cette ignorance qui me laiſſa ſans ſecours au.

cun, expôsée à toute la force de la prémière impression, me coûta bien cher. Tout ce qu'autant à la façon dont vous parloit la Princesse, qu'à votre air noble, & distingué, je pus juger de vous, c'étoit qu'il falloit que vous fûssiez un homme de la plus grande qualité. Sans paroître faire à moi, cette attention dont en ce tems-là l'on m'honoroit, vous vîntes à ma belle-mère. Je crus que l'habitude où j'étois de recevoir des hommages, étoit la seule chôse qui me fît une peine de l'indifférence marquée que vous eûtes pour moi; & je ne comprenois pas en moi-même comment il se pouvoit qu'étant naturellement si peu flattée de plaire, je fûsse, pourtant, si piquée de paroître ne vous plaire pas.

Quoique Madame *de*... vous reçût avec les égards que vous de-

viez en attendre, je crus voir dans le maintien, & dans le ton qu'elle prit avec vous, une féchereffe qui m'étonna d'autant plus que je la fçavois moins de fon caractère, & qu'il me parut auffi plus difficile que l'on pût en avoir tant avec vous.

Pendant que la douleur de vous voir fi froidement accüeilli par elle, fe joignoit en moi, à la furprife que j'en éprouvois, on vous nomma. Votre renommée n'étoit que trop venüe jufques à moi; & je ne fentis plus que de la confufion du vif intérêt que je prenois à un homme que, malgré tout ce qu'il offroit de féduifant, cette même renommée m'en annonçoit fi peu digne. Ce feroit vainement que je tenterois de vous peindre le trouble où m'avoit jettée votre préfence, jufques à quel point, feulement à vous

appercevoir, allèrent le desordre, & le bouleversement de mes sens; & avec quelle rapidité, & quelle violence j'étois entraînée vers vous. Jamais, quelqu'idée que j'eûsse pû m'en faire, je n'aurois imaginé que les effets d'un sentiment, quelqu'il pût être, fûssent tout à la fois si subits, & si peu prévûs : &, quand il me seroit possible de vous peindre cette étonnante sitüâtion, ni vous qui n'avez jamais connu l'empire du penchant, ni même beaucoup de femmes, à qui ce n'est qu'à force de leur répéter que l'on sent pour elles, l'amour le plus tendre, que l'on parvien à faire croire qu'on leur en inspire; que l'on séduit, mais qu'on ne touche pas; & qui, si on les eût laissées à elles mêmes, n'auroient jamais vû qu'avec l'indifférence la plus profonde, ce même objet qui finit par avoir sur el-

les les plus grands droits, ne pouvez point ne pas regarder comme une fâble, l'hiſtoire de ce qui ſe pâſſoit dans mon cœur.

Du moment que je vous eus vû, rien, ou de ce qui vous échappoit, ou qui, de quelque façon que ce fût, pouvoit avoir avec vous, une ſorte de relâtion, ne me fut indifférent. En vous voyant ſi peu reſſembler au portrait que, cent fois, j'avois entendu faire de vous (car ce jour-là, je n'aurois pas été la ſeule qui en eûſſe jugé comme je faiſois.) j'admirois en moi-même, juſques où le Public peut quelquefois pouſſer l'injuſtice: mais, ſoit impoſſibilité de vous contraindre long-tems, ou que Madame de *R*... pour qui vous vous impôſiez une gêne ſi crüelle, vous fît ſentir par la lenteur des progrès que vous faiſiez ſur elle, qu'elle regrettoit

plus en vous, les moyens de plaire qui vous étoient familiers, qu'elle ne prisoit les grâces nouvelles dont vous vous pariez, vous ne tardâtes pas à vous montrer sous ce même aspect qu'elle sembloit vous redemander... mais, que n'avoit-elle mes yeux!

Vous vous reprîtes donc: la légèreté de votre ton avec les femmes, déja, selon moi, trop grande, quoique fort restrainte par l'un, ou l'autre des motifs que je dûs vous suppôser, fut bientôt portée à un si haut point, que, malgré l'extrême politesse dont vous l'accompagniez, il ne me fut plus possible, comme je le desirois, de me tromper à l'idée que vous aviez d'elles; & cet air de confiance que, sans doute, par l'habitude de le prendre, je vous ai vû, lors même que vous vouliez le plus en paroî-

tre corrigé, & que vous crûtes devoir aussi faire reparoître, ne me permit pas davantage de me méprendre à l'opinion qu'intérieurement vous aviez de vous.

Chacun, selon toute apparence, comme sa façon de voir, a sa façon d'aimer : je croirois même assez ; que la derniere tient toûjours un peu de l'autre ; &, ce qui pourroit me confirmer dans cette opinion, c'est, qu'ennemie née des ridicules, & surtout, des ridicules que vous eutes ce jour-là, quelque cher que dès-lors vous me fûssiez, (& vous me l'étiez déja tant qu'il n'a pas été possible que, depuis, vous me le devinssiez davantage.) l'impression que je recevois de vos défauts, étoit si vive, & m'accabloit au point que j'étois aussi tentée de vous prier de me les épargner, que si, en partageant mes sentiments, vous eûssiez

eûssiez été dans le cas de craindre ce qui auroit pû me faire regretter de les trouver dans mon ame. Lorsque vous crûtes avoir assez montré que vous n'étiez-là que pour Madame *de R....* & qu'elle eut à son tour, assez prouvé qu'elle vous en sçavoit tout le gré possible, vous disparûtes. Malgré le sentiment de douleur qui s'étoit emparé de moi, dans le même instant que j'avois saisi votre goût pour elle, & la desagréable position où, en vous expôsant sans ménagement, ainsi que vous veniez de le faire, à la dérision des gens sensés, vous m'aviez mise d'ailleurs, tout, avec vous, disparut pour moi, dans la nature; & je ne sçais si je n'eus pas plus de peine encore à vous pardonner votre départ, que le motif qui vous avoit conduit au Palais Bourbon, & même, quel-

qu'affligée que j'en fûsse, le peu d'impression que j'avois paru faire sur vous.

Quoiqu'il ne soit point possible qu'on ait dans l'esprit, plus de grâces que n'en a Madame la Duchesse, surtout avec les personnes qu'elle veut bien distinguer; qu'elle nous eût, ma belle mere & moi, mises dans cette clâsse; & que ce ne fût jamais aussi fréquemment que je l'aurois desiré, que l'on me menât lui faire ma cour, jamais je ne pourrois vous peindre l'excès de l'ennuì dont, dèz que je ne vous vis plus, je me sentis accâblée, la vivacité du désir que j'avois de me retrouver seule avec moi-même, & à quel point, enfin, mon cœur me tourmentoit.

Cependant cette séchereſſe si visible que vous avoit marquée ma belle mere, ne me sortoit pas plus de l'esprit, que votre idée même

dont, toute importune qu'elle m'étoit, rien n'avoit le pouvoir de me diſtraire. Auſſitôt que nous fûmes ſeules, moins encore, peut-être, pour en apprendre la cauſe, que pour me procurer le plaiſir d'entendre parler de vous, de quelque façon que ce fût, & d'en parler moi-même, je la lui demandai : elle me répondit « qu'elle s'étonnoit qu'après vous avoir entendu
» nommer, je pûſſe avoir à lui
» faire cette queſtion. Elle ajoûta
» que, quoiqu'il fût poſſible, &
» qu'elle eût même tout ſujet
» de croire que je ne vous avois
» point donné l'idée d'un nou-
» veau triomphe, elle n'en avoit
» pas moins dû en agir avec
» vous, comme elle avoit fait,
» parce que ſi, dans ce moment,
» vous n'aviez point paru l'avoir,
» il n'en étoit pas plus certain que

» vous ne l'eûssiez point ; qu'il
» étoit même, probable, que, n'é-
» tant point encore assez bien avec
» Madame *de R...* pour lui donner
» impunément de la jalousie, vous
» aviez masqué les vûes qu'inté-
» rieurement vous pouviez avoir
» sur moi ; que sa présence à elle
» avoit, aussi, pû vous forcer à les
» déguiser ; que n'eûssé-je, même,
« pour moi, que de ne m'être en-
» core donné aucun travers, ma
» conquête avoit trop de quoi flat-
» ter votre vanité, pour qu'elle
» pût croire que, soit un jour, soit
» un autre, vous ne tentâssiez point
» de la faire ; & que, d'après cette
» suppôsition, elle avoit crû ne
» pouvoir vous montrer trop tôt,
» ce qu'elle étoit capable d'y met-
» tre d'obstacles : qu'elle conve-
» noit que, si c'étoit l'amour qui
» vous conduisît, cette perspective

» ne donneroit que plus d'ardeur
« à vos pourſuites ; mais, que, ſoit
» que vous vous crûſſiez fait pour
» tout emporter d'emblée, ou,
» qu'en vous, la pareſſe l'emportât
» ſur l'amour-propre, on ne vous
» avoit jamais vû ſur ces ſortes de
» chôſes, cette opiniâtreté que les
» hommes à bonnes fortunes met-
» tent ordinairement dans leurs
» projets. Qu'au reſte, elle ne
» croyoit pas qu'il y eût pour les
» femmes, d'homme plus à crain-
» dre que vous ; & qu'à la conduite
» que vous aviez tenüe juſques-là,
» il n'étoit pas aiſé de décider le-
» quel, du plaiſir de troubler le
» cœur d'une femme, ou de la per-
» dre par la publicité que vous don-
» niez à ſa foibleſſe, vous étoit le
» plus néceſſaire ; que je devois
» trop la connoître pour croire que
» le deſir de me voir échapper à

« vos piéges, tout ardent qu'il
» étoit, lui fît rien éxagérer;
» qu'elle avoit, d'ailleurs, trop
» bonne opinion de moi, pour
» craindre que vous pûssiez, quoi-
« que vous fîssiez pour y parvenir,
» me plaire jamais; mais que, tou-
» te persuadée qu'elle en étoit, &
» n'eût-ce été que pour satisfaire
» sa propre façon de penser sur
» votre compte, elle avoit crû,
» non-seulement devoir s'en tenir
» avec vous à la plus simple poli-
» tesse; mais, au hazard même du
» ridicule que vous pourriez en
» jetter sur elle, y donner le ca-
» ractère qui devoit vous en laisser
» douter le moins. »

Quoique, par ce discours, ma belle mère ne fît que me confirmer ce que j'avois déja entendu dire de vous, & que, même, j'y fûsse pré-parée, la force du malheureux sen-

ment que vous m'aviez inſpiré, étoit telle que le coup qu'elle me porta, ne me fut pas moins affreux, que ſi en l'interrogeant, je me fûſſe flattée qu'elle ne pouvoit que le détruire.

Ce moment de liberté après lequel, depuis que je vous avois perdu de vüe, j'avois ſi vivement ſoûpiré, arriva enfin. Si, malgré tout ce qui devoit m'éclairer ſur ma ſitüâtion, je me fûſſe obſtinée à m'y méprendre; ou que, comme dans les commencemens d'une paſſion, cela ne nous arrive que trop ſouvent, j'eûſſe eu le malheur de m'y complaire, il n'y a pas à douter que je ne fûſſe perdüe. Mais, quoique c'eût été vainement que, juſques-là, l'on eût cherché à me faire connoître l'amour, plus ce ſentiment m'étoit nouveau, moins il me fut poſſible de le méconnoî-

tre. De l'amour! dans mon état! avec les devoirs qu'il m'impôsoit! & pour vous! Grand Dieu!

Convenir avec moi-même, que j'en avois, n'étoit rien pour moi: je fis plus; j'eus l'heureuse vanité de vouloir en triompher, & le bonheur, plus grand encore, de ne pas croire que cela fût impossible; mais en même tems, pour échapper à ses suites (car je ne me flattai pas de parvenir à l'éteindre; &, pour la premiere fois que je faisois usage de mon cœur, je ne le jugeois que trop bien.) Je conçus que je ne pouvois trop sévérement vous éviter. Je n'étois sûrement pas la seule qui en pareille circonstance, me fusse imposée la même loi; mais, par des hazards heureux pour ma vertu, quoique parmi ceux qui la secoururent, il s'en soit rencontré de très-douloureux pour moi, il

me fut plus facile qu'il n'avoit pû l'être à beaucoup d'autres, d'y rester fidelle.

Ma belle mere, sans réprouver les spectacles, ne croyoit pas qu'il fût décent à une femme aussi jeune que je l'étois alors, d'y paroître tous les jours; & quoique je les aimâsse fort, j'avois pensé comme elle sur cela, & ne m'y montrois que fort rarement; mais l'espéce de contradiction que cela m'avoit fait éprouver, & que j'avois quelquefois assez vivement sentie, cessa pour moi, lorsque je vis que, plus livrée à cet amusement que je ne l'étois, j'en serois plus expôsée à vous rencontrer. Malgré toutes les précautions que je prenois pour que ce malheur ne m'arrivât pas, je ne pus point toûjours m'en garantir; mais, si en vous retrouvant, & toûjours tant avec ce

même air qui m'avoit, chez Madame la Ducheſſe, ſi crüellement bleſſée, qu'avec la même in'attention pour moi, jamais je ne vous rencontrois que vous ne me donnâſſiez de nouvelles armes contre vous, qu'il m'étoit pénible de vous les devoir!

Que, quelquefois, cependant, je payois cher le plaiſir de pouvoir me croire de la vertu! combien, avec votre idée, les devoirs que m'impôſoit mon état, me devinrent affreux à remplir! avec quel ſoin je cherchois tout ce qui pouvoit m'en diſpenſer! avec quel empreſſement je le ſaiſiſſois! de quelle ſatisfaction mon âme n'étoit-elle pas remplie, lorſque j'avois pû parvenir à me conſerver toute entiére, non à vous pour qui je n'éxiſtois pas, mais toute au ſentiment dont j'étois dominée; &, que l'in-

différence que dans ces tems-là, M. *de*.... commença à prendre pour moi, me fut chere!

Ce fut dans ces tems-là aussi, que ma belle mere tomba malade: quoique, dans son principe, sa maladie fût mortelle, elle étoit, cependant, d'un genre à ne pas être promptement terminée. La tendre amitié que j'avois pour elle, se joignant en moi au devoir, pendant plus de quatre mois que son état lui rendit mes soins nécessaires, je me tins dans la plus austére retraite. Elle mourut enfin: le cœur toûjours plein d'un amour, à qui il ne falloit d'autre aliment que lui-même; & craignant la liberté où me laissoit la mort de Madame *de*.... je formai le projet de quitter Paris; & heureusement, il ne me fut pas difficile de l'exécuter.

Madame *de*.... laissoit à mon

mari, de fort belles terres qu'il ne connoissoit point. Je tâchai de lui inspirer le desir de les aller voir; & n'y réussissant pas, je m'attachai à lui persuader de me charger de ce soin. Retenu alors à Paris par l'amour qu'il se flattoit d'avoir pris pour Madame *de B*.... & croyant, quoiqu'assurément je fûsse par mes sentiments, bien loin de le gêner dans ses fantaisies, que mon absence lui donneroit encore plus de liberté, ce fut avec un plaisir extrême, mais, bien moins vif encore que ne fut le mien, qu'il m'accorda la permission que je sollicitois, & dont je me hâtai, autant de profiter que si j'eûsse pû avoir à craindre qu'il ne la rétractât.

Près, toutesfois, de quitter des lieux où, si je ne vous voyois pas, du moins, je pouvois vous voir, mon cœur me fit sentir par le dé-

chirement qu'il éprouva, tout ce que lui coûtoit ce ſacrifice, quelqu'imaginaire qu'il fût. Auſſi accâblée de ma douleur que ſi je joüiſſois journellement de la douceur de vous voir, je partis; je ne m'étois point attendüe à trouver dans les détails dont j'avois voulu me charger, ni un dédommagement de ce que j'abandonnois, ni dequoi me diſtraire d'un ſentiment qui m'étoit d'autant plus onéreux que j'en combattois plus l'empire; mais jamais je n'aurois imaginé que, vous fuyant ſans ceſſe par-tout, ou ne vous trouvant jamais que pour en avoir plus à me reprocher mon amour, je pûſſe ſi vivement & avec tant de continüité, trouver partout votre abſence.

N'ôſant demander nommément de vos nouvelles, & mourant du deſir d'en avoir, perſüadée qu'il

feroit impoſſible que vous ne fuſſiez pas le héros de quelqu'une des avantures galantes qui amuſeroient Paris, je priai Madame *de N..* de vouloir bien m'inſtruire de celles des chôſes de ce genre qu'elle croiroit en valoir la peine; elle accepta la commiſſion, & la remplît avee éxactitude. Plus, par la multitude des détails où elle entroit dans ſes lettres, je pouvois juger de la ſienne, moins je pouvois concevoir que vous n'y fûſſiez jamais nommé: je lui en témoignai mon étonnement: elle me répondit que » ſi juſques-là, elle n'avoit fait de vous, » aucune mention, c'étoit moins ſa » faute que lavôtre; que, depuis » que vous aviez fini avec Madame » *de R...* rien n'avoit paru vous occuper; que, cependant, vos aſſiduités auprès de Madame *de P.....* » feroient préſumer que vous auriez

» des vûes sur elle, si la sagesse de
» votre conduite ne rendoit cela
» fort douteux, ou ne faisoit imagi-
» ner que si, en effet, vous y pensiez,
» il falloit, pour que vous vous en
» impôsâssiez une qui vous étoit si
» peu ordinaire, qu'elle vous inspi-
» rât un sentiment beaucoup plus sé-
» rieux que l'on n'avoit sujet de vous
» en croire capable. »

J'avois appris déja que Madame *de R...* & vous, ne viviez plus l'un pour l'autre ; & j'en avois été d'autant moins surprise, que je vous croyois tous deux moins faits pour vous fixer respectivement : aussi, n'en avois-je été que médiocrement tourmentée. Je ne l'avois même été que, parce que je vous aimois ; & qu'il semble que le même instant qui fait naître l'amour, fasse naître aussi le crüel, & quelquefois inexpliquable sentiment de la jalousie. Mais ce qu'é-

toit Madame *de P...* ce que je la jugeois moi-même, tout me fit trembler; ne voyant que tout ce qu'elle méritoit d'attachement, j'oubliai que, si ses charmes pouvoient la rendre aisément l'objet de vos desirs, ses vertus ne pouvoient que vous en écarter. J'oubliai même combien peu, par ses principes, vous étiez fait pour lui plaire; &, comme si je n'en eûsse pas eu assez des tourmens de l'absence, & des combas que je me livrois sans cesse, j'y joignis toutes les horreurs de la jalousie, en décidant en votre faveur, une chôse sur laquelle tout ce qui s'y trouvoit contre vous, auroit dû tout au moins me laisser dans quelqu'incertitude.

C'étoit dans cette crüelle situâtion que je pâssois mes jours; en proye à l'amour, à la honte, à la jalousie; perpétüellement armée

contre ma foibleſſe, & d'autant plus à plaindre que les combats que je lui livrois, en déchirant mon cœur, ne le guériſſoient pas, lorſque ma belle-ſœur revint de ſon ambaſſade de... L'amitié la plus tendre nous unit, comme vous ſçavez; &, quand cela n'eût pas été, il auroit toûjours été impoſſible que, pour quelque tems, du moins, ſon retour ne m'eût pas tirée de ma ſolitude. Je revins donc à Paris; je ne vous dirai point avec quels ſentimens: ſi je voulois vous rendre compte de tous ceux qui m'agitoient, je ne finirois point cette Lettre que je ne doute point que, comme moi, vous ne trouviez déja de la plus mortelle longueur.

Ce fut chez ma belle-ſœur que je brûlois d'impatience d'embraſſer, que je deſcendis. A peine en

avois-je eu le tems que vous arrivâtes. Si je ne pouvois ignorer que Madame votre femme, & elle, étoient parentes, vos mœurs, & les ſiennes avoient ſi peu de rapport; & même, du vivant de la prémière, cette raiſon lui en avoit ſi peu paru une de ſe lier avec vous, que je n'en devois pas être moins ſurpriſe du ton d'intimité qui me parut regner entre vous, & elle. L'étonnement de vous voir dans des lieux où je devois ſi peu vous attendre, le plaiſir que me cauſa votre préſence, & auquel, eût-il même été moins inopiné pour moi, dans le prémier moment, je n'aurois jamais pû que céder; la douleur de retrouver dans toute ſa force, un ſentiment dont, ſi je ne me flattois pas d'avoir triomphé, je croyois, du moins, avoir diminüé la violence,

tous ces divers mouvemens me jettèrent dans une ſi vive agitâtion, que je ne conçois pas comment je pus la ſupporter. Ce qui, je crois, l'augmenta beaucoup, fut l'indifférence dont vous parûtes me revoir, & qui, ſi elle étoit un des plus ſûrs remparts de ma vertu, étoit en même tems le plus crüel ſupplice de mon cœur. Vous m'avez dit, depuis, que ce qui vous avoit ſi long-tems obligé de renfermer des ſentimens que, dès la prémière vüe, je vous avois inſpirés, avoit été la crainte de ne pouvoir jamais me les faire partager : mais, ſans compter votre audace naturelle qui ne doit pas laiſſer ſuppôſer en vous cette inquiétude, il ne ſe peut point qu'en me le diſant, vous ne me trompâſſiez pas. La crainte, & le reſpect peuvent, ſans doute, & nous en

avons plus d'un éxemple, forcer l'amour au silence; mais il est impossible, à mon sens, du moins, que, si l'un, & l'autre l'empêchent de parler, tous deux, même à quelqu'excèz qu'ils puissent être portés, ayent sur le cœur, plus de pouvoir que lui-même, & le contraignent au point qu'il ne se décéle jamais. Si, d'ailleurs, il eût été vrai que j'eûsse fait sur vous l'impression que vous faisiez sur moi, vous seriez-vous, à mes yeux mêmes, livré comme vous fîtes, à Madame *de R*... le jour que je vous trouvai chez Madame la Duchesse; auriez-vous formé avec elle une liaison aussi intime que, dans votre façon de le penser, elle pouvoit l'être; &, si mon absence vous avoit été aussi sensible que, depuis, vous avez voulu me le persuader, auriez-vous été le maître de masquer

de tant de froideur, le plaisir, d'autant plus flatteur pour vous, de me revoir, qu'il étoit plus in'espéré; auriez-vous, dans un instant où j'étois comme enlevée à moi-même, pû montrer tant de liberté dans l'esprit; &, loin de quitter si promptement, un lieu qui m'offroit à vos yeux, n'auriez-vous pas donné à la visite que vous faisiez à ma belle-sœur, toute l'étendüe dont elle pouvoit être susceptible, & pouviez-vous l'être de la crainte de la faire trop longue?

Lorsque je me fus un peu calmée, je jugeai par la violence de l'agitâtion que vous veniez de me faire éprouver, à quel point votre présence seroit dangereuse pour moi. Je craignis, plus que jamais, d'avoir moins dû à ma vertu, qu'à l'indifférence que vous m'avez toûjours témoignée, la force

de soutenir toutes les privâtions que je m'étois imposées ; & que, si par le hazard du caprice, je venois un jour à vous plaire, ou que la gloire de séduire une femme que jusques à vous, l'on auroit vainement attaquée, vous inspirât l'idée de me faire l'objet de vos soins, je ne me trouvâsse contre vous, cette foiblesse de l'amour qui, malgré tous les efforts de notre raison, nous range toûjours, & si facilement, du parti qu'il nous propôse.

Dans plus d'une de ces Lettres où, je crois, plus par ressentiment que par réfléxion, vous avez découvert une si condamnable coquetterie, & que vous auriez bien différemment jugées, si vous eûssiez pû sçavoir tout ce qu'il m'en coûtoit pour vous déguiser sous les apparences de la plus grande tran-

quilité de cœur, le trouble qui agitoit le mien, & combien ſouvent, celles qui vous en montroient le plus, ont été arroſées de mes larmes, je vous ai dit que mon ſyſtême étoit qu'une femme ne ſçauroit ſe craindre trop tôt; & en formant, dès le prémier inſtant que je vous ſentis de l'empire ſur moi, la réſolution de ne rien accorder à mon amour, pas même celles des chôſes qui me paroîtroient le moins tirer à conſéquence, j'imagine avoir donné, autant, du moins, qu'avec une paſſion telle que celle qui me dominoit, cela étoit poſſible, la preuve que ce ſyſtême étoit véritablement le mien. Loin donc d'inférer de tous les mouvements qu'après une ſi longue abſence. &ce que j'avois fait pour vous bannir de mon cœur, votre vüe venoit de me cauſer, que

ce feroit avec la même inutilité ; que je continüerois à m'armer contre mon fentiment, je ne m'en démontrai que plus la néceffité où j'étois de le combattre, & la honte qu'il y auroit pour moi, à n'en pas triompher.

La certitude que votre préfence, fi je m'y expôfois, ne pouvoit que me rendre plus difficile, ce que je me commandois, ne m'avoit fait voir qu'avec plus de chagrin encore que de furprife, votre liaifon avec ma belle fœur : de ce moment je formai le projet de ne la voir chez elle, que quand je me pourrois douter que vous ne fûffiez à la cour, & de faire, enfin, tout ce qui me feroit poffible pour ne vous rencontrer jamais.

A peine étiez-vous forti, que je lui témoignai à quel point j'étois étonnée du ton de familiarité fur lequel

lequel je vous avois trouvé ensemble. Elle me répondit » que si je » vous jugeois par le pâssé, je ne » pouvois, en effet, m'en étonner » trop ; mais que vous étiez si revenu des erreurs qui l'avoient autrefois empêchée, elle, & beaucoup » d'autres, de vivre avec vous, » qu'il y auroit à s'en souvenir, » une injustice dont elle ne se sentoit pas capable. Elle me demanda, même, si, à la façon dont vous aviez été chez elle, j'aurois deviné que vous fûssiez ce même Duc *de*.... si fameux par ses faux airs, par l'excès de ses prétentions, & par le peu de mœurs qu'il s'étoit permis en amour ? Elle ajouta » qu'elle » seroit très-fâchée que je conservâsse de vous, l'opinion qu'elle » voyoit que j'en avois prise, parce que vous veniez chez elle, » très-fréquemment ; & qu'après

» vous avoir admis dans sa société,
» & cherché même, à cause des
» grâces qu'elle vous avoit trou-
» vées dans l'esprit, à vous y rete-
» nir par tous les agréments qui
» pouvoient vous y fixer, elle se-
» roit, vous ne lui en donnant au-
» cun sujet, fort embarrassée s'il
» falloit qu'elle changeât sa façon
» d'être avec vous; mais que, quoi-
» que vous pûssiez en penser, &
» quel qu'injuste que cela lui parût
» à elle-même, ce seroit pourtant,
» si je ne revenois point des pré-
» ventions que j'avois contre vous,
» le parti qu'elle prendroit; qu'elle
» me conseilloit, cependant, de me
» livrer d'autant moins aux mien-
» nes, que, depuis quelque tems
» vous étiez assez lié avec M.
» *de*..... pour que je ne pûsse
» que très-difficilement me dispen-
» ser de vous recevoir chez moi,

» si, comme elle y voyoit beau-
» coup d'apparence, il venoit à l'é-
» xiger; & que M. *de Cercey* de
» qui vous étiez l'ami le plus intime
» m'en priât aussi. A cela, je lui ré-
pondis simplement que j'en dou-
tois fort; mais que je sçaurois m'ar-
ranger; & que je tâcherois que ce
fut de façon, tant à ne la pas gêner,
qu'à ne pas la voir moins souvent
que je ne me l'étois propôsé, & à ne
point m'expôser en même tems plus
que je ne le jugeois convenable,
à rencontrer un homme qui, peut-
être, ne devoit son apparente con-
version qu'à la nécessité où, par
ses projets sur Madame *de P....* il
s'étoit mis de paroître corrigé; &
que, par conséquent, on retrouve-
roit bientôt dans la société, avec
tous les défauts qui l'y avoient ren-
du si redoutable. » Non, me répon-
» dit-elle, vous vous trompez:

» c'eſt, ſans être avec Madame *de*
» *P....* ſur le pied que vous imagi-
» nez ; & ſeulement parce qu'il eſt
» ami de Monſieur *de M....* pour
» qui elle ne cache plus ſon goût,
» qu'il la voit ſi fréquemment. Au
ſurplus, ajouta-t-elle en remarquant ma ſurpriſe, (&, ſi elle eut vû clair dans mon cœur, n'eût ce été que ce mouvement qu'elle y auroit ſaiſi !) il ſe peut qu'il ait ce qu'ils appellent *une affaire.* » J'ai
» quelque peine à croire qu'un
» homme qui s'eſt fait une ſi lon-
» gue habitude de la galanterie,
» en revienne dans l'inſtant qu'il
» le deſire, ſurtout, lorſque ce
» n'eſt pas à l'amour qu'il en doit
» la ſatiété ; mais, tout ce dont je
» puis vous aſſurer, c'eſt que, s'il
» eſt vrai qu'il en ait une, c'eſt
» avec un ſi profond myſtére qu'il
» la conduit, que les gens qui le

» voyent le plus, n'en ont pas le
» ſoupçon le plus léger.

Loin que ce diſcours me donnât en vous, toute la confiance que vouloit bien y avoir Madame *de...* je ſuppôſai, de cette prétendüe ſageſſe qu'elle vous attribüoit, que, livré à quelque goût obſcur, c'étoit moins le dégoût de l'éclat que la vanité qui, vous faiſant une loi de le taire, vous preſcrivoit une conduite ſi myſtérieuſe; car jamais je ne pus me perſüader que vous fûſſiez auſſi déſœuvré que vous deſiriez qu'on le crût: & en effet, j'ai depuis, mais fort long-tems après, découvert que vous aviez *une fille*, & telle que, dans le tems même que vous attachiez le plus de gloire à donner à vos deſordres, la publicité la plus grande, vous auriez roûgi de l'avoüer.

Comme, cependant, le peu de

foi que j'avois à votre changement, n'étoit fondé que sur une opinion qu'à la rigueur, il étoit possible que vous ne méritâssiez plus, sans prendre sur moi de décider si c'étoit vous qui abusiez ma belle-sœur par de fausses apparences, ou si c'étoit moi qui me trompois dans le jugement que je portois de vous, je m'affermîs dans le parti que j'avois pris de vous éviter autant que je le pourrois : parti qui, dans quelque suppôsition que ce fût, étoit le seul qui ne m'offrît point d'inconvénients. Si, en effet, votre changement n'avoit pas plus de réalité que je ne lui en croyois, la résolution que je formois, étoit la plus raisonnable à laquelle je pûsse m'arrêter; &, si ce n'étoit point de votre part une hypocrisie, il m'étoit d'autant plus important d'y tenir avec la plus invincible opiniâtreté,

que, plus il feroit vrai que vous feriez corrigé, plus vous feriez dangereux pour mon cœur. D'ailleurs, ce mouvement de joie qui s'y étoit élevé à l'assurance que ma belle-sœur m'avoit donnée de votre indifférence pour Madame *de P*... & le calme que, par-là, elle y avoit remis, m'avoient trop prouvé que les impressions de la jalousie, & le dépit passager qu'elles occâsionnent, y avoient seuls affoibli votre empire, pour que je me flattâsse encore que, sur cela, il ne me restât plus rien à faire.

Aussi, ne tardai-je point à demander à Monsieur *de*... s'il étoit vrai, comme sa sœur m'avoit dit qu'elle l'en soupçonnoit, qu'il eût formé le dessein de vous amener chez moi ; &, sur ce qu'effectivement, il me sembla qu'il n'en étoit pas fort éloigné, je lui remontrai

avec autant de force que ſi vous eûſſiez été l'objet de ma haine la plus vive, combien, ce qu'il étoit ſûr que vous aviez été, ce qu'il étoit douteux que vous fûſſiez devenu, ma pôſition, mon âge, ce, qu'en laiſſant même à part ce qu'il appelloit *mes préventions*, je devois à l'opinion générale, avoient dequoi l'en écarter. Ne pouvant plus vous accuſer de rien, je lui rappellai, non-ſeulement tout ce dont vous étiez convaincu, mais tout ce dont vous aviez été accuſé, & lui parus, enfin, ſi déclarée contre vous, qu'il me demanda en riant, ſi, ſans qu'il en eut jamais rien ſçu, vous n'auriez pas eu avec moi, quelques torts particuliers dont je couvrîſſe le reſſentiment, du beau prétexte de la vindicte publique. Il me parut, cependant, malgré cette mauvaiſe plaiſanterie, qu'intérieure-

ment il ne desapprouvoit pas ma répugnance ; mais je le connoissois si léger ! je sçavois si parfaitement, combien il étoit aisé de le faire changer d'avis, que je ne me flattai point du tout, de lui voir garder la façon de penser que je venois de lui faire prendre.

Soit, toutesfois, que je ne cherchâsse pas, autant que je le croyois, à vous éviter, ou que cette inquiétude naturelle qui fait que vous vous desirez par-tout où vous n'êtes pas, vous ramenât de Versailles dans le tems que je devois vous croire le moins dans la possibilité de le quitter, j'étois, plus qu'il me sembloit que je ne l'aurois voulu, exposée au malheur de vous trouver sur mes pas. Je sentis, enfin, & que, quelques précautions que je prisse contre vous, c'en étoit un qui se-

roit souvent inévitable pour moi, & en même tems, que je ne pouvois pas songer trop sérieusement à m'y soustraire. Je ne me voyois, pour y parvenir, que la ressource d'une nouvelle fuite à laquelle j'étois bien sûre que M. *de*... ne refuseroit pas plus de se prêter, qu'il n'avoit fait à la prémière : mais, en convenant de toute la nécessité dont m'étoit ce reméde, le souvenir de tous les tourmens que votre absence m'avoit fait éprouver, & dont il ne vous est pas plus possible de vous faire une idée juste que de mes autres sentimens, me donnoit pour ce même parti, une répugnance inexprimable. Le plaisir de vous voir, auquel il étoit d'autant plus simple que je tînsse avec la plus grande force qu'il étoit le seul & que je me permîsse quelques

fois, & que je goutâsse, étoit, pour moi d'un si grand prix que jamais, & quoique je me dîsse, je ne pus m'impôser tout d'un coup, une si crüelle privâtion,

Pendant que je tâchois d'obtenir de moi-même, cet affreux sacrifice, vos assidüités chez ma belle-sœur devinrent plus marquées. Je le sentis; & d'abord j'en eus moins la force de vous éviter. Ou, quelque vertu que l'on ait, on n'a jamais toute celle que l'on devroit avoir, ou, ce qu'il est, sans doute, plus convenable que je croye, la mienne n'alloit pas plus loin: mais en imaginant qu'il se pouvoit, même, malgré la sécheresse, & la froideur dont j'étois constamment avec vous, & qui augmentoient à proportion du danger que je trouvois à vous voir, qu'enfin vous m'eûssiez remar-

quée, mon prémier mouvement en fut un de joie qu'il me fut impossible d'étouffer. Heureusement vous vîntes vous - même au secours de ma raison : votre in'attention pour moi, qui se soutenoit toûjours, me fit penser que je m'étois trompée à votre motif; ne pouvant plus croire que ce fut moi qui vous attirâsse chez ma belle-sœur, ce fut elle que je vous soupçonnai d'y chercher. Il me sembla que je ne faisois que l'en plaindre; mais je ne sçais si, à une sorte de repoussement que, tant que j'eus sujet de le penser, je me trouvai contr'elle, le sentiment de pitié qu'elle m'inspira, ne fut pas mélé d'un peu de haine.

Enfin, sans me rien dire, sans, même, qu'il vous échappât rien qui m'annonçat d'une façon décidée, les projets que, quoique vous

en ayez voulu placer beaucoup plus haut l'origine, vous ne commençâtes à avoir ſur moi que dans ce tems-là, tout, en vous, ſembla vouloir me faire preſſentir que j'avois ceſſé de vous être indifférente; &, malgré toutes les raiſons que j'avois de craindre que cela ne fût, le moment où j'entrevis que je pouvois vous être chére, me combla d'une joie!-mais quand je voudrois vous en peindre les délices, le deſir, & ſes ſuccès n'apprennent rien ſur l'amour; & je vous parlerois une langue trop étrangére.

Je ne revins de cette ſurpriſe, que pour me la reprocher amérement, & pour m'en craindre d'avantage. A peine en étois je ſortie, lorſque M. de *Cercey* revint à Paris: ainſi que ma belle ſœur l'avoit prévû, il ne manqua pas de me parler de vous: je ne lui cachai aucune

de mes répugnances ; il les combattit toutes ; & ne triompha d'aucunes ; plusieurs fois de suite il tenta la même chôse ; & ne fut pas plus heureux. Enfin, vous me parlâtes vous-même, du desir que vous aviez d'être admis chez moi ; & je ne dois avoir besoin de vous rappeller ni la froideur dont je reçus cette proposition, ni la sorte de violence que me fit en votre faveur, M. *de*..... & contre laquelle je conviens que je ne me deffendis pas autant que je l'aurois dû. Je pâsserai avec la même rapidité sur ce qui ne vous est pas moins connu qu'à moi. Je commençais, cependant, à croire de vous, tout ce que l'on vouloit que j'en crûsse, moins encore par la conformité que sembloit y avoir votre conduite, que par le besoin intérieur que j'avois de me le persüader ; mais

n'en étant que plus en garde contre vous que la continüité de vos attentions me rendoit fort suspect, & contre moi-même qui, à mes anciennes terreurs, eus à ajouter la crainte que j'avois de l'impression trop vive qu'elles faisoient sur moi.

Ce fut donc, encore plus dans l'intention de me chercher de nouveaux secours, que dans la vüe de vous faire retrouver tout ce dont vous privoit le procès que, sur ces entrefaites, vous vintes à perdre, que je conçus le dessein de vous unir à Mademoiselle de *S. N.* Je me connoissois assez, &, pour être sûre que si je parvenois à mon but, ce mariage deviendroit le rempart le plus fort que je pûsse vous oppôser, & qu'il falloit absolument que je vous en oppôsâsse un. En conséquence, j'en parlai à Madame de

S. *N*.... Mais j'avoüe qu'accâblée de l'effort que je me faisois, tout ce que je pus prendre sur moi, fut seulement de vous désigner. Machinalement, & même sans sçavoir à quoi pouvoit me mener le Mystére que je lui faisois de votre nom, jamais tout ce que je me dîs sur une réticence dont il falloit que le motif eût dequoi me faire roûgir, puisque je n'ôsois me le demander, ne put me l'arracher de la bouche : je suis autrefois suffisamment entrée avec vous dans les détails du reste.

Dans ce tems-là même, vous prites Madame de *Vo*.... &, apparemment pour que je pûsse moins en douter, vous crûtes devoir me l'apprendre vous-même. Puisque je vous avoüe les sentiments que vous m'aviez inspirés, vous dire combien eut de violence, la douleur que j'en conçus, seroit une

chôse inutile : elle fut telle que, craignant, ſi je vous voyois long-tems encore, de la laiſſer éclater à vos yeux même ; accâblée de la honte de m'être à tous égards, ſi crüellement trompée à votre cœur ; pliant, enfin, à la néceſſité, depuis long-tems convenüe, & toûjours rejettée, de vous fuir, je preſſai plus vivement que jamais Madame de *L. V*... qui, de ſes terres d'Anjou où elle étoit depuis long-tems, devoit, de jour en jour, ſe rendre à C.... de preſſer ſon retour. Je fus, enfin, aſſez heureuſe pour voir arriver l'inſtant de quitter Paris. Je partis avec d'autant plus de reſſentiment contre vous, que j'avois été plus obligée de le renfermer. Le haſard, avant mon départ, m'avoit miſe dans le cas de vous écrire quelquefois ; vous cherchâtes, pour continüer cette corref-

pondance, des prétextes auxquels je me prétai trop : je crûs avoir besoin de vous ; & le crûs, sans doute, trop aisément : recevoir de vos lettres, y répondre, étoit une maniere de vous trouver moins absent, que, de moi-même, je n'aurois pas cherchée ; mais à laquelle, aussi, il étoit naturel que je ne me refusâsse pas. Enfin, vous m'écrivîtes que vous m'aimiez : je sentis aisément que, dans cette circonstance, le seul parti que j'eûsse à prendre, étoit de ne vous répondre pas : mais Monsieur de *Cercey* ne voulut jamais que je le prîsse ; & je le voulois vraisemblablement avant lui, puisque je fis plustôt ce qu'il exigeoit de moi, que ce que j'aurois dû faire. D'ailleurs, ou j'ignorois, en effet, tout le péril qui étoit attaché pour moi, à ce que je me permettois, ou je voulois l'i-

gnorer ; mais, quoiqu'il en puisse être, que je fûsse trompée par mon cœur, ou par mon inexpérience, les suites de cette méprise ont pensé m'être si funestes que je suis, & par mon propre exemple, plus convaincüe que jamais, *qu'une femme qui a le malheur d'aimer, & pour qui c'en est un, ne sçauroit s'interdire avec trop de sévérité, tout ce qui peut fortifier en elle, ce sentiment : que l'on n'accorde jamais rien impunement à l'amour ; & que, quelque promptement qu'on cherche à le combattre, c'est souvent trop tard encore qu'on le combat.* Vous aviez enfin sçu m'amener à vous donner un rendez-vous : je sçais les bornes que, dans mon imaginâtion, je lui avois assignées ; mais je vous aimois ; quoique je ne vous l'eûsse jamais dit, vous ne l'en ignoriez

pas davantage : si le simple soupçon de m'avoir rendüe sensible, suffisoit à votre cœur, ce n'en étoit pas assèz pour votre vanité : vous auriez éxigé de moi, un aveu positif : je ne dois pas douter que vous ne l'eûssiez obtenu ; & , comme j'aurois été la seule femme qui m'en fûsse tenüe là, & qu'une premiere foiblesse est toûjours le germe de toutes les autres, il n'y a rien, peut-être, à quoi avec le tems vous ne m'eûssiez conduite.

Vous sçavez à présent, suppôsé, pourtant, que sur cela, j'eûsse quelque chôse à vous apprendre, que ce n'est pas à ma vertu, mais à votre perfidie dont j'eus dans ce tems-là les preuves les plus authentiques, que j'ai dû le bonheur de vous échapper ; & je consens pour m'en punir, que cette lettre en soit un témoignage irrécusable. La

profonde triſteſſe où je ſuis plongée depuis cette funeſte avanture, qui eſt telle que la mort même de Monſieur *de....* quelque crüelle qu'elle m'ait été, n'y a pû faire qu'une paſſagére diverſion, & que je conſerverai ſelon toute apparence, le reſte de mes jours, ne doit auſſi, vous prouver que trop, la force de l'aſcendant que vous aviez pris ſur moi. Malgré cela, le ton de cette lettre doit vous dire que, quelque pouvoir que vous y ayez encore, rien ne peut me déterminer jamais à accepter l'offre que vous me faites de votre main, & à laquelle, pourtant, j'avoüe que je ſuis ſenſible, parce qu'il ne ſe peut point que je ne le ſois pas à tout ce qui peut me marquer de l'eſtime de votre part: mais, votre façon de penſer que rien, même le voulûſſiez-vous ſincérement, ne

peut réformer ; les perfidies atroces que vous m'avez faites ; la légéreté dont, pâssé le dépit de n'avoir pû par votre faute, les pousser jusques au bout, vous avez pris, & ma douleur, & vos propres crimes ; la dissipâtion dans laquelle, pour mieux braver, sans doute, une infortunée à qui vous n'aviez à reprocher que sa tendresse pour vous, vous vous êtes jetté ; les propos aussi injustes que peu mesurés que vous vous êtes permis sur mon compte ; &, plus que tout encore, votre réconciliâtion avec Madame de *Li....* sont tout autant de chôses qui ont mis entre-vous, & moi, une barriére éternelle. J'ay pris, & invariablement mon parti ; & le tems qui s'est écoulé entre votre lettre, & ma réponse, doit vous être une preuve que je n'ai rien donné au premier mouvement.

S'il eſt vrai que vous me connoiſſiez autant que vous le dites ; & que vous vous ſouveniez de la fermeté dont j'ai ſoutenu tout ce que, tant que vous avez eu quelqu'eſpérance de pouvoir me tromper encore, vous avez employé pour y parvenir, vous ne vous flatterez pas de me faire changer de ſentiment. En cas que vous crûſſiez devoir le tenter, je vous préviens que je ne répondrai à aucune des lettres que vous pourrez m'écrire; & je vous donne ma parole, que notre ami commun connoît mieux que vous, pour inviolable, que vous me trouverez fidelle au dernier point à ce que je vous annonce, & que je me ſuis promis. Adieu, Monſieur, quelqu'amertume que vous ayez répandüe ſur ma vie, c'eſt bien ſincérement que je deſire que la vôtre ſoit heureuſe.

FIN.

FAUTES A CORRIGER

Dans la ſeconde Partie.

Page 49. lign. 13. *aiſée*, liſez *aiſe.*

Pag. 91. lig. 17. *un embuche--une embuche.*

Pag. 104. lig, 3. *je répondrois--je répondois.*

Pag. 164. lig. 5. *pour--de.*

Pag. 225. lig. 8. *á qui vous avez trouvé aſsèz de charmes---qui vous a paru aſsèz bien.*

Pag. 233. lig. 4. *plus nous--plus nous nous.*

Pan. 245. lig. 13. *le tapis-- le tapis.*

Pag. 257. lig. 17. *parvien --parvient.*

Pag. 290. au tître *de Madame de R...-- de Madame de...*

Pag. 366. lig. derniére, *ſenment--ſentiment.*

Pag. 376. lig. 13. *combas ---combats.*

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Lettres de la Ducheſſe de *** au Duc de **** & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce huit Mars mil ſept cent ſoixante-huit.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut, notre amé JOSEPH MERLIN, Libraire Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvra-

ge qui a pour titre, *Lettres de la Duchesse de *** au Duc de **** s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui

qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de la Moignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit sieur de la Moignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & garde des Sceaux de France, le sieur de Maupeou: le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleine-

ment & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le trentiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre Regne le cinquantetroiſiéme. Par le Roi en ſonConſeil, *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 360. fol. 406. conformément au Réglement de 1723. *A Paris ce* 11 *Avril* 1768. GANEAU, *Syndic.*





